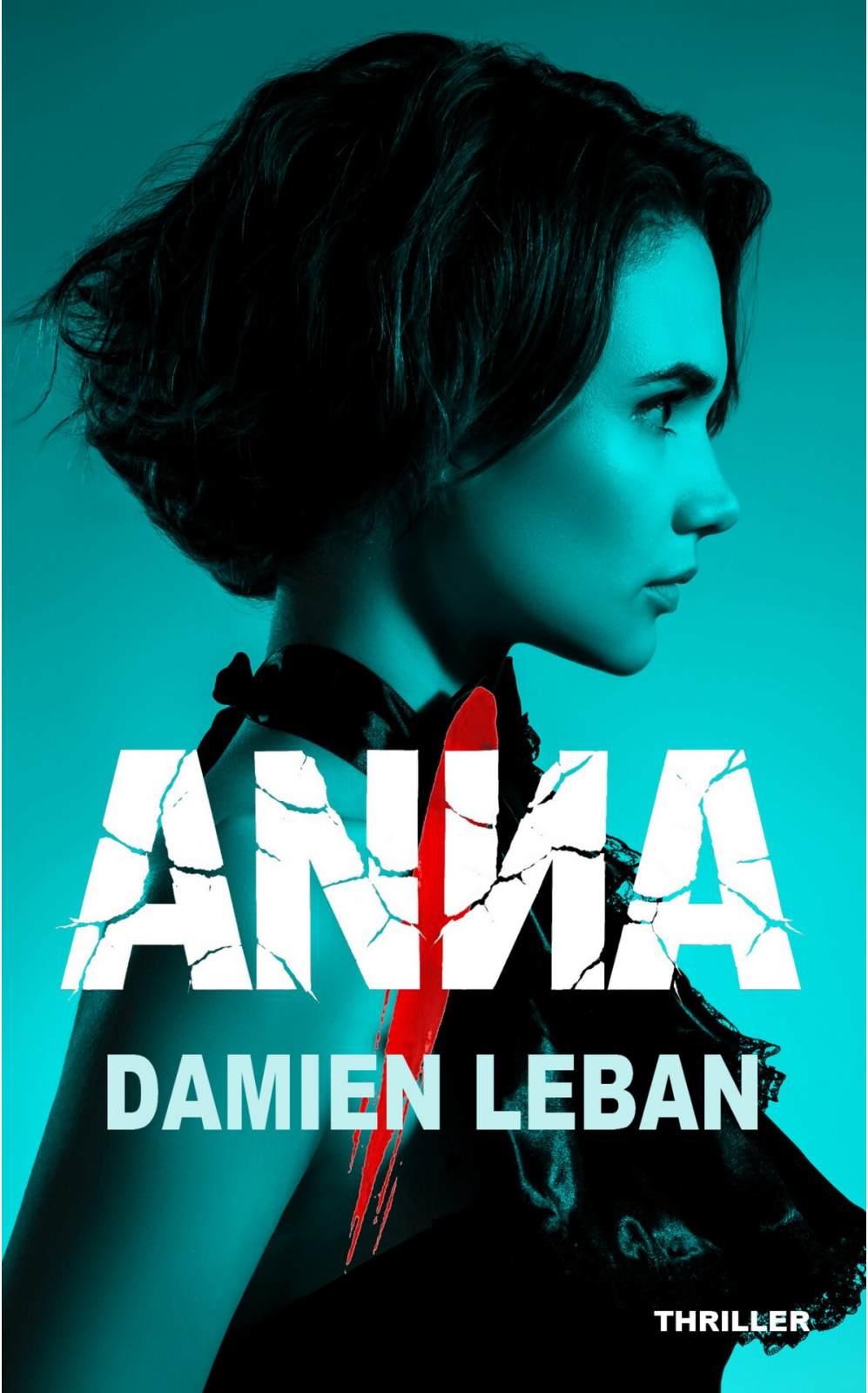
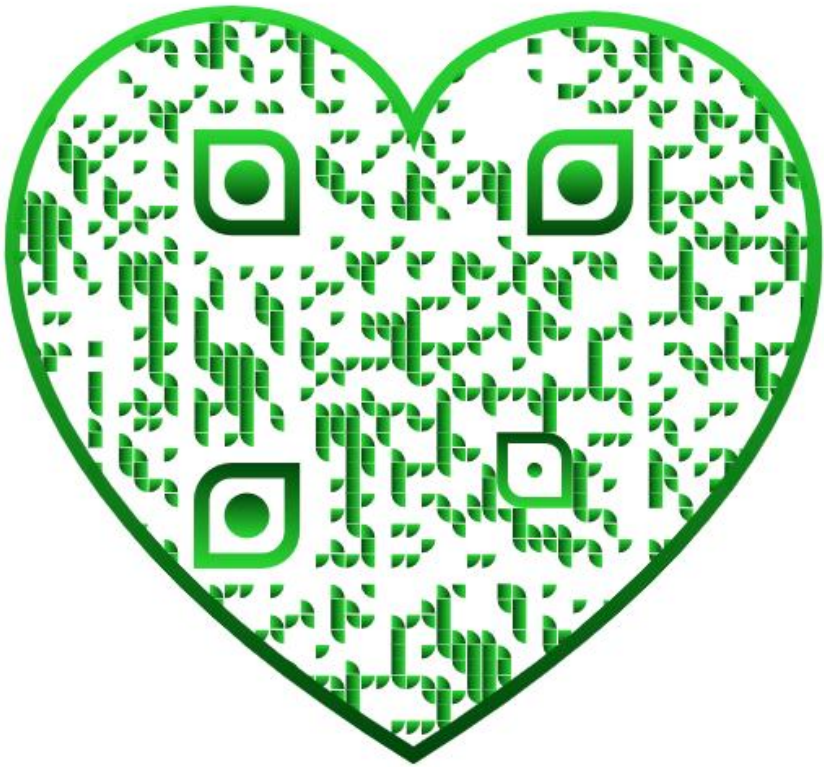

ANNA
DAMIEN LEBAN
THRILLER



ANNA
DAMIEN LEBAN
THRILLER

ANNA

Damien Leban

THRILLER

© Damien Leban – mai 2026
Copyright n° 00098641-1
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Design de couverture © Damien Leban, 2026,
Crédit photos : iStock (Larysa Vdovychenko)

Corrections : Yvette PETEK
Relectrices : Delphine RONDEAUX et Sophie HUOT

ISBN : 9798258729149

« Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes, des événements ayant eu lieu, ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. »

'Cause my family don't seem so familiar
And my enemies all know my name
And when you hear me tap on your window
Then you get on your knees and you better pray
Gas Panic, Oasis

Table des matières

Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Chapitre 43
Chapitre 44
Chapitre 45
Chapitre 46
Chapitre 47
Épilogue
Remerciements
BIBLIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

Chapitre 1

Le souk de Muttrah grouille de monde.

Situé sur le front de mer, le quartier pittoresque déploie son labyrinthe d'allées étroites au cœur de la vieille ville et rythme le quotidien des Omanais. Les voix s'enchevêtrent comme des volutes de chaleur montées du sol brûlant. Des vendeurs enturbannés haranguent les passants en arabe, en anglais et parfois même en russe. L'air est saturé d'odeurs de cardamome, d'huile de musc et de cuir de chamelle. Les lourds tissus qui pendent entre les ruelles tamisent la lumière du soleil et couvrent cette fanfare désorganisée d'effluves, de couleurs et de cris.

Parmi les étals de tapis orientaux, de poignards recourbés et de colliers de perles de Bahreïn, une silhouette féminine glisse avec une grâce étudiée. Drapée d'une abaya noire brodée de fils d'argent, le visage couvert d'un niqab, elle n'attire aucune attention particulière. Elle sait qu'ici, dans cette ville d'apparences et de discrétion, on respecte autant le voile que le silence dans une mosquée.

Elle marche sans hâte, attendant patiemment l'appel à la prière. Elle se faufile entre les échoppes multicolores qui regorgent d'artisanat, d'épices et d'encens. Sa main gantée caresse une étoffe de soie à la teinte grenade. Elle ralentit près d'un vendeur de oud, traîne devant les fruits secs, observe les dattes entassées dans des paniers en rotin, puis s'arrête face à une vitrine dorée où des bracelets massifs luisent sous les rayons ardents.

— Oummi, tu veux des loukoums ? l'appelle une voix inconnue.

Elle ne répond pas et bifurque dans une ruelle latérale déserte, bordée de murs décrépis. Elle avance doucement et oublie peu à peu la rumeur du souk. Au bout du passage, un petit immeuble en pierre beige, sans enseigne, surgit comme une tumeur oubliée. À son approche, un chat fuit dans l'ombre et lui rappelle qu'elle n'est pas invisible. Même si elle est certaine que personne ne la suit, elle vérifie l'absence d'intrus aux alentours avant de pousser la porte.

Du haut du minaret de la mosquée voisine, le muezzin invite les musulmans à la salat. Elle est pile à l'heure et s'introduit donc dans le bâtiment. À l'intérieur, le contraste est saisissant, désormais le silence, l'odeur d'une vieille climatisation et des peintures fades dominent. Elle se trouve loin des circuits touristiques prônés par les propriétaires de l'hôtel où elle séjourne depuis trois jours.

La femme gravit lentement les premières marches de l'escalier, retire son niqab afin de dévoiler une partie de son visage. Elle devine

facilement la sensibilité qu'éprouvera son rendez-vous pour sa beauté, sa peau blanche et douce, ses yeux transperçants d'un bleu acier. Juste avant le premier palier, elle s'immobilise et tend l'oreille, détecte les cliquetis d'un appareil en fin de vie dans un des appartements.

Quand des pas descendent du second étage, elle manque de trébucher et son sac se renverse sur le sol. Elle s'accroupit dans la montée et ramasse le contenu éparpillé. Des objets aussi banals qu'un miroir de poche, un mouchoir ou un stylo. Lorsque l'homme apparaît, elle se redresse un instant et leurs regards se croisent. L'individu a le teint hâlé des habitués du golfe, néanmoins son origine occidentale transparaît dans les moindres détails. Il porte une veste en lin et accroche ses lunettes de soleil au col de sa chemise blanche. Il a l'assurance d'un expatrié qui connaît les règles locales mais ne s'y plie que pour la forme.

— Laissez, je vais vous aider, dit-il dans un anglais fluide, avec un sourire trop poli pour être sincère.

L'inconnue reste muette et baisse la tête. Face à elle, il se penche et pose un genou à terre pour attraper les affaires personnelles de l'intruse.

— Vous allez bien ? Je ne vous ai jamais vue ici, je m'en souviendrais forcément… cherche-t-il à entrer en contact avec la ravissante inconnue perdue loin de chez elle.

Il lui tend le briquet tempête et un papier froissé tout en espérant une réponse, un sourire, un prénom. Dans cette position vulnérable, subjugué par ce rouge à lèvres intense et inconscient du danger qu'il encourt, l'Européen ne voit pas le coup venir.

La dague de chasse surgit de la manche de l'abaya. Sa fine lame effilée tranche l'air avant de frapper violemment la bête. Le coup est précis, sous les côtes, à gauche ; un acte fluide et vif répété mille fois. L'acier s'enfonce jusqu'au manche. L'homme sursaute, ses yeux s'agrandissent. Elle y lit chaque interrogation qu'il se pose dans cet ultime instant de vie. Il tente de parler mais seul un râle humide s'échappe de sa bouche. Quand elle retire l'arme, il halète et cherche à se redresser, à prendre une inspiration qui le sauvera. Elle ne lui donne guère le temps de réagir et porte un second coup, aussi puissant que précis, à nouveau en plein cœur.

La meurtrière recule d'un pas et le laisse basculer vers la mort. Il chute dans les marches, mollement, comme privé de toute structure. Du sang s'écoule lentement sur le béton, imbibant la poussière. Son regard pétillant et dragueur devient soudainement vitreux.

Agenouillée à côté du corps, elle s'applique, méthodique et froide face à l'horreur. Elle ôte la montre en or, détache la bague et arrache le collier. Puis elle fouille les poches de la veste, récupère le téléphone qu'elle éteint immédiatement et le portefeuille dont elle extrait le

passeport. Elle ouvre le document officiel pour vérifier l'identité de la personne, même si, en réalité, elle n'a aucun doute à ce sujet. Elle sort son propre smartphone et prend un cliché avec au premier plan le passeport, au second plan le cadavre. L'appareil émet un clic feutré et enregistre la preuve formelle de l'assassinat.

Après un coup d'œil pour vérifier que la scène de crime se trouve vierge de tout élément pouvant se rapporter à elle, la femme réajuste son niqab et repart sans attendre. Dehors, le soleil éclate comme un coup de feu. En quelques secondes, elle réintègre le labyrinthe marchand telle une ombre furtive et reprend son agréable promenade.

Tout en zigzaguant dans les allées, la silhouette anonyme s'arrête devant divers marchands. Elle dépose alors la montre en or derrière les ustensiles en cuivre d'un vendeur de théières. Un peu plus loin, elle glisse la bague dans la poche ouverte d'un touriste allemand en pleine négociation pour des babouches. Enfin, elle laisse tomber le collier dans un panier d'amulettes bon marché.

Le café Al-Haramayn, un parmi des centaines d'autres dans la capitale Mascate, est néanmoins connu pour ses narguilés aux fruits rouges. À l'intérieur, des étrangers en chemise croisent des locaux en dishdasha dans une chaleur douce. Des ventilateurs au plafond diffusent un air chargé de senteurs. Deux jeunes Omanais jouent au carrom et font glisser leurs pions sur leur tablier en bois. Une femme en chapeau de paille feuillette un guide Lonely Planet. Un vieux serveur en gilet apporte des verres fumants sur un plateau argenté.

Voilée, elle s'assied au fond de la salle, sans intéresser quiconque. On lui sert un thé à la menthe accompagné de petits biscuits sablés au ghee, et de halwa, une délicieuse sucrerie dont raffole ce peuple qu'elle ne connaissait même pas de nom deux semaines auparavant. Elle paie en rials omanais avec l'argent subtilisé à sa victime. Elle mord les mets succulents et le sucre fond immédiatement sur sa langue, elle savoure. Dehors, le marché poursuit son agitation mais rien ne transparaît sur le crime commis à quatre ou cinq cents mètres de ce lieu convivial.

Au bout de dix minutes, elle se lève et se dirige vers les toilettes. Au fond du couloir, elle s'enferme dans une cabine. Elle retire d'abord l'abaya puis le sac à dos qu'elle porte contre son ventre, la transformant en femme ronde, voire enceinte, alors qu'elle est plutôt menue. Un fil relie un vieux dictaphone à une oreillette. Elle pose l'appareil sur le rebord du lavabo afin de ne pas oublier de supprimer cet indice la reliant au meurtre. Une fois l'accoutrement enlevé, un pantalon clair, long et ample, ainsi qu'une large tunique aux motifs fleuris apparaissent.

Elle sort un foulard permettant de couvrir sa chevelure rousse et enfile des lunettes aux verres légèrement teintés pour dissimuler la

couleur de ses yeux. Ce code vestimentaire montre son respect d'étrangère envers la religion et la culture omanaise et lui offrira l'opportunité de traverser la ville sans encombre.

À l'aide de son mouchoir et d'un peu d'eau, elle estompe largement son rouge à lèvres trop voyant. Elle vérifie son reflet dans le miroir et apprécie la sérénité que ses traits dégagent malgré les circonstances. Satisfaite de sa nouvelle apparence, elle manipule maintenant son dictaphone et en extrait la petite cassette. Avec des doigts experts, elle tire complètement sur la bande magnétique et la déchire. Elle la réduit en une boule difforme et y met le feu grâce à la flamme de son briquet. Elle regarde le plastique fondre et partir en fumée au fond du lavabo tâché par les années. Elle rince ensuite abondamment la vasque pour éliminer tous les résidus vers les égouts.

Persuadée d'être méconnaissable, elle sort des toilettes, sûre d'elle. Elle n'a plus qu'à jeter l'abaya et le portefeuille dans une poubelle au fond de la cour. Enfin, elle s'infiltre à nouveau dans le souk. Ayant appris les plans de Mascate par cœur, elle débouche rapidement sur Al Barhi Road où elle hèle un taxi. Une voiture freine dans la foulée.

— Muscat International Airport, please.

Le chauffeur acquiesce. Pour lui, c'est une belle course d'une demi-heure sans compter les bouchons. Elle monte, ferme la portière et le moteur vrombit immédiatement. Elle ne porte plus attention à ce qui se passe autour d'elle, Anna est absolument certaine d'avoir pleinement réussi sa mission. Les immeubles défilent derrière la vitre, de plus en plus grands et majestueux à mesure qu'ils filent vers le centre-ville. Pour autant, elle ne s'intéresse uniquement qu'à son téléphone portable, histoire d'éviter toute discussion inutile avec le conducteur et dans le but de valider définitivement son travail.

Elle observe attentivement la photo du mort et la fixe dans sa mémoire avant de l'envoyer en pièce jointe sur une messagerie cryptée. Pas un commentaire, pas un mot pour accompagner cet élément glacial. Aucun remords. Aucune émotion. Rien ne se manifeste dans son être intérieur. Elle supprime ensuite le cliché de son iPhone. Seuls subsistent dans sa galerie une vingtaine d'autres photographies prises ici et là durant son séjour. Elles valideront son statut de vacancière lambda en cas de contrôle poussé des autorités.

Sa montre affiche dix-sept heures. Avant le coucher de soleil, Anna sera à plus de dix mille mètres d'altitude, entre deux continents. Derrière elle, elle ne laissera qu'un homme froidement assassiné pour quelques effets personnels de valeur et les traces vaporeuses d'une touriste fantomatique.

Chapitre 2

La pièce baigne dans une lumière ambrée. Les rideaux opaques ne masquent qu'à moitié l'éclat des lampadaires au sodium du parking. Sur le mur, un tableau minable représente une barque sur un lac, une imitation douteuse d'un Monet, désormais recouvert d'une pellicule de nicotine. Sur le lit défait, les draps rêches sentent la lessive industrielle qui peine à dissoudre les traces suspectes des occupants précédents.

Anna halète toujours, nue. L'air sent le latex tiède et la sueur d'un plaisir récent. Sa poitrine se soulève lentement, encore rythmée par les secousses de l'orgasme. Ainsi, à découvert, elle semble si fragile, si inoffensive. Des abdominaux se dessinent sur son ventre et malgré des formes très féminines, ses bras et cuisses musclés n'échappent pas à l'homme allongé à ses côtés. Lui a des épaules larges et tatouées, il passe visiblement du temps à la salle de sport à soulever de la fonte et à transpirer en quête d'un peu d'admiration. Il doit se prendre pour un mannequin, semble être très sûr de lui, presque arrogant. Il croit sans doute être important dans la vie des gens qu'il côtoie. Nonobstant ces défauts, en toute sincérité, avec une telle aura et sa gueule d'ange, ce compagnon a tout pour plaire à Anna. Dans un monde parallèle.

Il se redresse sur un coude et se penche vers elle. Il la dévore des yeux comme un trophée, elle n'a aucun doute là-dessus, cependant, elle s'en fiche royalement.

— Tu es… incroyable, souffle-t-il.

Sa conquête tourne la tête et un sourire, parfaitement maîtrisé, ourle ses lèvres.

— Oui, je sais.

Il laisse échapper un petit rire mais elle l'ignore déjà et fixe le plafond, encore dopée par la montée du plaisir. Son cœur décélère, sa tension retombe, l'excitation également. Elle a atteint son but et sent dès lors l'ennui revenir, cette impression de vide immédiat qui suit toujours le pic d'adrénaline.

Dans un battement de paupières, elle revoit le souk de Muttrah, se souvient des odeurs d'encens, ressent le glissement du couteau sous les côtes de sa cible. Elle se remémore ses artifices lui permettant de passer inaperçue, le niqab, l'abaya, le faux ventre. Convaincue de n'avoir commis aucune erreur, de pouvoir classer cette mission dans la catégorie « exécution parfaite », elle s'est octroyée une belle récompense avec cet inconnu. Pleinement satisfaite, elle avoue avoir trouvé le bon coup. Il s'appelle Maxime, croit-elle se souvenir.

Anna s'amuse de la soudaine perte de confiance du type,

certainement décontenancé par l'assurance distante qu'elle lui oppose. N'apprécie-t-il pas d'être cantonné à un vulgaire partenaire, de n'être utilisé que pour sa capacité à provoquer la jouissance de l'autre ?

— J'ai adoré discuter avec toi tout à l'heure, au bar… hésite-t-il. T'as ce truc. Tu m'as piégé dès la première minute.

Elle lui dirait bien de la fermer afin de ne pas gâcher le sexe qu'ils viennent de partager. La drague, les mots doux, la maladresse, l'espoir d'un second rendez-vous, Anna exècre ces phases. Elle se lève doucement, sans répondre. Son corps glisse hors du lit avec la souplesse d'un animal et elle marche nue en direction de la salle de bain, comme si la pudeur lui était un concept étranger.

— Et là… Putain, c'était dingue. T'as pas idée… poursuit-il, espérant enfin une réaction.

La moquette, râpée jusqu'à la trame, gratte sous ses pieds et la répugne. La douche paraît aussi dégoûtante que le reste. Des moisissures grignotent les coins du carrelage, le rideau de douche lui colle à la peau telle une langue visqueuse, une horreur. Puisque l'eau coule tiède et que l'odeur d'humidité la prend à la gorge, Anna se lave rapidement et mécaniquement.

L'homme parle toujours dans la pièce voisine, la tête enfoncée dans les oreillers, le sourire béat, espérant qu'une histoire va commencer avec cette femme qui lui résiste.

Anna ferme les yeux un instant, juste pour oublier cet inconnu. Elle s'imagine déjà loin. Il comprendra bien assez tôt qu'il n'est rien d'autre qu'un corps, une distraction, un simple bon plan pour elle.

— Tu crois qu'on pourrait se revoir ? demande-t-il dans un regain de confiance.

— Oui, pourquoi pas, répond-elle du bout des lèvres, en haussant légèrement la voix désirant couvrir le bruit de l'eau, mais son ton est trop neutre.

— Tu t'appelles vraiment Sophie ? lance-t-il derrière le rideau.

Elle coupe le robinet et se fige. Elle devine la silhouette du type par transparence à travers le film plastique. Doit-elle se méfier ? Habituée à vivre sur le qui-vive, elle ne s'autorise que rarement un relâchement total. Prise dans l'euphorie d'une mission réussie puis dans l'ivresse d'un coït, sa réalité se rappelle violemment à elle.

— Passe-moi une serviette et sors d'ici, j'ai besoin d'intimité, on n'est pas encore mariés que je sache…

Prête à bondir par surprise sur l'individu au moindre signe suspect, elle prend la serviette qu'il lui tend et patiente plusieurs secondes avant qu'il ne quitte la pièce. La paranoïa la ronge un peu plus chaque jour. Ce type est un anonyme parmi d'autres échoué dans un bar ; il y en avait bien dix qui la reluquaient, ils se sont choisis mutuellement. Maxime ne constitue pas un ennemi, au pire est-il un mauvais gars qui

trompe sa femme, ce qui n'est clairement pas ses affaires.

Réticente, elle s'essuie avec le tissu qui, un jour, fut blanc. Elle enfile ensuite ses sous-vêtements d'un noir sobre et discret. De l'autre côté de la chambre, Maxime chantonne, encore transporté par son moment de grâce et toujours dans l'espoir d'un lendemain. Quand elle sort, il se lève, nu, le sexe prêt à reprendre du service.

— Tu veux que je commande quelque chose ?

— Ouais, t'as raison. Tu m'as donné faim. Va te laver d'abord, si tu vois ce que je veux dire…

Il file sous la douche, visiblement heureux mais terriblement crédule.

En moins d'une minute, Anna se rhabille. Sweat large, jean, baskets sombres. Puis elle prend son sac à dos et vérifie la chambre d'un regard expert.

— Tu veux une pizza ou un burger ? Y'a plusieurs fast-foods à deux minutes à pied, j'y vais si tu veux.

— Je te laisse choisir, j'ai juste besoin d'énergie pour continuer nos ébats toute la nuit.

Anna sort de la chambre dans un souffle, le cliquetis du verrou se montre discret derrière elle.

Le parking de l'hôtel est presque désert, d'un sinistre qui repousserait n'importe quelle femme seule et raisonnable. L'autoroute en contrebas vomit un flux régulier de véhicules. Des klaxons s'entrechoquent sur l'échangeur. Ce coin romantique se situe loin des centres-villes, des caméras et des yeux indiscrets. Il constitue un repaire idéal pour les amants illégitimes, trafiquants en tout genre et junkies fatigués, ou encore les personnes souhaitant se volatiliser en un claquement de doigts.

Une petite Citroën grise, insipide à souhait, passe-partout et impersonnelle l'attend. Elle s'installe et lance le moteur. Les mains sur le volant, Anna ne bouge pas. Au loin, le néon du magasin bégaie dans la nuit. Elle n'a nulle part où aller. Ce bar puis cet hôtel ne forment que de brefs arrêts, comme tous les autres.

Elle sort son téléphone, cherche une application en particulier parmi une panoplie complète. Quand l'icône « Barbe à papa » apparaît, elle clique dessus. Avec ce dessin de boule rose, faussement enfantin, un non initié s'attendrait à l'ouverture d'un jeu type Candy Crush aussi mangeur de temps que de cerveau. Après avoir posé son pouce sur le capteur puis saisi un code à dix caractères complexes, l'écran vire au noir.

Le menu se veut minimaliste. Quatre discussions s'alignent dans l'historique. Elle ouvre celle de « Monsieur X » qui annonce un message non lu, déposé trois minutes seulement auparavant. Anna aime quand les planètes s'alignent ainsi. Elle espère une bonne

nouvelle.

Homme. France. Niveau : facile. Délai court. 20 k€.

Elle traduit aisément ces peu de mots et tape sur le clavier sans réfléchir.

OK pour moi.

Aucune question. Anna n'a pas besoin d'en savoir plus pour accepter ce nouveau contrat. Bien au contraire, l'inconnu l'attire, elle déteste la routine. Aucune émotion particulière ne se manifeste, les sensations viendront au fur et à mesure de cette prochaine mission.

Quelques secondes passent avant qu'un nouveau message s'affiche. Monsieur X lui fixe un rendez-vous au petit matin. Elle recopie l'adresse mentionnée dans son GPS et envoie un second « OK pour moi ».

Soudain, elle a une destination, un objectif clair. Elle se sent vivante et échappe au vent de l'ennui. Elle glisse son téléphone dans sa poche et regarde droit devant elle, prête à démarrer.

Sur le seuil de l'hôtel, Maxime, son amant d'un soir, d'une heure à peine, se tient là, torse nu, les cheveux mouillés, le pantalon mal enfilé. Il est visiblement perdu et la cherche des yeux à travers les phares qui l'éblouissent. Les alentours étant déserts, il s'approche et agite la main comme un imbécile.

— Attends ! Tu vas où ?

Anna démarre en trombe. La voiture bondit et chasse les cailloux sous ses pneus. Elle accélère, grille le stop à la sortie du parking et s'engage sans ralentir sur l'autoroute.

Dans le rétroviseur, le type devient un point flou, puis disparaît.

Chapitre 3

L'aube dissipe les derniers restes de nuit. La forêt s'éclaire doucement, traversée de filets pâles entre les troncs serrés. Les couleurs automnales naissantes signent la fin de septembre. L'air humide colle à la peau, chargé de senteurs de mousse et de champignons. Le sol, gorgé de rosée, absorbe les pas d'Anna Berg dans des couinements spongieux.

Son corps, taillé pour l'endurance, fonctionne comme une mécanique parfaitement huilée. Anna court depuis près d'une demi-heure. Ses foulées sont régulières, amples et habilement maîtrisées dans ce dédale d'obstacles végétaux. Elle respire profondément, avec une cadence disciplinée. Ses cuisses chauffent, ses mollets tirent, elle ne les écoute pas et continue de sprinter. Sa queue de cheval bat sa nuque au rythme des impacts, tandis que ses baskets mordent le chemin parsemé d'aiguilles de pin, effleurant les racines noires et les premiers tapis de feuilles mortes.

Anna se déplace tel un guépard, teste ses limites et repousse ses muscles jusqu'à la brûlure. Elle aime ce moment où la douleur se mêle à la maîtrise, où son souffle devient rauque et pourtant contrôlé. À cette allure incroyable, les autres joggeurs ont sans doute l'impression qu'elle fuit un danger invisible ; mais elle ne fuit rien, de tout temps qu'elle se souvienne, elle s'impose toujours en prédatrice. Elle se défie simplement et vérifie qu'elle domine encore totalement la machine alors que ses trente-deux ans frappent à la porte.

Soudain, un visage surgit dans son esprit, nébuleux, à l'image d'une vieille photo trop longtemps exposée au soleil. L'homme de la veille sans doute, avec un prénom lambda. Maxime, peut-être ? Elle l'a déjà oublié, presque effacé et son souvenir lui importe peu. Elle ne reverra jamais ce corps attrayant ni ce sourire. Une perte qui ne l'affecte nullement, elle a pris son plaisir, eu sa dose de distraction, elle n'en attendait rien de plus. La vie d'Anna doit rester une ligne sans cesse brisée, sans traces ni attaches. Elle traverse des vies sans pouvoir s'y accrocher.

Désirant effacer définitivement la silhouette de cet homme, Anna accélère encore. Elle atteint la lisière de la forêt et débouche sur une nationale chargée. Le contraste est brutal. Devant elle, une farandole de voitures file vers la ville. Les visages fermés des conducteurs sont absorbés dans leur routine asphyxiante du métro, boulot, dodo. Anna imagine des gens dépressifs, anxieux d'arriver au travail à l'heure afin d'éviter les réprimandes d'un patron mal luné. Ce quotidien du

commun des mortels, Anna l'observe souvent à distance ; cette agitation stérile n'a aucun sens pour elle.

Elle longe la route sur une centaine de mètres à petites foulées et aperçoit enfin un restaurant quelconque à l'entrée d'un village. Une façade s'élève en béton gris, une enseigne au néon clignote, telle une relique des années quatre-vingt, trois pauvres chaises en plastique blanc composent un semblant de terrasse sur un trottoir étroit. Un véritable point de ralliement de routiers, habitué aux va-et-vient incessants, aux anonymes. L'endroit n'inspire rien, il est donc idéal.

À l'approche d'un parking où sont alignés plusieurs camions, elle ralentit et consulte l'heure. 6h58. Deux coureurs la croisent, les yeux rivés sur leurs montres et leurs chronos. Elle esquisse un sourire, amusée par cette quête pathétique de performance des bobos végétariens ou sportifs du dimanche. Jamais ils n'atteindront son niveau de capacité. Jamais ils n'ont eu à courir dans le désert pour échapper à la mort. La motivation trouve son essence à travers l'instinct de survie.

Anna traverse la rue et franchit la porte de l'établissement à sept heures précises.

L'intérieur dégage une odeur lourde de café noir, de bière tiède, de tabac froid et de sueur infecte. Quelques routiers s'accrochent à leur tasse, d'autres se réfugient derrière leur écran de téléphone portable. Certains roulent des yeux vers ce corps féminin, féline intruse dans le royaume des mâles. Anna scanne entièrement la zone d'un œil aguerri. Elle analyse chaque détail en une fraction de seconde, cherche l'anomalie, le point étrange qui soulèverait des inquiétudes et interrogations.

La serveuse s'affaire derrière le comptoir, son alliance brillante rappelle aux clients qu'elle est la propriété du patron. L'homme en question est un colosse tatoué qui range des caisses derrière le zinc, le genre de type aimable à première vue mais qu'il ne faut pas prendre pour un con. Ce n'est nullement l'intention d'Anna. Sa visite sera brève, unique et personne ne se souviendra d'elle un quart d'heure après son départ. Même ses formes alléchantes s'évaporeront dans les souvenirs des œillades les plus insistantes.

Elle atteint le fond de la salle sans avoir noté quoi que ce soit de remarquable. Assis à côté d'une cible de fléchettes percée des milliers de fois, un individu anecdotique l'attend. Elle s'amuse de son air inoffensif et de son accoutrement qui le vieillit. Les cheveux gris, l'air concentré, il mâchonne un stylo comme d'autres une cigarette, sans doute frustré de ne pas pouvoir fumer ici en toute liberté. Il relève le nez de sa grille de mots croisés et l'accueille d'un mince sourire convenu, celui que deux personnes censées se connaître s'échangent pour donner l'illusion. La mascarade commence au cas où quelqu'un

les observerait de trop près.

— Errer mollement, en dix lettres, se parle-t-il à lui-même.

Carnet à la main, la serveuse s'approche et montre ses dents jaunies en guise de bienvenue.

— Un long sans sucre, demande Anna.

L'homme replonge dans son magazine. Impassible devant cette impolitesse, Anna détaille son interlocuteur. Il n'a l'air d'être personne, et pourtant, elle sait à quel point il est puissant et dangereux. Un silence s'installe, elle patiente, continue de le scruter, cherchant à comprendre pourquoi il joue la montre volontairement. Quelque chose cloche.

— Traînasser, finit-il par dire, avant d'épeler chaque lettre distinctement en écrivant soigneusement ce mot dans les cases appropriées.

La tasse de café arrive, posée avec l'addition. Anna remercie la dame d'un signe bref.

— On va se taper toute la grille avant d'attaquer les mots mêlés ? lance-t-elle avec une pointe d'agacement.

L'homme relève enfin les yeux. Son ton devient glacial.

— Tu es en retard. Le rendez-vous était fixé à six heures. J'ai horreur de perdre mon temps. La prochaine fois, sache que les flics retrouveront ton corps en petits morceaux dans la poubelle d'un fast-food.

Anna soutient son regard sans ciller. Certaine de ne pas être en faute, elle pourrait s'emporter, sauf qu'un doute la traverse finalement. Monsieur X n'a pas pour habitude de la menacer ou de lui reprocher la moindre erreur ; normal, vu qu'elle n'en a commis aucune jusqu'à présent… Elle ne laisse pas paraître sa confusion et ne cède rien. Jamais elle ne s'abaisserait à s'excuser de toute manière.

Elle attrape sa tasse et souffle à la surface pour apprécier les ondulations du breuvage noir. À l'instar d'une gamine insolente, elle montre à l'adulte furieux qu'elle se moque ostensiblement de ses reproches.

— T'as quoi pour moi ? lâche-t-elle après cette montée en tension.

Monsieur X sort une photographie placée sous son magazine et la pose sur la table.

— Homme d'affaires à abattre. Identité, adresse perso et pro à l'arrière. Cinq mille en acompte, le reste quand il sera mort.

Anna consulte le cliché sans hâte. Le portrait du type en costume, figé dans un sourire artificiel, est fade et déprimant. Au verso, elle lit les quelques lignes sèchement griffonnées. La photo disparaît immédiatement dans sa poche.

— Un scénario à privilégier ? Un accident ? Une épouse à accuser ? Un rival à salir ?

— C'est une urgence. Tu le tues aujourd'hui, impérativement avant quinze heures, point barre. Le reste importe peu.

Anna hoche la tête en guise d'acquiescement. Elle n'a pas besoin d'en apprendre plus ni de s'encombrer d'informations superflues.

— Le délai est court quoique réalisable, juge-t-elle.

— La cible est facile, précise-t-il en rangeant son stylo dans son blouson. Si tu avais été ponctuelle, tu aurais eu une heure de plus pour te préparer et éventuellement le prendre au saut du lit. La mission aurait été un jeu d'enfant.

Elle serre les mâchoires. La pique passe, la griffe intérieurement. Pour autant, Anna ne réagit pas. Elle aurait aimé l'envoyer se faire foutre car personne n'a le droit de lui parler sur ce ton. Cependant, Monsieur X demeure son meilleur contact, fiable et régulier. Près de quinze ans de collaboration les lient, sans aucun accroc. Une telle confiance dans ce milieu reste aussi rare et précieuse que l'eau en plein Sahara. Anna sait de quoi elle parle…

La joggeuse termine son café puis se lève. Pour conclure la mise en scène aux yeux des badauds, elle se penche vers son interlocuteur et lui effleure la joue d'un baiser. Ce contact la répugne mais elle sait se forcer quand sa vie en dépend.

— Allez, bonne journée papa, dit-elle sans discrétion cette fois. N'oublie pas d'envoyer des roses à maman, c'est son anniversaire demain.

Elle quitte le restaurant sans attendre sa réaction et ignore les clients au passage. Elle sort et reste à l'affût de tout véhicule ou personne suspects. Jugeant rapidement que l'horizon est clair, elle traverse la rue et s'enfonce immédiatement dans l'épaisseur de la forêt. À l'abri de la masse végétale, elle s'y noie et disparaît de ce semblant de civilisation. Les grands arbres l'absorbent dans un silence troublant où seul le bruissement des feuilles persiste face au vent.

Le cap du kilomètre à peine franchi, elle s'arrête dans sa course. Son instinct la force à vérifier. Elle sort son téléphone, trouve l'icône « barbe à papa » et déverrouille l'application. Les discussions s'affichent. Elle relit le dernier échange avec Monsieur X.

Son regard s'assombrit. Anna Berg range l'appareil et reprend ses enjambées, le visage impassible. Néanmoins, ses yeux trahissent une inquiétude grandissante…

Le message indiquait bien six heures.

Chapitre 4

Le tableau de bord affiche 8h10 quand Anna Berg coupe le moteur de la Citroën dans une rue transversale, à demi dissimulée sous un peuplier. Sans perdre un instant, elle localise et étudie le pavillon de la cible, un certain Benjamin Ogier. À travers le pare-brise, elle distingue la haie nette encadrant le jardin, l'allée propre, la façade impeccable, les peintures neuves. À la vue de la propriété et des deux berlines garées devant le double garage, elle en déduit le caractère soigneux et maniaque du type ; il vit manifestement dans l'aisance. Elle imagine un homme d'affaires de classe moyenne supérieure aspirant à davantage de richesses.

Anna passe au crible le scénario d'une intervention à son domicile. Certes, le cadre privé englué dans la routine prévisible du matin rend possible de surprendre Ogier mais la densité du quartier résidentiel et la présence éventuelle d'une épouse et d'enfants posent problème. En effet, en un rapide tour d'horizon, elle détecte une balançoire plantée au milieu de la pelouse, un couple de voisins embarquant leurs rejetons avec cartables, un retraité tombé du lit depuis longtemps qui balaie déjà son trottoir, une femme promenant son chien et un jeune ventripotent rentrant ses poubelles. Elle juge sa position d'observatrice très fragile et devine qu'en quelques minutes elle sera repérée et suspectée. Dans de tels endroits, tout le monde connaît tout le monde et le moindre intrus est visible à des kilomètres à la ronde.

Bien sûr, arriver une heure plus tôt lui aurait épargné ces multiples contraintes…

Dans son coffre, Anna ne dispose que de l'essentiel, un kit de travail réduit à l'os, aucune panoplie complète. Son matériel limité ne lui ouvre que peu d'horizons. Elle a enchaîné les kilomètres toute la nuit pour honorer son rendez-vous avec Monsieur X, rendant impossible un passage dans son repaire. Elle ne peut donc pas élaborer de plan très sophistiqué ni improviser des détours spectaculaires. Pourtant, le temps file et la deadline absolue des quinze heures tombe comme une lame. Chaque minute écoulée diminue sa marge de manœuvre.

Anna écarte l'intrusion dans le domicile ; vue l'heure, la famille devrait sortir d'ici peu. Elle envisage alors de frapper sa cible dans le jardin. Elle connaît sa rapidité d'action et évalue un temps d'exposition très court. Cependant, la voisine et son clébard qui renifle un à un les lampadaires du pâté de maison, demeurent une gêne première et empêcheraient toute fuite propre. Anna n'aime pas les

dommages collatéraux. Elle pourrait l'éliminer elle aussi sans sourciller mais cet incident sentirait l'amateurisme, un travail non digne d'une professionnelle de son rang, elle s'y refuse évidemment.

À 8h23, la poignée s'abaisse et l'homme apparaît sur le perron, en costume gris, mallette à la main, le portable déjà vissé à l'oreille. Cette apparition clôt le premier débat. Ogier ne mourra pas chez lui. Anna note la mécanique de ses gestes, la façon d'ouvrir sa portière d'un coup d'épaule, de déposer ses affaires, l'attention minimale prêtée au monde extérieur ; autant d'indices lui prouvant qu'il ne l'aurait pas vue surgir avant de succomber sur le coup.

La Mercedes démarre, rejoint le goudron et accélère vivement. L'homme presse l'allure en reflet fidèle du trader déterminé. Anna prend le sillage et laisse un écart adéquat entre les deux véhicules. Le compte à rebours est lancé…

La circulation se densifie à mesure qu'ils approchent des grands axes. Anna ne cesse de calculer et d'inventorier l'ensemble des attaques possibles. L'option classique de l'accident volontaire a de nombreux avantages comme l'immédiateté, l'effet de surprise et l'immobilisation de la victime, néanmoins, sur ce trajet vers le boulot, les témoins sont à foison et des caméras urbaines quadrillent la zone. Ici, point de forêt ou de ruelles désertes, il s'agit d'un tracé saturé de commerces et de ronds-points. Sans déguisement minimal et trajet d'évacuation prévu, elle n'aurait aucune latitude pour orchestrer l'après sereinement.

« Quand un décor ne coopère pas, on change de décor. » entend-elle dans son esprit, de la voix même de son instructeur lui ayant enseigné les bases de son métier.

Elle abandonne donc l'option.

Un quart d'heure plus tard, toute fenêtre de vulnérabilité lors de la sortie de la voiture s'annihile lorsque Ogier pénètre dans un parking souterrain privé avec vigile et badge. Anna soupire mais ne désespère pas. Lors d'une mission sans ultimatum aussi rapproché, une phase d'évaluation longue et méticuleuse lui permet d'élaborer de multiples plans et d'en extraire le plus sûr en respectant trois critères essentiels : le scénario doit privilégier la rapidité, la discrétion et l'efficacité. Aujourd'hui, elle doit se contenter d'une reconnaissance express et de réduire au maximum les variables incontrôlables…

La façade vitrée de l'immeuble renvoie la lumière matinale sur les dix étages dressés comme un miroir low-cost des gratte-ciels de Manhattan. Anna s'est déjà aventurée dans les méandres de tels édifices. Se fondre à l'intérieur dans un rôle crédible est largement possible car ces bâtiments grouillent de monde, ainsi avec une préparation optimale, en tant que livreuse notamment, l'intrusion reste envisageable. Cependant, bien souvent, les étrangers au service

ne franchissent pas l'accueil du hall d'entrée… Voler la carte d'accès d'un employé aurait été jouable, peut-être avec un autre timing. Au fur et à mesure de ses réflexions, Anna voit de nombreuses portes se refermer. Elles lui claquent même violemment à la figure les unes après les autres. Néanmoins, elle ne se départit pas de son calme et continue de lister ses possibilités.

Anna se gare à distance des lieux et revient ensuite à belles enjambées dans ses habits de joggeuse. Casquette vissée sur la tête au premier passage, lunettes sombres au deuxième après dix minutes de battement, la priorité pour l'instant demeure de ne pas se faire repérer, le second objectif est de passer inaperçue aux yeux des flics qui materont les vidéosurveillances d'ici le soir même… Elle inspecte chaque recoin et inventorie les caméras et le personnel. Un agent planté dans le sas, un autre aux abords des ascenseurs et escaliers ; deux hôtesses à l'accueil filtrent les allées et venues sans relâche. À l'arrière, elle repère les sorties de secours, jauge la sécurité et relève les quelques points faibles. Le bâtiment ne bénéficie pas de la protection de la banque de France mais ressemble pourtant étrangement à un bunker.

Infiltrer cette tour sans même savoir où se situe le bureau de Benjamin Ogier, s'il sera seul ou en réunion, promet trop d'improvisations et d'expositions avec le système de sécurité. En soi, cela tournerait à l'approximation et l'approximation n'appartient pas au vocabulaire d'Anna Berg.

Après avoir effectué une troisième ronde et réévalué le tout, Anna a intégré les limites impossibles à franchir. Elle proscrit toute tentative d'infiltration des lieux, l'environnement est trop contrôlé, la cible trop encadrée, le terrain inconnu. À dix heures, Anna décide de changer de stratégie : si elle ne peut pas venir à Ogier, c'est lui qui viendra à elle !

Dans une maison de la presse logée au coin de la rue, elle achète un lot d'enveloppes blanches, une ramette de papier et un crayon ; concernant le reste de l'opération, elle dispose du nécessaire dans sa voiture. À nouveau à l'abri dans son habitacle, éloignée du tumulte urbain au fin fond du parking dans le sous-sol d'un vaste centre commercial, elle passe à l'action. Elle griffonne deux ou trois phrases sur un brouillon, rature à plusieurs reprises puis se satisfait de la tournure de son message. Elle le recopie sur une feuille vierge avec une écriture féminine incluant de belles rondeurs. Les mots sont simples mais calculés pour glacer le sang d'un homme de pouvoir.

Plusieurs menaces sont capables d'amener à réagir un individu à l'image impeccable, guettant la respectabilité et la promotion sociale, tout en garantissant sa discrétion, un silence absolu et une réponse immédiate.

« Rejoins-moi à midi tapante sinon je révèle tout à ta famille et je

ruine ta carrière. »

Le message plutôt vague permet une grande latitude d'interprétation, néanmoins quiconque peut clairement anticiper la révélation d'un adultère, d'un lourd secret ou d'une fraude financière par exemple. Le ton de maître-chanteur, la menace implicite de l'apocalypse et l'absence de signature ne pourront qu'alarmer Ogier. Une certaine confiance s'empare d'Anna, sa cible cessera toute activité afin de se présenter au rendez-vous imposé et de tenter de sauver sa réputation. Anna précise l'emplacement du parking en dessous avant de plier la feuille, de sceller l'enveloppe et d'y apposer l'identité du destinataire.

Elle passe ensuite sur la banquette arrière dont elle rabat le dossier, accédant de cette façon à ses valises. Elle peut ainsi s'affubler d'une tenue typique des coursiers avec, sur le dos et la poitrine, le logo de la société UPS. Souhaitant masquer au mieux ses traits, elle détache ses cheveux, enfile un couvre-chef et prend le temps de s'appliquer un maquillage outrancier. Pour parfaire son accoutrement, elle décore ses doigts de grosses bagues de couleurs et déniche une besace en cuir qui fera illusion. Se travestir est un art qu'Anna maîtrise depuis son plus jeune âge.

Onze heures sonnent aux cloches d'une église du centre-ville quand elle franchit les portes vitrées du 28 avenue Montaigne. Hormis un couteau en céramique dans son sac, elle se sent nue, obligatoirement désarmée face aux portiques à détection de métaux. Son pas est néanmoins décidé, son expression sérieuse. Elle snobe complètement les vigiles semblablement à toute livreuse pressée de poursuivre sa tournée. À l'accueil, elle adresse un simple bonjour et tend l'enveloppe.

— C'est urgent, pour monsieur Benjamin Ogier, dit-elle sans lâcher le précieux message.

La réceptionniste, d'abord polie et souriante comme une automate, acquiesce avec un soupçon d'agacement devant le ton employé.

— Oui, je vais faire le nécessaire, répond-elle, la main suspendue au-dessus du comptoir.

— Vous me certifiez qu'il l'aura dans les minutes qui viennent ? insiste Anna.

De son autre main, ses doigts tapotent sur le bois et ses breloques en plastique émettent des sons désagréables qui résonnent dans l'immense hall. Les yeux de l'hôtesse oscillent entre le visage de la coursière et l'origine des bruits. Anna est alors assurée que face aux policiers, l'agent d'accueil évoquera en premier ses énormes bagues quelconques avant de décrire très vaguement une intruse maquillée au pinceau. Elle sera incapable de préciser la couleur de ses yeux ou de ses cheveux, ni même d'indiquer pour quelle boîte elle travaille.

L’esprit humain est ainsi structuré, il s’attarde et retient en priorité les points anormaux.

Anna ne lâche pas prise, exigeant un engagement oral. La réussite de sa mission tient dans la réactivité de cette réceptionniste. Visiblement contrariée, l’employée finit par promettre sèchement qu’elle s’en occupe immédiatement, ce qui suffit à la coursière.

Anna Berg s’éloigne la tête basse puis, sur le trottoir, se fond dans le flux des passants. Sur son téléphone, elle suit un itinéraire qu’elle a enregistré au préalable afin de rejoindre le parking en dehors du champ des caméras. Si Ogier mord à l’hameçon, elle l’attendra là-bas. Si, par malheur, le courrier ne lui parvient pas à temps ou s’il l’ignore complètement, elle disposera de moins de trois heures pour trouver une autre manière de l’atteindre et de l’abattre.

Chapitre 5

Le tableau de bord de la Citroën affiche midi cinq.

Dans l'habitacle figé, Anna tapote l'accoudoir de sa main gauche, exprimant ainsi plus sa frustration que son impatience. Attendre des heures, même des jours, elle connaît, elle a appris. Rester calme, elle sait aussi ; néanmoins, intérieurement l'ébullition demeure parfois difficile à contenir.

Son regard alterne entre l'horizon du parking avec les quelques silhouettes qui circulent au loin et les chiffres rouges du cadran qui avancent inexorablement. Son autre main s'ancre sur le siège passager, paume calée sur le métal froid de son pistolet. À la suite d'un long soupir, elle extrait son dictaphone de la boîte à gants, manipule l'appareil un instant puis presse le bouton rouge.

— Midi dix. J'attends, toujours en position. Le rendez-vous était fixé à midi. Qu'est-ce qu'il fabrique ? La réceptionniste a-t-elle transmis mon message ? Ou alors ce cher Ben n'a rien à se reprocher et il ose me snober ? Serais-je tombée sur le seul mec de la Terre à n'avoir jamais trompé sa femme ou escroqué le fisc ? Ma veine…

Elle arrête l'enregistrement sans pour autant lâcher l'objet qui ne la quitte plus depuis des années désormais. Son pouce joue nerveusement avec la sécurité du Glock. Sa tranquillité a laissé place à une suspicion et elle est prête à anticiper n'importe quel traquenard. Après tout, elle ne sait rien de ce Benjamin Ogier, sinon son nom, son visage, son adresse. Monsieur X l'a vendu comme une cible facile. Mais si l'homme en question disposait de relations, de protections, d'une forme de garde rapprochée ? Sa tête n'est pas mise à prise pour rien…

Et pourquoi cette fichue échéance de quinze heures ? Qu'y a-t-il de prévu à ce moment précis ? Un rendez-vous sensible ? Une signature de contrat gênant ? Une transaction à stopper ? Anna envisage tous les scénarios et imagine le pire : que les rôles s'inversent et qu'elle devienne soudainement la proie.

Quinze minutes plus tard, personne ne s'est présenté. Ni Ogier ni un émissaire. Il ne viendra pas. Cette constatation contrarie hautement Anna, plus qu'elle ne l'avouerait à quiconque. Maintenant que la cible est prévenue de sa présence, la mission se complexifie. Un homme averti, même ordinaire, s'avère forcément plus difficile à tuer.

Anna sort son téléphone et navigue sur Google Maps avec des doigts experts. Son index glisse avec calme dans tous les sens, ses yeux fouillent chaque détail. Elle zoome sur l'immeuble de la Sucherts

Compagnie, le réduit, le fait pivoter en trois dimensions, examine les rues alentour. En face, elle s'intéresse à un bâtiment résidentiel. Des alignements de fenêtres et balcons avec vue directe sur la façade vitrée du siège visé, l'endroit lui semble exploitable. Cependant, Ogier peut se trouver dans n'importe lequel des dix étages de sa tour d'ivoire. Elle ignore où se niche son bureau et elle ne peut s'engager à l'aveugle.

Un pincement d'orgueil lui traverse la poitrine lorsque la solution lui apparaît. Elle déteste avoir besoin de demander, de s'abaisser à réclamer des informations complémentaires à Monsieur X. Pourtant, l'urgence écrase son égo. Dans sa messagerie cryptée, elle tape sèchement « ***Il me faut le numéro de la cible.*** » et envoie le message avant de regretter son geste.

En attendant des nouvelles, Anna doit se préparer. Dans son coffre, dans le compartiment de la roue de secours, elle visualise son arsenal, limité mais fonctionnel. Elle transporte toujours de quoi survivre ou tuer, quelles que soient les circonstances. Le Remington 700 SPS Tactical lui paraît le plus adapté. Canon court, calibre 7,62 millimètres, il est assez compact pour se dissimuler dans son sac de sport et suffisamment précis pour faucher un homme à vingt-cinq mètres. Elle le démonte, inspecte chaque pièce d'un œil avisé, puis replace tout méthodiquement.

Dans sa valise, elle dégote une nouvelle tenue, anodine et pratique. Un jean sombre, un sweat neutre et des baskets lui permettront à la fois d'être à l'aise pour l'opération et invisible aux yeux des badauds. Elle garde néanmoins son maquillage grotesque afin de tromper tout témoin.

Une fois convaincue du scénario à suivre, Anna Berg rejoint l'immeuble d'habitation. Devant la grande porte d'entrée, elle scrute les sonnettes et étiquettes des propriétaires ou locataires. Dans cette liste de noms de famille quelconques, elle retient uniquement les vieux prénoms féminins, Paulette et Martine notamment. Anna attend sa chance et l'attrape au vol quand un retraité sort du hall avec son cabas. Elle glisse à l'intérieur sans effort et salue le vieil homme d'un sourire convenu.

Devant les rangées de boîtes aux lettres, elle recherche ces fameuses Paulette et Martine, vraisemblablement des veuves âgées, facilement maîtrisables. Appartements 610 et 306. Elle se dirige donc chez Paulette, au sixième étage, en espérant que le panorama lui offre une bonne ligne de vue sur son objectif.

Anna grimpe les escaliers et atteint le dernier palier sur les coups de treize heures vingt. Son rythme cardiaque demeure sous contrôle mais la clepsydre du temps imparti se vide à grande vitesse. La porte du 610 s'ouvre sur un quinquagénaire bedonnant. La mauvaise

surprise est immédiatement encaissée, Anna n'hésite pas une fraction de seconde, elle a déjà vécu ce genre de déconvenue et n'en perd pas son sang-froid. Elle explose le genou du gars d'un puissant coup de pied. Surpris et paralysé, l'homme s'effondre, un cri coincé dans la gorge. Elle ne lui laisse pas l'opportunité de comprendre ce qui lui arrive, un second choc à la tête l'assomme. L'intruse verrouille la porte à clé derrière elle puis enjambe la masse inerte au sol. Il a à peine émis un son, son réveil sera aussi brutal que sa chute.

Anna vérifie ensuite que personne d'autre ne loge dans l'appartement. L'odeur de renfermé se mêle à la poussière qui recouvre chaque bibelot et la moindre surface laissée à l'abandon. Au moment où elle ouvre une chambre, son cœur manque un battement en découvrant une momie allongée dans un lit. Une très vieille dame, dont les rides marquent l'entièreté de son visage, affiche une minceur extrême. Elle inspire la pitié mais semble dormir paisiblement. La présence d'un fauteuil roulant à proximité assure à Anna une certaine tranquillité. Elle se contente donc de déplacer l'engin motorisé dans la pièce voisine.

Assurée que les autres pièces du logement sont vides, elle file droit vers une fenêtre dans l'idée de contrôler le champ visuel. Il n'est pas parfait, cependant reste exploitable, elle doit simplement croiser les doigts pour qu'Ogier ne travaille pas au dernier étage de sa tour, l'angle d'attaque serait alors trop restreint…

Avant de s'installer, elle constate l'absence de réponse de Monsieur X. Elle serre les dents, retient une colère froide. Est-il en train de chercher l'information ou s'ingénie-t-il juste à la punir ? Elle ne se démonte pas, il n'y a toujours pas péril en la demeure…

Anna pousse une table sous la fenêtre dont elle tire le rideau, puis vide le contenu de son sac. Les gestes s'enchaînent, automatiques, précis ; elle maîtrise ses outils de mort, même dans l'urgence et le noir. Le canon fileté s'emboîte, la crosse ajustable claque en position, la lunette s'accroche au rail. Anna engage le chargeur, arme la culasse tout en laissant encore le cran de sûreté en place. Elle déplie le bipied, cale le Remington contre le bois, face à la façade vitrée. Enfin, elle s'assied, s'allonge à demi et pose sa joue contre la crosse. Elle règle la vision et ajuste le réticule quand une vibration la sort de sa concentration.

Tu n'as pas droit à l'erreur. 15h max.

Cette mise en garde accompagne un numéro de portable. La tueuse sourit légèrement, l'acidité du message ne l'impressionne nullement, elle a survécu à bien pire.

Anna Berg termine sereinement ses réglages de parallaxe et ralentit sa respiration. Chaque souffle est désormais lent, profond, régulier. Peu à peu la ligne de mire se stabilise. Professionnelle, elle note la

dérive du vent mais sait qu'à cette distance la balle filera tendue. Son doigt se pose contre la détente, sans presser. Ce simple contact lui rappelle tant d'émotions…

À travers l'optique, Anna contemple la vie d'un immeuble de bureaux. Des hommes en costume pianotent, des femmes en tailleur s'absorbent dans leurs écrans. Aux yeux d'Anna, cette scène n'est qu'un ballet mécanique déprimant. Elle sait qu'Ogier se trouve là, derrière l'une de ces vitres. Néanmoins, elle sait aussi qu'à cette distance, elle n'a pas la garantie de reconnaître formellement sa cible quand elle l'aura dans le viseur. Les reflets du ciel sur les vitres gênent et troublent les visages au-delà.

Prête, elle branche son oreillette, colle le micro à sa gorge puis compose le numéro sur son téléphone. Une sonnerie, deux, puis une voix masculine. L'œil blotti au bout de la lunette, Anna scanne chaque fenêtre inlassablement.

— Tu ne m'as pas prise au sérieux ? lance-t-elle en préambule.

Un long silence s'impose. Anna imagine son interlocuteur se mettre à l'écart de toute oreille indiscrète avant de lui répondre.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous me voulez ? réplique-t-il avec un certain manque d'assurance.

Anna cherche, parcourt les étages. Elle doit l'attirer dans son champ de vision s'il ne s'y trouve pas déjà.

— Je suis dans la rue. Devant l'entrée principale. Je t'attends. C'est ta dernière chance pour qu'on discute.

Dans l'écouteur, elle entend des bruits étouffés, des pas, une respiration hâtive, des voix lointaines. Il se déplace comme elle l'a prévu. Anna meuble donc dans le but de se donner un maximum de temps car sa fenêtre de tir sera sans doute très restreinte.

— Je porte une veste rouge, tu ne peux pas me manquer.

Le mensonge calculé a pour objectif de l'inciter à vérifier sa présence de ses propres yeux.

— Je ne cèderai à aucun chantage, vous n'avez rien contre moi, annonce-t-il, un peu essoufflé.

— Si tu es si sûr de toi, tu attends quoi pour descendre ? Si je perds patience, j'irai voir ta femme, ta famille, ton patron, la police. Tu préfères que je commence par qui ?

Anna fouille attentivement chaque bureau, les uns après les autres. Ils sont si nombreux qu'une part de malchance peut anéantir son plan.

— Je ne vous vois pas…

Parvenu au quatrième étage, elle voit un homme collé à la vitre, le portable vissé à l'oreille. Son attention se dirige vers le trottoir. La silhouette semble correspondre au profil de Benjamin Ogier, cependant, elle doit avoir la certitude de son identité. Elle coupe l'appel, bloque ses poumons. Instantanément l'homme dans sa mire

regarde son écran, l'air stupéfait. C'est lui.

La pression s'accentue sur la détente, Anna s'apprête à encaisser le recul. Le coup part, net, atténué par le silencieux. L'impact traverse la vitre, Ogier s'effondre, le crâne éclaté. Un tir chirurgical. « One shot, one kill » aimait lui répéter son instructeur quand le job était bien réalisé.

Anna se redresse et photographie la vue depuis son poste, preuve de l'exécution réussie. Elle démonte le fusil, range chacune des pièces, ramasse la douille et nettoie les traces sur la table. Le sac sur l'épaule, elle prend simplement le temps d'ajuster une perruque sombre sur sa tête afin de changer une nouvelle fois d'apparence.

Elle jette un dernier regard au corps inconscient dans le couloir puis ouvre la porte. Une faible voix de vieille femme s'élève, inquiète. Déjà, Anna Berg dévale les escaliers, impassible, déterminée à disparaître.

À sa montre, il est à peine quatorze heures.

Mission accomplie.

Chapitre 6

La campagne s'étend à l'infini sous un ciel pâle. Le matin respire la douceur comme une caresse après les tensions extrêmes des jours passés. Les herbes hautes se balancent au rythme d'une brise discrète. Des perles de rosée décorent leurs tiges, brillent un moment sous le soleil naissant avant de s'évaporer. Dans l'air flotte une odeur de foin, de terre humide et d'automne en devenir. Quelques insectes dérangent la quiétude, vrombissent paresseusement, se posent et repartent.

Allongée dans ce pré, niché sur le versant d'une colline, Anna Berg contemple, fascinée, ce monde bucolique. Sa silhouette s'immisce à merveille dans le décor. Sa respiration se fond dans le silence de cette superbe nature. Un coléoptère grimpe le long de son bras, elle le chasse gentiment d'un léger souffle. Elle savoure ces instants de calme en contraste parfait avec ses activités. Ils lui offrent un fragile équilibre et réveillent des échos enfouis de sa jeunesse.

La tête relevée, jumelles calées contre ses yeux, Anna scrute une maison isolée en contrebas. Cette bâtisse modeste aux volets clos, cernée d'un vaste jardin, semble figée dans la torpeur matinale. Le lieu dégage une impression de paix éternelle où tout paraît hors du temps.

Anna observe longuement, sans bouger, attendant patiemment un signe de vie. Elle repose une minute sa longue-vue pour saisir son téléphone. Ici le réseau est faible, elle parvient toutefois à mettre à jour sa messagerie cryptée. Son dernier envoi s'affiche avec la photo prise de l'appartement, preuve de l'accomplissement de sa mission. Monsieur X a simplement accusé réception sans se manifester davantage. Pas de félicitations, pas même un mot. Elle encaisse, sans sourciller. Elle n'espérait rien de plus de lui.

Aussitôt, elle enchaîne avec une vérification de son compte bancaire offshore en cryptomonnaie. La transaction est notifiée, le virement conséquent bien arrivé. Dans l'historique, les chiffres défilent, s'additionnent aux précédents. La somme totale ferait trembler d'envie le commun des mortels obsédé par les biens de luxe. Anna n'exprime ni joie ni soulagement. Elle ne travaille pas pour l'argent, seulement pour l'acte en lui-même et le défi qu'il représente.

De nouveau, elle cale ses jumelles et son attention revient à la demeure et ses abords. Anna détaille chaque élément du décor avec la minutie d'un peintre en quête d'un paysage à immortaliser. Un étang miroite à quelques mètres, l'eau ondule à cause de bonds répétés de crapauds bruyants. Un couple de mésanges s'agite dans les branches basses d'un pommier, leurs piaillements forment une ritournelle

agaçante. Dans la prairie attenante au village voisin, un petit groupe de chevaux lève la tête une minute, oreilles pointées, avant de replonger le museau dans la végétation grasse. Le clocher d'une chapelle se dessine au-dessus d'un bosquet, parfait symbole de l'immuabilité des lieux.

Soudain, un grondement mécanique brise cette bulle champêtre. Anna se fige à l'approche du moteur. Une fourgonnette blanche finit par surgir au bout du chemin. Elle roule lentement dans les cailloux mais soulève un nuage de poussière. Lorsqu'elle parvient au portail, un bref klaxon retentit et trouble la quiétude de la faune locale. Les yeux de l'espionne ne lâchent pas le véhicule.

La porte de l'habitation s'ouvre, une femme apparaît. La soixantaine, les cheveux tirés en arrière, sa silhouette mince et sa démarche alerte trahissent encore une belle vivacité. Elle s'avance sur le perron, main en visière contre le soleil. À peine sortie, elle est dépassée par un gamin blond d'une dizaine d'années, grand pour son âge, le rire éclatant. Il fonce à travers le terrain, suivi d'un labrador noir qui aboie, langue pendante. L'enfant saisit un bâton en bois, le lance de toutes ses forces ; le chien bondit, l'attrape et revient en trottinant, aussi fier que son maître. Anna ne cligne pas des yeux et reste absorbée par cette scène qui emplit l'air d'une joie contagieuse.

Le conducteur de la camionnette descend en tenue de livreur. Anna en possède une presque identique dans sa collection. Il contourne son véhicule, monte à l'arrière et disparaît de son champ de vision. Il en ressort un instant plus tard, les bras chargés.

Il tend alors à la femme un bouquet massif de roses rouges, d'une vingtaine de tiges serrées. Cette couleur vive, symbole d'un amour passionné, demeure universelle et intemporelle. De son autre main, il tend ensuite une composition majestueuse de lys blancs dont Anna imagine le parfum entêtant, eux évoquent plutôt la pureté.

Anna observe la remise avec attention et cherche à capter l'expression de la sexagénaire. Malheureusement son visage demeure tourné, seule la rigidité de ses épaules se devine. Sourit-elle en recevant ces fleurs ? Trahit-elle la moindre émotion ?

Le livreur incline la tête avant de reprendre le volant. Un coup d'accélérateur et son véhicule repart sur la route avant de s'effacer du paysage.

La femme reste un moment immobile, gerbes en main, les yeux en direction de la route comme si elle attendait autre chose. Le garçon s'approche, admire la réception et lui parle un peu avant de repartir s'amuser avec son compagnon à quatre pattes. Seule et indécise, sans doute perturbée par ses sentiments, un long temps passe avant qu'elle ne réagisse.

Enfin, d'un pas décidé, elle se dirige vers le garage. Elle soulève le

couvercle d'une poubelle et y jette les deux compositions florales. Roses et lys disparaissent tels de vulgaires déchets dans le fond du bac. Sans plus aucune hésitation, elle referme, rebrousse chemin jusqu'à sa maison et laisse porte close derrière elle.

Anna rompt le contact visuel, roule sur le dos et fixe le ciel. Ses pensées dérivent au loin…

Chapitre 7

L'escalier du vieil immeuble au style victorien dégage une odeur de pierre froide et de cire. Les marches en marbre poli brillent sous un lustre d'apparence gothique diffusant une lumière discrète qui accentue le silence du lieu. Anna Berg attend, immobile, sur le palier du dernier étage déserté.

Elle porte une robe de soirée bleu nuit, cintrée pour souligner sa taille et un petit sac à main assorti, au logo d'une grande marque de luxe française. Ses talons aiguilles vertigineux magnifient ses longues jambes fuselées. Ses cheveux blonds aux reflets roux sont ramenés en un chignon serré, d'où s'échappe une mèche savamment placée contre son oreille. Jusqu'au bout des ongles, la mise en scène se veut complète. Elle ressemble à une actrice de cinéma remontant le tapis rouge de la Croisette, séduisante, gracieuse, presque craquante.

Anna déteste sa tenue et l'univers qu'elle représente. Pourtant, ce soir, elle incarne une autre femme, un rôle répété des dizaines de fois.

Sa main droite repose au fond de son sac. Ses doigts effleurent son dictaphone, complice indispensable, garde-fou contre ses trous de mémoire. À force de multiplier les identités et les personnalités, les confusions s'opèrent, les oublis se répètent. Régulièrement, elle appuie sur le bouton et la cassette se rembobine dans un bruit mécanique qui lui rappelle son talon d'Achille.

Son téléphone vibre, annonçant la réception d'un texto.

Je suis là, je t'attends.

Anna retire l'oreillette reliée au dictaphone. Les derniers mots entendus restent suspendus dans l'air, comme une incantation : « Je m'appelle Olivia Firmin, j'ai trente-six ans, ma famille possède une société spécialisée dans… » Elle range l'appareil et inspire profondément pour gagner en concentration. Le claquement régulier de ses talons sur les marches accompagne sa descente. Chaque pas est calculé, mesuré, fruit de longues répétitions devant un miroir. Elle franchit la lourde porte cochère et s'avance sur le trottoir.

Dehors, Londres s'offre à elle. Un homme d'une élégance rare l'attend dans son costume parfaitement ajusté et sa chemise à boutons de manchettes nacrés. Quinze années les séparent, cependant son charisme est ravageur, son charme indéniable. Il effleure ses joues de deux bises dans un geste suranné avant de lui ouvrir la portière de sa berline. Ce prétendant respire l'empire britannique, la galanterie d'un autre âge et les habitudes aristocratiques. Ce mélange d'assurance et de raffinement la fait sourire intérieurement. Il pourrait facilement

incarner James Bond dans une version mûre et assagie.

Anna glisse dans l'habitacle et se laisse envelopper par le cuir souple des sièges. La carrosserie noire de la voiture scintille sous les lampadaires de la rue, elle n'en connaît pas le modèle mais en devine le prix excessif.

— Olivia, es-tu certaine de vouloir te rendre à nouveau au Digsy's Dinner ? Londres regorge d'adresses prestigieuses. J'ai mes entrées partout, précise-t-il, orgueilleux.

Charles Watson parle le français de manière impeccable, sa voix reste néanmoins teintée d'un accent so british. Ses phrases, à la fois mielleuses et prétentieuses, ennuient profondément Anna, cependant ce gentleman revendique une solide éducation et une conversation cultivée. Contrairement à la plupart des hommes qu'elle a fréquentés, à la drague lourde et insistante, il ne s'est pas jeté sur elle le premier soir. Elle se souvient d'une simple bise polie sur la joue.

— J'insiste. J'ai adoré la carte du Digsy's Dinner, son ambiance et son cadre. La prochaine fois, promis, je te laisserai libre du choix.

Watson esquisse une expression satisfaite. Anna connaît ce travers masculin : se croire maître du jeu. Elle nourrit donc cette illusion et le pousse subtilement à imaginer une suite à leur histoire naissante.

La voiture longe la Tamise. Au loin, elle aperçoit la silhouette de Big Ben et les lumières du London Eye. En véritable guide personnel, Charles commente les lieux traversés, raconte des anecdotes sur les ponts, les clubs privés et bien sûr la famille royale. Anna l'écoute distraitement mais relance habilement la discussion. Elle doit lui plaire, c'est un impératif à sa mission.

— Je dois t'avouer une chose, Charles. Quand tu prononces Buckingham Palace, j'ai l'impression que c'est ta maison de campagne.

— Oh, tu es délicieusement moqueuse, Olivia, sourit-il, conquis.

— Non, réaliste. Je parie que si je me perds dans Londres, il suffirait que je prononce ton nom et toutes les portes s'ouvriraient.

Il rit, flatté. Les yeux pleins de malice, elle le jauge avec un sourire calibré. En réalité, elle songe à quel point il semble facile de jouer avec l'égo des hommes et de les berner.

Le Digsy's Dinner surgit bientôt, façade éclatante, portier à l'entrée. Charles tend les clés au voiturier. Un groom leur ouvre l'immense porte vitrée sur laquelle les initiales DD sont gravées dans le verre en arabesques grandiloquentes.

— Miss Firmin, Mister Watson, votre table vous attend.

Anna suit, adoptant l'attitude d'une parfaite lady tandis que Watson salue quelques connaissances de loin. Les regards convergent vers eux. Lui, le célibataire convoité, elle l'apparition magnétique et mystérieuse. Elle se félicite intérieurement en s'asseyant à la même place que lors de leur premier dîner. De ce coin stratégique, elle

visualise toute la salle et dispose d'un accès rapide à la sortie de secours.

Elle commande ensuite un filet de bœuf et un vin français, chauvine et connaisseuse. Watson se laisse séduire par une autre spécialité de la maison.

— Dis-moi, Olivia, quand dois-tu rentrer en France ? J'appréhende déjà ton départ.

Anna incline légèrement la tête, joue avec le pied de son verre puis esquisse un sourire distrait. Rapidement, elle revisite tous les détails de son rôle, se remémore leur rencontre faussement fortuite aux courses hippiques et leur premier dîner. Elle se récite, morceau par morceau, la légende qu'elle s'est construite dans le but de l'aborder. Chacune de ses réponses improvisées doit s'imbriquer dans cet univers parallèle établi. Le moindre faux pas pourrait rendre Charles suspicieux.

— Peut-être demain, peut-être jamais… Qui sait ?

— Tu es une énigme, ma chère Olivia.

— Et c'est ce qui te plaît, non ? Les hommes aiment les énigmes, tant qu'ils croient pouvoir les résoudre.

Watson rit, charmé, comme pris dans un filet invisible, peut-être celui de l'amour qui rend aveugle. Anna s'amuse de toute cette mascarade, séduire sans se donner, feindre sans trembler. Au cœur de cette liaison dangereuse, elle se sent vivre pleinement.

Au fil de leur conversation, son attention glisse vers la table voisine où trois femmes viennent de s'installer. Trois sœurs, les Lennington. Avec le même nez, les mêmes pommettes, elles forment trois versions identiques à des âges différents. L'une paraît marquée par le temps, l'autre tente de masquer les années sous une couche de fond de teint et la chirurgie, la dernière se réfugie derrière un décolleté éclatant. Chaque lundi, elles respectent ce rendez-vous immuable et rient ensemble, complices.

Anna connaît bien les trois femmes. Elle les a étudiées et suivies des semaines durant avant d'établir un plan d'approche indirect. Elles constituent une triple cible. Anna doit faucher ces trois vies, une mission difficile et risquée mais pas impossible.

Prétextant devoir répondre à un message, Anna sort son téléphone et note les plats que commandent les Lennington. Ses doigts effleurent l'écran avec dextérité puis elle prend en douce une photo du trio féminin.

Le repas se déroule sans accroc, ponctué d'anecdotes de Charles. Il parle voyages, projets, escapades, dans un espoir affiché d'avenir en commun. Anna écoute à peine, concentrée sur le temps de préparation des plats par les commis. Lorsqu'elle estime que les assiettes de ses cibles doivent bientôt sortir de cuisine, elle brusque le cérémonial.

— Ces mets s'avèrent vraiment exceptionnels. Je vais aller féliciter le chef moi-même, annonce-t-elle.

Charles la considère, interloqué par cette décision soudaine, il hésite entre incompréhension et amusement.

— C'est une tradition française, se justifie-t-elle. Vous ne le faites pas chez vous ? Je vais en profiter pour me recoiffer aussi.

Anna se lève, avance avec grâce et détermination jusqu'aux cuisines. À travers la porte battante lui parviennent les bruits d'ustensiles et les voix cadencées. Tandis qu'un coup de sonnette retentit, elle repère les trois assiettes sur le large passe-plat. Elle enfile discrètement ses gants en velours et intercepte le serveur à sa venue.

— Je veux voir le chef immédiatement, claque-t-elle d'un ton sec et autoritaire afin qu'il n'hésite pas à répondre favorablement à sa requête.

Sa main disparaît dans son sac et en ressort avec un flacon de vernis transformé en fiole toxique. Habilement, elle le dévisse et retient sa respiration pour éviter toute inhalation de vapeur. À bout de bras, elle verse quelques gouttes du liquide invisible et incolore au centre des préparations. De la ricine. Un poison absolu.

Anna referme immédiatement le flacon, le dissimule et retire ses gants en les retroussant à la manière d'un laborantin. Elle s'éloigne du danger et reprend son souffle sans rien laisser paraître de son coup de stress.

Vêtu d'un tablier immaculé et de sa haute toque traditionnelle, le chef s'avance.

— Madame, vous désiriez me voir ?

Alors qu'Anna s'adoucit pour le féliciter et louer son talent, les assiettes partent en salle. Elle termine ses éloges en affirmant que grâce à lui, elle préfère désormais la cuisine anglaise à la française. D'expérience, elle sait que plus un mensonge éhonté semble gros, plus il passe.

Elle regagne sa place et reprend son verre pour y noyer sa bouffée d'adrénaline. Un coup d'œil vers la table voisine lui certifie que les sœurs Lennington viennent de signer leur arrêt de mort. Fourchettes à la main, elles dégustent leur dernier repas, inconscientes.

Vu la dose de ricine, Anna estime que les premiers symptômes apparaîtront dans quatre à six heures, en pleine nuit. Elle sera déjà loin. Elle aura quitté Watson avec élégance en invoquant une vilaine migraine due à l'abus de vin. Au petit matin, elle embarquera dans un Eurostar, direction Paris, prête à oublier l'existence même d'Olivia Firmin.

Anna a une longue expérience des empoisonnements. Elle connaît par cœur la mécanique implacable du venin choisi aujourd'hui. Demain, les Lennington enchaîneront douleurs abdominales intenses,

nausées, vomissements et diarrhées sanglantes. Au bout de vingt-quatre heures à peine, elles subiront un calvaire avec une sévère déshydratation, une chute de tension, de la tachycardie et une faiblesse extrême. La nuit suivante marquera une dégradation irréversible : foie, rate et reins cèderont les uns après les autres. Les organes s'épuiseront jusqu'à l'effondrement complet.

En moins de cinq jours, à la suite d'une défaillance multiviscérale, la phase terminale emportera les trois femmes. Pour l'instant, elles croquent la vie sous les yeux d'Anna, pourtant leur agonie sera lente, douloureuse, inévitable. Aucun antidote n'existe. La mort est assurée.

À l'annonce de leur décès, qui fera grand bruit dans les cercles londoniens, Anna sera déjà ailleurs, dans un pays lointain, sous une autre identité, à accomplir une nouvelle mission en véritable caméléon.

Chapitre 8

Assise à même le sol, Anna Berg joue avec une balle de tennis. Le béton sous le linoléum usé diffuse une fraîcheur qui lui colle aux fesses et s'insinue jusque dans ses os. Elle ne la ressent pas et reste concentrée sur l'objet qui frappe toujours au même endroit le mur défraîchi. L'impact net et régulier se répercute dans la pièce à la façon d'un métronome. Chaque rebond revient avec une précision millimétrée dans sa main, une constance mécanique qui à terme ressemble au battement d'une horloge.

Dans la chambre voisine, de l'autre côté de la cloison de cet hôtel de zone industrielle, un homme à la voix d'ours commence à s'agacer sérieusement. D'abord un grognement, puis des coups sourds sur la paroi. Anna ne réagit pas, implacable, la main inlassablement occupée à projeter, rattraper et relancer la balle au feutre dégarni. Le rythme hypnotique occupe son esprit vide, anesthésie son insomnie.

Le client finit par exploser, sa colère se change en hurlements dans le couloir, puis en tambourinades furieuses contre sa porte. Anna s'interrompt soudainement, comme si son corps avait décidé sans elle. Le silence retombe d'un bloc dans la pièce tandis que des insultes et menaces fusent au dehors. Elle lève les yeux vers la fenêtre. Au-delà, la nuit s'étend en un noir absolu, sans horizon, sans lampadaires, pas même un croissant de lune pour accrocher une once de lumière.

Elle pose la balle à côté d'elle, tire sa valisette métallique jusque sur ses genoux et compose son code de déverrouillage. Le déclic du mécanisme annonce l'ouverture. À l'intérieur s'aligne parfaitement une série d'une cinquantaine de boîtiers transparents, tous identiques, contenant des enregistrements sonores. La majorité porte une inscription manuscrite, souvent un prénom et une date. D'autres, vierges, n'ont pour l'instant rien à raconter.

Ses doigts glissent sur le plastique lisse, effleurent les étiquettes, s'attardent. Elle suspend un instant sa décision avant de finalement s'emparer d'un boîtier mentionnant « William ». Les nombreuses cassettes marquées de ce prénom la fixent comme des yeux au regard triste. Elle insère la bande magnétique dans son dictaphone, la rembobine complètement puis actionne le bouton de lecture.

La voix qui surgit est la sienne. Anna s'entend, hésitante, d'un timbre plus jeune, arraché à une autre vie. Elle ferme les yeux, pose la tête contre le mur et écoute.

Salut Anna, c'est moi. Note indispensable : ne perds surtout pas cet

enregistrement…

Le bruit de fond n'est autre que le roulement du petit moteur de l'appareil. Il comble les vides, signale qu'Anna se trouve toujours là entre deux phrases. Elle cherchait comment s'adresser à elle-même. Puis elle se lance enfin, maladroite certes, désordonnée souvent, mais authentique.

Il avait à peine un an, peut-être treize mois, je ne saurais plus dire exactement. C'était un après-midi printanier car le jardin de la maison baignait dans une chaleur douce, pas encore brûlante. Ma mère avait sorti un drap blanc pour l'étendre au soleil, et lui, il trottinait à quatre pattes dans l'herbe à la manière d'une petite grenouille un peu gauche. Soudain, il s'est redressé. Pas droit, pas stable, néanmoins il se tenait debout. Ses jambes tremblaient, on aurait dit des roseaux balayés par le vent. Il écartait les bras, cherchant un équilibre invisible, un peu comme un funambule. J'ai retenu ma respiration, jumelles collées à mes yeux pour ne rien en perdre. Ma mère l'a incité à la rejoindre, il a hésité, a vacillé puis a osé. Un pas, puis deux. Au troisième, il a basculé et chuté sur ses fesses avant d'éclater de rire. Ce rire-là, je l'ai entendu malgré la distance qui nous séparait. Ma mère l'a applaudi, fière, radieuse. Moi je serrais si fort mes jumelles que mes phalanges blanchissaient. Je me trouvais là, présente, mais étrangère et invisible. Cet instant s'est fixé dans ma mémoire et je me souviens aussi d'un chien qui aboyait au loin, des pâquerettes écrasées sous mes pieds et du petit short bleu ciel que portait William. Il ne faut pas que tu oublies ce moment Anna, jamais.

Deux claquements secs successifs marquent la fin de l'enregistrement et le début d'un autre.

Ah oui, celle-là il faut que je te la raconte. William avait trois ans, peut-être quatre. Il assistait à une fête d'anniversaire dans une des villas du nouveau lotissement. Des ballons multicolores ornaient la grille du portail. J'étais garée en retrait, de l'autre côté de la rue, vitres légèrement baissées pour respirer l'odeur sucrée de barbes à papa. Les cris d'enfants franchissaient la barrière telle une tempête de joie. De loin, je parvenais à le repérer avec son pull à rayures type marinière et sa coupe blonde toujours trop longue qui lui tombait dans les yeux. Pourquoi ma mère ne l'emmène-t-elle pas chez le coiffeur ? Souvent, il courait seul, s'amusait avec un ballon rouge tandis que les autres s'égosillaient sur la balançoire. Quand la mère du camarade a apporté le gâteau, il a applaudi comme si c'était le sien. Plus tard, ils ont distribué des petits sacs de bonbons, il a tenté de le cacher dans sa poche mais il était trop gros, alors il a commencé à tout dévorer. Je sais à quel point ma mère déteste les friandises… Le soir, je l'ai d'ailleurs vue discuter avec les autres parents, intégrée malgré leur différence d'âge. Lui, courait encore, le visage taché de chocolat. Grave

cette image au plus profond de toi : William, la bouche barbouillée, les mains collantes et ce ballon rouge qui ne le quitte pas.

Anna visualise les scènes à l'instar d'un vieux film projeté à partir d'une pellicule restaurée. Cette rediffusion entretient sa mémoire. Elle reconstruit ce moment à partir de ses bribes de souvenirs et de ces détails essentiels qu'elle a immortalisés. Elle ne veut pas qu'un jour, ce garçon lui devienne inconnu.

Salut Anna. Aujourd'hui, un flash m'est revenu et il fallait que je te le raconte. Sa rentrée en CP. Ce genre d'événements marque la vie des tout petits et de leurs parents. Son cartable était gris et rouge, trop grand pour ses épaules, à l'effigie du héros de bande dessinée Astérix. Les sangles lui descendaient presque jusqu'aux genoux, ça le faisait pencher en avant comme un soldat affrontant de violentes bourrasques. Par cette journée ensoleillée, ma mère lui avait imposé le port d'une casquette, celle avec un avion, sans doute pour l'encourager à rêver grand. Peut-être voulait-il devenir pilote, je ne sais pas… Même s'il ne semblait pas rassuré, il avançait sans pleurer vers la grille de l'école. Ma mère affichait un sourire qu'elle n'a jamais eu envers moi, large, lumineux, presque orgueilleux. Elle vivait sa meilleure vie de maman alors que moi, je les observais à travers un pare-brise poussiéreux. William n'a pas levé les yeux vers la route, c'est mieux ainsi. Si nos regards s'étaient croisés, je crois que j'aurais fui lâchement, même si pour lui, je ne suis rien.

En quelques minutes, Anna traverse le temps, immobile dans sa chambre d'hôtel, muette face à l'histoire contée de son propre fils. Elle se laisse voguer au gré des intonations de sa voix, cherche d'autres détails dans ses visions sans en capter davantage… Les années ont peu à peu effacé ce qui reste normalement gravé dans le marbre pour l'éternité.

Ah, Anna, voici un jour mémorable. Je suis si heureuse d'avoir assisté à cette scène… J'étais planquée derrière la clôture du terrain de jeu, mes coudes dans la terre, à la manière d'une espionne qui surveille un ennemi. William s'est battu ! Une vraie bagarre ! L'autre gamin, un petit costaud au visage rond, sans doute le fils Alfreddi, voulait lui voler son ballon rouge. William n'a pas pleuré, il n'a pas cherché l'adulte ni appelé à l'aide. Non, il a levé le poing, maladroit mais déterminé et il a frappé, à deux reprises ! Le ballon est tombé et il l'a repris alors que l'autre gamin s'est mis à pleurnicher comme une madeleine. J'ai souri dans l'ombre, idiote et fière. Mon sang. Du haut de ses huit ans, c'est moi que je voyais dans son geste, cette façon de ne pas reculer, de porter les coups plutôt que de subir. Ses cheveux collaient sur son front, ses joues rougissaient. Il affichait cette expression concentrée, celle d'un garçon qui découvre qu'il peut faire mal, se défendre ou même attaquer…

Anna scrute ses chaussures posées bien droites devant elle, son existence entière semble dépendre de cette posture. Le monde extérieur n'existe plus. Seul le ruban sonore déroule ses souvenirs, et cet enfant prend vie entre les crépitements de la vieille mécanique. Lorsque le ruban s'achève, Anna éjecte la cassette avec fébrilité, la retourne et relance aussitôt la lecture. Elle ne laisse pas à son souffle le temps de se calmer, impatiente de replonger dans l'histoire de ce garçon qu'elle n'a jamais tenu dans ses bras mais dont elle connaît par cœur le sourire.

Un an plus tard, à quelques jours près. Un mercredi après-midi au conservatoire, le rendez-vous rituel désormais. Ma mère l'a inscrit, persuadée qu'il devait apprendre la musique pour devenir quelqu'un de bien. Le football, les bagarres, j'imagine qu'elle n'en veut plus, anxieuse à l'idée que l'histoire se répète et n'aboutisse à la même fin catastrophique qu'avec moi, je suppose… Son dos droit sur le tabouret, ses pieds ne touchaient pas le parquet, ses doigts trop courts s'emmêlaient sur le clavier du piano. Les accords étaient faux, parfois douloureux, néanmoins ils vibraient telle une victoire dans mes oreilles, parce que c'était lui, parce qu'il essayait. Il serrait la langue entre ses dents quand il se trompait, hochait la tête lorsqu'il retrouvait la bonne note. Je garde l'image de ses chaussures neuves, cirées, bien trop brillantes pour un sportif bagarreur… Ma mère l'observait telle une relique inestimable, admirative. Je n'ai reconnu ni le morceau ni le compositeur qu'il a essayé de jouer mais ce que je sais, c'est qu'apprendre le piano ne le sauvera pas de ce monde sans pitié.

Nouveau double déclic, nouveau chapitre, nouvelle tranche de vie.

Un jour de pluie battante, tu sais, un de ces jours où tout semble gris et sale, je les ai vus dans le jardin, trempés et dégoulinants. William tentait d'attraper une boule de poils noirs. De ce que je voyais, cela ressemblait à un très jeune labrador. Ma mère râlait. Je n'ai aucune idée des moyens employés par William afin qu'elle cède à cette adoption car elle déteste les animaux. Avec moi, elle n'aurait jamais accepté. Il criait le nom du chiot pour l'attirer à lui mais la petite bête gambadait sous la flotte avec un malin plaisir. Malgré le bruit de l'averse, j'ai capté le prénom de l'animal : Charbon. Quelle drôle d'idée ! J'ai ajouté ce nom dans le carnet, j'espère que tu l'as gardé, il ne peut que t'être utile vu les circonstances. Il est couvert de noms et de prénoms, d'adresses et de détails. Les camarades de classe, les maîtresses d'école, les voisins, le facteur, le maire et le curé, ils sont tous notés à l'intérieur.

Évidemment, Anna le conserve précieusement. Depuis, s'y sont ajoutées toutes les identités des relations en lien avec ses contrats et missions. Craignant qu'un jour il ne se retrouve dans de mauvaises

mains, tout y est codé. Seule Anna possède la clé de décryptage.

Salut Anna, je suis au village. J'avais envie de le voir aujourd'hui. J'ai eu raison car il s'éclate à tourner à vélo dans les rues. Le pauvre, il vient de se coincer le bas de pantalon dans la chaîne, il est tombé à quelques mètres de moi. J'ai hésité à l'aider à se relever ; heureusement il va bien, il a juste une grosse tache de graisse sur le mollet, ma mère va le gronder. Le voir d'aussi près me confirme à quel point il a grandi. Oui, c'est l'âge, c'est tellement impressionnant à quel point il pousse vite. Il remonte déjà en selle, prêt à renégocier les virages à toute allure, il adore déraper et…

Une brûlure irradie sa poitrine. Pour une fois, le souvenir est clair et précis. À cet instant-là, Anna a lâché le dictaphone, William venait de freiner sèchement à quelques centimètres de la portière de sa voiture, l'évitant in extremis. Son fils l'a alors fixée une longue seconde à travers la vitre. Peut-être s'attendait-il à provoquer la colère de l'inconnue ? Peut-être a-t-il reconnu des traits familiers dans le visage de cette femme perdue en pleine campagne ?

Un jour, il saura. Ou sans doute ne saura-t-il jamais rien… Soit il pense que sa mère l'a abandonné, soit qu'elle est morte, Anna ne sait pas comment sa mamie lui a présenté les choses. Qu'a-t-elle pu évoquer à son sujet ? Qu'a-t-il voulu apprendre de ses parents ? Serait-ce une bonne idée qu'un jour…

Le petit appareil continue de tourner et de délivrer des myriades de scènes de vie mais Anna part ailleurs, dans ses songes.

…court avec son chien, ce labrador noir est devenu magnifique, puissant, fidèle. Ils se sont amusés dans le jardin. William joue à lui jeter un bâton et Charbon va fièrement le chercher. Ma mère vient de recevoir ses deux cadeaux d'anniversaire. Deux splendides bouquets. Elle les a jetés directement aux ordures. Comme l'année dernière et l'année précédente.

Le silence retombe à nouveau dans la pièce, brutal, glacial.

Quelques minutes plus tard, la bande terminée, le moteur du dictaphone se tait à son tour.

Anna se redresse alors d'un bond, animée d'une urgence intérieure qu'elle ne contrôle pas. Elle range la cassette dans son étui sécurisé, claque le verrou et fourre son enregistreur dans la poche de sa veste. Sa brosse à dents, perdue sur le petit lavabo, rejoint rapidement ses affaires et, en un rien de temps, Anna efface la moindre trace de son passage.

Sac à dos sur l'épaule, valise à la main, Anna sort dans l'obscurité totale et se glisse dans le couloir. Elle frappe violemment à la porte de son voisin qui ne tarde pas à beugler face à cette provocation au cœur de son sommeil. L'homme ouvre, massif, prêt à déverser sa haine. Anna ne lui laisse pas le temps de comprendre. Son poing s'écrase

dans son thorax, l'air s'échappe des poumons du gaillard dans un râle étouffé. Le second coup atteint sa gorge. Il suffoque, incapable de crier et tombe à genoux.

Anna l'abandonne après cet ultime salut et descend les escaliers. Le hall de l'hôtel est aussi vide que le parking. Sa Citroën l'attend, silhouette terne dans l'épaisseur de la nuit. Elle charge ses effets personnels, allume ses phares et prend la route.

Les extraits sonores continuent de défiler dans sa tête tels des fantômes du passé qui lui appartiennent mais qui lui échappent sans cesse.

Chapitre 9

— Ici Anna, nouvel enregistrement. Nous sommes le douze octobre. William va bientôt fêter ses douze ans. Ce matin, je l'observe à l'échauffement avec son club sur le terrain de foot. Il a eu raison de ma mère visiblement. Adieu solfège et nœuds aux doigts, retour aux crampons et dribles. Chaussures rouges, sa couleur préférée. En revanche, son maillot lui colle au corps, il paraît trop petit pour lui. Je suppose que ma mère manque de moyens, elle a encore brûlé l'argent liquide que je lui ai envoyé. Il porte le numéro huit sur le dos, je ne sais pas à quel poste cela correspond, je n'y connais rien à vrai dire. En tout cas, il court vite et gagne en agilité, il se donne à fond même sans enjeu à la clé. Sa musculature et sa carrure se développent doucement, l'adolescence se profile. Il a coupé ses cheveux, nouvelle preuve que l'influence de ma mère diminue, c'est une bonne chose…

Assise au dernier rang des gradins, Anna Berg observe la pelouse détrempée du stade. La respiration courte des joueurs se mêle aux cris des entraîneurs qui scandent leurs ordres, incitant les gamins à être plus précis, incisifs, à reprendre leur place systématiquement. Dans le froid matinal, chaque expiration forme une buée blanche qui se dissipe aussitôt. Le claquement des crampons contre le sol boueux rythme les passes et les courses saccadées. Quelques parents, disséminés au hasard sur les sièges de plastique, suivent distraitement l'entraînement.

Lorsque William effectue une passe décisive en plein centre, l'attaquant manque le but de peu. Son visage se crispe de frustration, puis s'illumine au moment où son équipe l'applaudit pour l'effort. Anna tient son dictaphone, fidèle compagnon, dans la main droite. Elle parle à voix basse, à peine audible, et enregistre la scène et ses pensées.

— Il joue au ballon depuis qu'il est tout petit… Désormais, il s'acharne comme un professionnel chaque samedi matin. Certes, il a un réel talent, mais le football ne le sauvera pas non plus…

Le clic de l'appareil retentit dans le silence relatif du gradin. Anna s'apprête à poursuivre l'enregistrement lorsqu'un inconnu vient s'installer deux sièges plus loin. Le geste paraît anodin, cependant, dans cet espace presque vide, cette proximité prend la forme d'une intrusion délibérée. La jeune femme ne cille pas, impassible, néanmoins tous ses sens se mettent en éveil et son regard balaie aussitôt les alentours. Elle repère alors d'autres silhouettes qui se dessinent à la périphérie des installations sportives. Quatre hommes à

première vue, disposés avec méthode, quadrillent le périmètre. Le constat est sans appel : elle est encerclée.

Les hypothèses fusent dans son esprit avec une rapidité clinique. Qui sont-ils ? Des flics venus l'arrêter ? Plutôt des agents du gouvernement ? Ou une équipe de tueurs professionnels décidés à venger une des victimes de ses contrats ?

Pleinement lucide, Anna mesure sa faute. Absorbée par son fils, elle n'a rien vu venir. Malgré sa soudaine décision, au cœur de la nuit, de venir au stade, quelqu'un l'a suivie et piégée… Quelle faute a-t-elle commise ? Comment ont-ils pu détecter sa présence ? Depuis combien de temps la surveillent-ils ?

Elle écarte un premier scénario, celui des autorités. Une arrestation officielle au milieu de parents et d'enfants n'a aucun sens. Elle raye également l'idée d'une exécution publique, il y a trop de témoins et le lieu est trop exposé. Pourtant, son instinct hurle que le danger est réel. Elle sent son Glock blotti contre son flanc, dans son holster, rassurant à l'instar d'une seconde peau. Elle devine aussi la présence de son couteau dissimulé dans sa chaussette. Jamais elle ne se déplace nue, ce réflexe lui a déjà sauvé la vie.

D'un geste discret, elle glisse le dictaphone dans sa poche et pose la main sur son arme, prête à dégainer. Son voisin, comme pour détourner l'attention ou détendre l'atmosphère, commente à haute voix une frappe cadrée du numéro dix. Anna démarre les hostilités pour ne pas perdre la face complètement. Elle vit là un affront qui risque de lui coûter cher. Elle se tourne vers l'intrus, ses yeux se plantent tels des pics à glace dans les siens.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

L'homme a l'air d'un père ordinaire. Habillé simplement, il s'intègre parfaitement au décor. Son assurance trahit néanmoins ses intentions.

— J'ai un travail pour toi, Anna.

Le prénom tombe tel un coup de massue. En un mot, l'individu lui prouve que sa présence ne doit rien au hasard. Il connaît son identité et l'a débusquée. Elle n'a clairement pas affaire à un amateur.

— Et tu es qui pour prétendre pouvoir me contacter à l'improviste et me proposer un job ?

Son cerveau continue de tourner à plein régime. Comment ont-ils su où la trouver ? La connaissent-ils, elle et son parcours ? L'explication la plus évidente s'impose : son téléphone portable est miné avec un traceur physique miniature ou un logiciel malveillant sophistiqué.

— Un gars qui aurait pu te tuer depuis un moment déjà sans même que tu ne vois son visage.

Les mots frappent telles des gifles. Il n'a pas tort. Il aurait pu

l'abattre comme un chien, or il prend le temps de discuter, elle y voit un signe d'espoir.

Anna remonte le fil des heures précédentes, épluche les dernières journées passées mais craint des défaillances de sa mémoire, pleine de coupures et déchirures. Elle fouille dans les moindres trous et reconstitue le temps avec plus ou moins d'approximations. Elle doit déterminer quand, comment et qui a pu la duper.

— Maintenant que j'ai gravé ton visage dans mes tripes, dit-elle, assure-toi de ne pas me froisser sinon tu as déjà signé ton arrêt de mort.

La réplique claque, pleine d'orgueil, mais l'homme ne se démonte pas.

— Tu vas vite descendre d'un ton et comprendre que tu ne maîtrises pas la situation. Alors ne t'avise plus jamais de me manquer de respect ou de me menacer, compris ? Je suis là pour te proposer une mission d'envergure, pas une place au cimetière. Sache que le menu peut vite changer si tu commences à m'emmerder.

Anna garde son masque impassible tandis que son esprit bouillonne. Soudain, la réponse la transperce. Merde. Le type du motel. Elle, isolée sous la douche, lui, seul avec accès à son smartphone. L'enfoiré… Maxime. Elle se remémore son sourire, son apparence insignifiante. Une simple erreur, une seule nuit, un peu de sexe, de lâcher prise, et la voilà piégée. Sa colère monte, brûlante, acide.

— Dis-moi, maintenant que nous sommes presque intimes. Comment va ton pote Maxime ? Si comme lui, tu cherches un plan cul, je ne suis pas disponible.

Elle a visé juste car le type grimace un petit rictus, admiratif d'une telle capacité d'analyse et de cette incroyable perspicacité.

— Impressionnant. Presque autant que le triple homicide des sœurs Lennington. C'est exactement pour ce genre de raisons que je suis là. Tu es assurément la bonne personne, même si ma présence ici prouve que tu n'es pas infaillible, qu'entre nous deux, je reste le meilleur.

Anna encaisse le coup. La vérité l'atteint aussi vivement qu'une lame en plein cœur. Elle s'est laissé berner et manipuler par un gigolo, pour une partie de baise. La honte s'abat sur elle avec une violence implacable. Elle se promet à cet instant de laver cet affront ; ainsi, quoiqu'il advienne, ce Maxime mourra de sa main. Demain, dans un mois ou dans dix ans, il demandera pardon et crèvera, en minable pourriture.

— Je t'écoute, souffle-t-elle simplement voulant gagner du temps et élaborer une échappatoire si l'entrevue venait à dégénérer.

Anna tente d'oublier la présence de son fils sur le terrain et de la silhouette de sa mère dans la tribune opposée. Elle devine alors que la

prise de contact en ces lieux n'a rien de fortuite. S'ils la tracent depuis sa rencontre avec Maxime, ils connaissent William. Évidemment, ils savent pertinemment qu'il se trouve là, en bas, à quelques mètres à peine.

— J'ai une mission pour toi, sans doute la plus complexe et ambitieuse que tu n'aies jamais acceptée. Elle te plaira, crois-moi. Impossible de rentrer dans les détails mais tes exploits depuis tes débuts sont remarquables, je dois dire. Ils prouvent que tu as toutes les capacités pour réussir l'impossible.

Il bluffe, se persuade Anna un instant. Personne ne peut connaître l'étendue de son œuvre. À moins que… Non, elle refuse d'y croire. Et pourtant, cela expliquerait beaucoup de choses, l'intrusion de Maxime sur son chemin notamment. Monsieur X semble lui aussi compromis.

— Je répète : tu es sourd ou tu ne comprends pas ma langue, rétorque Anna, inflexible. Qui es-tu ?

— Mes collègues me surnomment Einstein parce que je suis le cerveau, un mec aussi doué que toi.

Il adopte des gestes extrêmement lents et n'exprime aucune émotion. Anna distingue en lui un reflet d'elle-même, comme une version masculine de sa propre personnalité.

— Et tu penses sincèrement que je vais accepter de bosser pour toi, à l'aveugle, parce qu'au cours élémentaire on t'a appris que flatter l'égo d'un adversaire le rendait plus docile ?

— Il y a de la sincérité dans mes propos, je t'assure. Dans tous les cas, cela ne coûte rien d'essayer. Je sais pertinemment que l'argent ne t'intéresse pas, donc ce n'est pas le butin qui te motivera, tu es déjà bien assez riche pour plusieurs générations.

Anna comprend son raisonnement, anticipe sa stratégie et devine la fin de leur échange. Einstein applique une méthode classique de recrutement forcé, héritée des services secrets. Peut-être appartient-il à la DGSE ou DGSI ou agit-il en tant qu'ancien agent ayant mal tourné ? Quoiqu'il en soit, elle connaît leurs manuels par cœur, notamment le principe du MICE. Money, Ideology, Coercion and Ego. Il tente d'employer ces quatre leviers possibles afin de la convaincre et de l'utiliser à sa guise.

— Puisque je ne suis sensible à aucune idéologie, religion ou mouvance politique et que je trace ma route librement, en solo, en dépit de toute influence, tu vas pouvoir directement passer à l'option coercitive. Abrège, va au but.

Einstein et son équipe disposent apparemment d'éléments importants pour la livrer aux autorités. Cependant, cette menace ne semble pas assez existentielle, Anna a toutes les compétences pour fuir à l'autre bout de la planète et disparaître totalement des années durant. Elle sait donc comment il va opérer pour l'amener à plier.

Il sort calmement son téléphone, lance une vidéo et lui tend l'appareil.

— Je ne sais pas exactement quelle relation tu entretiens avec ton père depuis l'enfance mais l'appeler sobrement « Monsieur X » me rend perplexe, explique-t-il en psychologue amateur.

L'écran s'illumine et dévoile des images de son père. Anna le découvre solidement attaché à une chaise en bois épais, elle-même boulonnée au sol. Ses yeux fouillent chaque détail, elle comprend d'emblée qu'il ne s'agit pas d'un montage truqué ou d'une création d'IA. L'homme gît nu, exténué par les épreuves imposées. Hématomes, traces de sang, plaies et brûlures recouvrent sa peau. Il a déjà sauvagement enduré, à l'instar d'un espion capturé par l'ennemi juré.

Un bourreau traverse le champ, une perceuse à la main, tel un soldat muni d'une lance au Napalm. Il s'approche de son prisonnier et sourit à l'objectif, fier de tenir cet abominable rôle, puis actionne le moteur de l'engin. L'épaisse mèche à bois patine, menaçante. Le tortionnaire s'attaque au genou gauche. Le vrombissement du moteur peine à couvrir les hurlements atroces et les craquements d'os.

Anna Berg ne laisse rien paraître. Elle pressent, au fond, que son père est déjà mort.

— Et donc ? lâche-t-elle avec lassitude.

Ce détachement immoral arrache un second rictus chez Einstein. Satisfait, il précise enfin sa pensée.

— Si tu n'acceptes pas la mission ou si tu ne la réussis pas, ton fils et ta mère subiront le même sort.

Anna tourne la tête vers l'étendue d'herbe verte. William court encore, appliqué et heureux, derrière le ballon. Il ignore que son destin vient d'être jeté sur la table comme une mise finale dans une partie à l'issue létale.

Chapitre 10

La plage aux teintes monochromes sous les intempéries s'étend sur des kilomètres, déserte et sauvage. Ici et là, des rochers dressent leur silhouette tranchantes contre un ciel saturé de nuages noirs. La pluie s'abat sans relâche, lourde et cinglante. Le vent hurle en rafales et arrache les dernières feuilles des arbres dans les terres. Une obscurité d'apocalypse règne sur l'horizon et engloutit tout repère.

Au milieu de ce chaos, une femme se tient droite, immobile, les pieds enfoncés dans le sable froid. La mer fracasse les roches avec la rage d'un titan, projette ses vagues en geysers d'écume avant de les engloutir à nouveau dans ses abîmes.

Anna Berg ne bouge pas, statue offerte à la colère des éléments.

Les bourrasques fouettent son visage, ses cheveux volent dans tous les sens. À ses pieds, ses vêtements gisent en boule, déjà recouverts d'un lit de grains.

Nue, elle fixe la limite indistincte où le ciel et l'océan se confondent dans une masse uniforme. Ses lèvres goûtent le sel amer, ses paupières plissent sous les attaques. Le vacarme du vent devient un sifflement continu et strident qui semble vouloir lui percer les tympans.

Anna vide son esprit jusqu'au néant intérieur.

Elle avance vers l'eau. Chacun de ses pas disparaît aussitôt, effacé par la marée montante. L'océan mord ses chevilles puis ses cuisses, transies de froid. Cependant, elle ne frissonne pas, serre les muscles, ne songe nullement à reculer. La morsure glaciale l'engourdit, l'anesthésie, devient une promesse mortelle. La houle veut la rejeter mais elle insiste, s'enfonce, s'obstine.

D'un bond, elle plonge la tête la première ; la masse liquide l'engloutit, la brasse et la retourne violemment. Elle nage pourtant, contre vents et marées. Un bras, puis l'autre. Les jambes battent avec la régularité d'un métronome. Rapidement, l'eau brouille ses sens, pénètre sa gorge et la sature d'un goût salé et corrosif. Elle recrache, halète, reprend l'effort ; elle se soumet à l'épreuve qu'elle s'inflige.

Un éclair de mémoire la frappe brusquement. *Une enfant frêle, maillot rouge collé à la peau, se tient au bord d'une piscine turquoise. Le soleil inonde la scène avec une lumière aveuglante et évoque les vacances estivales. Elle garde les bras ballants, apparemment paralysée par l'éclat de l'eau.*

Ses muscles flamboient, ses poumons grondent, véritable forge en surchauffe, son cœur tambourine à tout rompre. Ses gestes fendent les

flots mais chaque ouverture se referme instantanément sur elle, l'emprisonne à nouveau.

La fillette porte sa main contre son front telle une visière. Sous la surface, un remous trouble le bleu limpide. Une ombre sombre se débat, laisse surgir parfois une main, parfois des cheveux, dans une scène chaotique et hachée.

Un rouleau la renverse. Son corps est happé, malmené, balloté tel un fétu de paille soufflé par un ouragan. Pour la première fois, ses mouvements perdent en précision, en cohésion, dictés par une panique naissante. L'eau s'infiltre dans ses poumons, son ventre se tord, la terreur l'envahit. Elle émerge, reprend une bouffée d'air, replonge, aspire encore l'océan.

Sur le bord du bassin, la fillette aux cheveux tressés serre contre elle une bouée orange, à la couleur de ses brassards fluo qui enserrent ses bras menus.

Anna dérive, culbutée comme une marionnette désarticulée. Ses yeux brûlent, ses muscles lâchent. La mer la secoue telle une poupée de chiffon et la prive de toute orientation. Entre le haut et le bas, le large et la plage, plus rien n'a d'importance. Sa bouche recrache des torrents d'écume tandis que son corps chavire dans une spirale nauséeuse.

Une voix jaillit malgré la tempête. « Anna, qu'est-ce que tu fabriques ? Mais… Où est ton frère ? Au secours ! » Le cri de sa mère, chargé d'une panique brute, fissure sa mémoire comme au premier jour. Sa détresse rend ses derniers mots incompréhensibles. Elle court à travers le jardin, trébuche…

Sa jambe manque de se briser après un choc sourd. Sa cuisse heurte un rocher et déclenche une douleur fulgurante, un éclair électrique la traverse de part en part. Ses forces s'étiolent, sa volonté se disloque. Elle cède alors et sombre à la manière d'un petit navire éventré.

Sa mère plonge dans la piscine, fonce vers la tache noire qui descend peu à peu dans les profondeurs. Anna reste sur le rebord, ne bronche pas, observatrice impassible.

Anna finit par renoncer complètement. Ses bras cessent de chercher la surface, ses jambes s'immobilisent. Sans résistance, l'océan s'empare ainsi d'elle facilement. Les vagues la chahutent, la roulent, la cognent sans relâche. L'inconscience approche, promesse d'une douce caresse vers la mort.

Un homme surgit de la maison, alerté par le hurlement. Il se penche au bord du bassin pour aider sa femme à remonter le petit être. Anna, stoïque, croise le regard de son père. Elle pressent qu'en cet instant, il a su. Il a compris la vérité crue, irrévocable, sur sa fille.

Un frisson arrache Anna à son abandon. Ses poumons se déchirent dans une inspiration brutale. Elle ouvre les yeux et réalise qu'elle est

allongée sur le sable, glaciale et pantelante. Sa cuisse hurle, son estomac crache encore un résidu acide. Son corps tremble, secoué de convulsions. L'océan vient de la rejeter telle une proie indésirable.

Même les abysses la refusent.

Depuis ce jour d'été, Anna connaît sa différence. Elle n'a jamais ressenti ce que les autres appellent l'amour ou la pitié. Elle ne transpire pas de compassion, d'empathie ou de chaleur humaine que les foules recherchent désespérément. On la nommerait psychopathe, mais ce mot est trop étroit, trop faible. Elle est née ainsi, sans choix, sans recours.

Incapable de se relever, prise entre douleur et vertige, Anna se revoit enfant, témoin passif de cet accident au bord de la piscine. Le regard de son père la hante encore car cette fraction de seconde a défini le reste de sa vie.

La mer lèche son flanc, prête à reprendre l'échouée si elle ne réagit pas. Sauf qu'elle se retire aussi vite. L'océan refuse obstinément de l'emporter et la condamne à vivre. Anna referme les yeux devant deux évidences, aucun pardon ne viendra des cieux et aucune lumière ne percera un jour en elle.

Doucement, la nuit la recouvre d'un voile pudique pour cacher le monstre qu'elle représente aux yeux du monde. Anna estime qu'elle n'obtiendra jamais la paix intérieure, sauf si, peut-être, elle décide d'épargner son fils…

Chapitre 11

Anna Berg avale les kilomètres à travers la campagne normande. À chaque virage, les talus verdoyants s'ouvrent sur des prairies hérissées de pommiers tordus par les vents. Les troncs noueux, couverts de mousse, alignent leurs silhouettes dans la brume matinale, tels des ombres fantomatiques. Au loin, des toits d'ardoise percent entre les haies vives. Elle roule sereinement, l'œil rivé par instants sur l'horloge du tableau de bord. Elle est dans les temps. Tout se déroule selon les prévisions, réglé comme du papier à musique.

À la sortie d'un hameau, dans la dernière ligne droite de l'itinéraire, elle croise une Renault bleue estampillée du logo de la gendarmerie nationale, garée en travers du bas-côté. Elle ne ralentit pas et continue son chemin. Du coin de l'œil, elle reconnaît trois hommes en uniforme, arme de poing à la ceinture. Maxime la toise au passage, cette crevure à cause de qui elle en est là aujourd'hui. Leur mission consiste à intercepter tous les véhicules souhaitant emprunter cette petite route et à les retarder au maximum en prétextant mille raisons, fouilles arbitraires, contrôles techniques bidon, vérifications des papiers… Anna se moque de la manière, ils doivent accomplir leur rôle à la perfection. On lui a imposé leur collaboration, ils doivent se montrer à la hauteur, sinon, elle revendiquera sa liberté d'action.

La chaussée se resserre, serpente entre les vergers qui s'étirent à perte de vue. La conductrice prend le temps d'apprécier ce paysage splendide au soleil naissant. À mesure qu'elle avance, les collines s'aplatissent et cèdent la place à une plaine soignée, quadrillée de murets de pierre, le domaine des Granger se dessine à l'horizon. La fortune des propriétaires de ce vaste territoire découle de décennies de production de calvados, cidre et pommeau, exportée à l'international. Ce mercredi, ils recrutent une intendante pour remplacer leur fidèle gouvernante, décédée subitement.

Elle gare la voiture devant un portail monumental en fer forgé. Un gardien surgit aussitôt de sa guérite. La cinquantaine, la moustache blanchie, le ventre bedonnant, il dégage l'air pataud d'un vieux garçon.

— Soyez la bienvenue, vous êtes la première arrivée. Vous pouvez vous avancer jusqu'au perron, madame Granger vous recevra bientôt.

Il accompagne son salut d'un coup d'œil insistant sur sa silhouette. Anna ne s'en formalise pas, elle a d'autres préoccupations et préfère se concentrer sur son rôle de composition. À pied, elle remonte l'allée bordée de gravillons blancs dont chaque caillou semble savamment

disposé. Le jardin irréprochable, l'absence de mauvaises herbes et les arbustes taillés au cordeau envoient un message clair aux visiteurs, ici l'ordre règne en maître.

Pour cette occasion, Anna porte une tenue soigneusement étudiée : jupe droite anthracite, chemisier crème fermé jusqu'au col, veste ajustée. Ses escarpins à talons discrets complètent cette sobriété. L'ensemble respire le sérieux, l'efficacité, il ne cède rien à l'élégance mais n'ombragera pas la patronne des lieux. Dans ce milieu guindé, elle sait que l'image compte autant que le savoir-faire.

Devant elle, se dresse un manoir du dix-neuvième siècle, entièrement restauré après la guerre. Les pierres blondes, lustrées par la pluie, brillent légèrement sous la lumière du jour. Les volets bleus contrastent avec les façades, les hautes cheminées exhalent l'odeur des premiers feux de bois de novembre. Anna cartographie mentalement les lieux et relève les multiples accès, les portes latérales, la verrière de service, les soupiraux.

Figée, en attente en bas des marches, la candidate se satisfait de l'absence d'éventuelles concurrentes au poste convoité. Elle aura l'avantage de représenter la seule option disponible et de donner une bonne impression par rapport aux autres retardataires. Cet instant, elle le prépare depuis deux semaines. Elle a suivi une formation intensive dans un hôtel particulier parisien. Un majordome redevable à Einstein l'a initiée aux codes de la profession. Discrétion absolue, anticipation des besoins, posture irréprochable constituent les mots d'ordre. Einstein lui a forgé un curriculum vitae impeccable et lui a fourni des lettres de recommandations plus vraies que nature ; si les Granger appellent ses derniers employeurs, son équipe répondra. Cependant, un métier ne s'acquiert pas en quelques jours et une couverture, si bien préparée soit-elle, demeure imparfaite, par conséquent, elle ne tolèrera ni excès de confiance ni bévue.

La porte principale s'ouvre, une femme apparaît dans l'encadrement. Élancée, la quarantaine avenante, Angélique Granger est parée d'une élégance à la française. Son tailleur de haute couture, ses cheveux relevés dans un chignon parfait, son maquillage maîtrisé appuient son rang et sa personnalité. Surprise de n'apercevoir qu'une seule postulante, elle consulte sa montre en fronçant les sourcils.

— Isabelle Gozel, pour vous servir, madame, se présente Anna en lui tendant son dossier.

— Eh bien, venez donc, ne restez pas plantée là comme une cruche.

Son expression trahit son agacement, un sentiment d'humiliation la traverse peut-être devant le manque d'intérêt qu'a suscité son annonce chez Field's, le spécialiste du recrutement de personnel pour les résidences de luxe. Elle tourne les talons et disparaît dans l'ombre du hall.

Anna presse le pas pour ne pas se perdre en route, simplement guidée par le claquement sec des talons de madame sur le carrelage. Tandis qu'on l'introduit dans un petit salon, Angélique Granger s'assied d'autorité sur un divan au rouge éclatant, sans même l'inviter à prendre place. Elle fait mine d'analyser les documents fournis et laisse Anna patienter et observer les rideaux lourds, les meubles anciens, les tapisseries aux teintes sombres ; un décor rustique qui ne la rend nullement envieuse de cette vie de millionnaire.

— Vos références me semblent correctes, mademoiselle Gozel.

Correctes ? Anna remarque le goût de mépris dans sa voix. Elles sont en réalité excellentes, Einstein y a veillé afin de maximiser ses chances. Inutile d'ergoter, elle incline légèrement la tête, docile. Et que dire de ce *mademoiselle* sous-entendant que cet emploi implique l'absence de toute vie privée et notamment un devoir de chasteté ou de puritanisme ?

— Vous savez diriger une grande maison ?

— Oui, madame, j'ai de l'expérience. J'ai déjà eu des équipes complètes sous mes ordres.

— Pourquoi avoir quitté votre précédent emploi ?

Granger lance la question piège, assez classique lors d'un recrutement.

— La famille Tapinski a déménagé au Brésil pour raison professionnelle. Elle souhaitait que je la suive mais j'ai décliné l'offre. Je ne supporte pas les climats trop chauds.

Angélique Granger acquiesce, satisfaite de son explication. En Normandie, les températures extrêmes n'existent pas.

— J'espère que vous ne comptez pas vos heures. Ici, le travail ne manque pas et mon exigence ne se tarit jamais.

— Je sais à quoi m'attendre, madame. Sinon je ne vous imposerais pas cet entretien.

Un mince sourire relève les lèvres de la maîtresse de maison, cette réponse narquoise semble l'amuser. Elle s'attarde sur une information notée dans le CV puis semble ausculter son interlocutrice.

— Dîtes-moi, quel âge avez-vous ?

Anna hésite un instant de trop. Einstein a souhaité la vieillir dans l'objectif d'obtenir les préférences de la famille Granger habituée à une gouvernante âgée, malheureusement l'infiltrée ne se souvient plus de la date d'anniversaire retenue. Anna garde des traits jeunes et un corps affûté, lui ajouter une décennie ne lui semblait pas être une bonne idée.

— La quarantaine, se rattrape-t-elle sans se départir, droite comme un piquet.

C'est à présent un parfum de jalousie qui transpire des pores d'Angélique Granger. Cependant, elle ne craint pas la concurrence face

à son mari, la fraîcheur d'Anna ne représente pas un frein à son embauche.

— Nous commencerons par une semaine à l'essai, conclut-elle. Je vous attends demain à six heures pour ordonner le service du petit-déjeuner.

— Je peux débuter tout de suite si vous le souhaitez. Cela me permettra de prendre mes marques et d'opérer pleinement dès demain. Je suppose que, à la suite du drame ayant frappé votre famille, l'entretien du domaine a pris du retard.

Un voile d'émotion traverse le visage de madame Granger. Son œil s'humidifie. Elle a apprécié son ancienne intendante, sans doute une certaine complicité ou amitié les liait même après tant d'années communes dans l'intimité l'une de l'autre.

— Une banale chute dans les escaliers, en ville, lors d'une promenade… Morte sur le coup… murmure-t-elle, affectée. Bon, très bien… Nous allons effectuer le tour complet des installations ensemble. Je vous expliquerai toutes les tâches qui vous incomberont désormais.

Anna hoche la tête. À peine engagée, le masque de soumission recouvre déjà son expression.

La visite s'ouvre dans le hall aux volumes démesurés, dominé par un lustre de cristal aux mille pampilles qui captent la moindre lueur. Des portraits familiaux couvrent les murs : des générations de Granger immortalisées sur des peintures à l'huile. Anna ne s'y attarde pas, elle compte les portes, repère les couloirs, mémorise les angles morts.

Le premier arrêt s'effectue dans la salle à manger où se dresse une immense table en bois ciré. Un imposant vaisselier conserve les nappes en lin, les services en porcelaine et l'argenterie d'une époque révolue.

— Ici, dit Angélique d'un ton tranchant, chaque couvert doit être dressé avec exactitude. Les couteaux parallèles, les verres alignés, le tout d'une brillance sans pareille. Je déteste l'approximation et les déconvenues.

Anna opine face au degré de perfection exigé. Sur ce dernier point, elles sont sur la même longueur d'onde, bien que d'ordinaire, Anna applique ces principes fondamentaux en d'autres circonstances.

La guide enchaîne ses explications par la cuisine, tout aussi luxueuse, avec ses vastes fourneaux rutilants, son plan de travail en marbre et ses casseroles en cuivre suspendues en rang militaire. Une odeur de cire et de café froid flotte encore dans l'air.

— Vous n'aurez pas à cuisiner, poursuit Granger. Le chef Alberto s'en charge. Vous devrez néanmoins superviser l'ensemble, vérifier que rien ne manque, gérer les fournisseurs et le personnel. D'ailleurs nous organisons un gala vendredi soir, il faudra vous montrer à la

hauteur.

Anna feint d'enregistrer l'information alors que l'unique raison de sa présence ici est justement de pouvoir assister de l'intérieur à cette soirée.

Les salles défilent sans discontinuer, jusqu'au grand escalier qui les mène aux étages privés. Un nombre de suites et de chambres incalculables s'alignent dans des couloirs sans fin. Les Granger vivent à deux dans cette immensité, ils n'ont jamais eu d'enfants, officiellement la stérilité de madame explique l'absence d'héritiers.

La nouvelle intendante suit sans un mot avec l'impression de glisser sur les parquets lustrés. Elle capte les instructions concernant le linge, la blanchisserie, les réserves mais ne garantit pas de tout retenir. Son précieux dictaphone lui sauvera la mise.

La visite se termine dans les jardins à la française avec vue sur des haies disposées par un géomètre, des topiaires en forme de sphères et des allées droites comme des épées. Au fond, des serres de verre étincellent malgré la luminosité automnale.

— Les fleurs doivent toujours être fraîches, rappelle Angélique. Je veux des bouquets dans toutes les pièces principales.

Un peu plus loin, elles longent les dépendances multiples où Anna devine des écuries, des garages et les logements des domestiques.

— Vous avez sous vos ordres deux femmes de ménage, le chef cuisinier, le gardien, le jardinier et le palefrenier. Ils doivent se montrer disponibles, donc veillez à leur discipline et ponctualité.

Enfin, elles reviennent vers le perron. Madame Granger s'arrête au sommet des marches et domine l'allée principale avec l'assurance d'une reine sur son royaume.

— Voilà, vous appréhendez maintenant l'ampleur de la tâche. Rien ne doit jamais défaillir. Je n'ai aucune tolérance face à la médiocrité et la moindre faute vous coûtera votre poste. Comprenez-vous bien ?

— C'est très clair, madame, répond Anna d'un ton neutre.

Angélique Granger la fixe, comme pour sonder son âme. Elle ne trouve qu'un masque lisse, parfaitement ajusté.

— Je vais maintenant vous présenter au personnel. Vous pourrez ensuite vous installer dans votre chambre et vous mettre au travail.

Disciplinée, en véritable pantin asservi, Anna incline à nouveau la tête. La partie s'ouvre enfin. La première étape est franchie. Bien sûr, elle ne compte pas s'éterniser ici à vivre en boniche. L'infiltrée va rapidement tout mettre en œuvre pour passer le cap suivant lors de la soirée de gala. Loin de quelconques réjouissances, elle songe au chemin à parcourir encore, pavé d'embûches, de manipulations et de mensonges, avant d'atteindre son véritable objectif. Un but ultime, toujours nébuleux et inaccessible pour l'instant…

Chapitre 12

Salut Anna. Nouvelle cassette pour garder ce souvenir intact, un évènement important de ta vie, de ta jeunesse. Je dirais même une étape charnière dans ton existence. La veillée funèbre de ton frère. Je venais d'avoir sept ans et l'enterrement s'est tenu trois ou quatre jours après sa noyade dans la piscine…

Anna entend sa propre respiration. Elle s'imagine chercher les mots permettant de décrire cette journée particulière et exprimer ses ressentis sans se travestir.

Beaucoup d'adultes s'entassaient dans le salon de la maison, les uns contre les autres, tous vêtus de noir. L'air ambiant sentait la cire chaude et les fleurs de lys, une odeur lourde, écœurante, presque sucrée. Malgré le soleil, la pénombre nappait la pièce, les rideaux étaient tirés. Au milieu, trônait ce petit cercueil blanc, bien trop petit pour être vrai. Trop blanc, trop lisse aussi. On aurait dit un coffre à jouets.

Sur un guéridon, une photo encadrée représentait mon frère, souriant, encore potelé, les cheveux blonds bien trop longs pour un garçon de son âge. Dans sa boîte, il portait une chemise blanche et un pantalon de velours. Il semblait dormir, les mains croisées sur sa poitrine, ses joues poudrées de rose artificiel masquant sa lividité. Je le fixais par moments, j'attendais de voir si sa poitrine se soulevait, si ses doigts remuaient. Je l'auscultais à distance, calmement, avec une expertise presque médicale. Évidemment, non, il ne donnait aucun signe de vie… Il gisait, bel et bien mort, comme mes parents me l'avaient expliqué, pensant que je ne comprenais pas l'évidence de la situation.

Des bougies entouraient la dépouille. Leurs flammes vacillaient à chaque brassement d'air. Je me souviens être restée longtemps fascinée par leur danse. De loin, je soufflais discrètement dessus pour les voir ployer puis se redresser. Je préférais ça aux sanglots des gens. Autour de moi, les femmes s'éventaient avec des mouchoirs humides, les hommes baissaient la tête, crispés dans leur silence. Tous jouaient leur rôle, chacun à sa façon, à sa place, comme dicté par un commandement sacré. Moi, je tentais d'assimiler le mien, celui de la grande sœur endeuillée.

La journée fut interminable et, à un moment, une tante est venue me demander pourquoi je ne pleurais pas. J'ai haussé les épaules, sa bouche s'est pincée, elle attendait une autre réaction de ma part. Alors j'ai baissé les yeux, je me suis mordue la langue à sang jusqu'à ce qu'une larme roule sur ma joue. Une seule, fabriquée mais libératrice. Cela a suffi à cette vieille peau, elle a hoché la tête avec pitié et m'a serrée dans ses bras en marmonnant « pauvre petite ». Je crois qu'ils voulaient tous une enfant

triste, je leur ai donné cette image. Feindre les émotions, mentir avec mon visage, tromper les gens en imitant la réaction des personnes normales, tout a commencé ce jour-là.

Durant la veillée, j'ai entendu leurs chuchotements, des messes basses que les adultes croyaient discrètes. « Elle était là, tu sais, elle a vu son frère tomber dans l'eau. Elle n'a pas réagi… » Une autre voix qui répond « C'est une gamine, elle a paniqué… » Ma jeunesse n'empêchait pas une certaine forme d'intelligence, je savais pertinemment qu'il ne fallait pas intervenir en précisant que je n'avais nullement paniqué. J'avais juste observé la scène, fascinée. Je voulais voir ce qui allait se passer, c'est tout.

Quelques secondes de silence. Toujours cette respiration régulière. Puis d'autres bribes de mémoire.

Depuis cet événement, si je ne me trompe pas, mes cousins m'ont fuie. Ce jour-là, aucun n'est venu m'inviter à jouer dehors, aucun n'a osé s'asseoir à mes côtés. Leurs yeux glissaient néanmoins sur ma personne, aussi curieux que face à une bête étrange. Sans doute leurs parents avaient-ils soufflé que je portais une part de responsabilité dans le drame. Sont-ils allés jusqu'à me qualifier de diable incarné ? Et, quand je m'ennuyais trop, je me dirigeais vers le buffet. J'attrapais des petits fours, des canapés trop salés, des gâteaux secs. Je mâchais sans faim, juste pour passer le temps. Ce n'était pas de la gourmandise, je n'ai jamais été gourmande, c'était seulement une façon de meubler le vide dans mon cœur, simplement.

Et puis, au milieu de toute cette tragédie, se tenait mon père. Lui non plus ne pleurait pas. Il restait debout, en retrait, les bras croisés, ne relevant les yeux que lorsque quelqu'un venait lui caresser l'épaule ou lui proposer un verre d'eau. Il ne s'attardait sur personne, sauf sur le monstre qu'il avait deviné au bord de la piscine. Longtemps il me fixait, je soutenais alors son regard. Je me demandais s'il jouait le père traumatisé depuis le décès de son fils. Au fond de moi, je crois que j'ai su qu'il était aussi différent.

Quant à ma mère, bien au contraire, elle ne contrôlait pas ses émotions, plongée dans un dilemme infernal. Tantôt elle s'accrochait à moi, ses mains moites serrées sur mes bras, son visage trempé contre mon cou. Après tout, j'étais désormais son unique enfant. Elle m'écrasait presque, réclamant un réconfort que je ne parvenais pas à lui donner. Je me sentais comme une poupée qu'on presse trop fort, qu'on étouffe. Tantôt elle m'évitait, me jaugeait de l'autre bout de la pièce, car finalement, j'étais celle par qui le drame était arrivé. Même si dans les mois et années qui suivirent, la culpabilité de…

Une lumière brutale fend l'obscurité et arrache Anna à ses pensées.

L'éclat vif découpe la pièce en un instant et provoque une violente rupture après l'intimité hypnotique de sa voix enregistrée. La porte s'ouvre sans prévenir, laissant apparaître une silhouette massive en contre-jour. Réflexe immédiat, Anna bondit de son divan, le corps en alerte absolue. Dans sa précipitation, ses écouteurs glissent, son

dictaphone tombe au sol dans un bruit sec. Son souffle se coupe, ses muscles se tendent, elle se dispose à répondre à l'attaque.

Puis elle distingue le visage de l'intrus.

— Putain, qu'est-ce que tu fous là ? lâche-t-elle, emplie d'adrénaline, bombe prête à exploser d'une seconde à l'autre.

Ses yeux se rivent sur l'ombre qui s'avance. C'est Quentin, le gardien du domaine, avec son air bovin encore plus maladroit qu'à l'accoutumée, ses grosses mains levées en signe d'apaisement. L'homme rougit aussitôt sous la foudre des mots de sa supérieure.

— Oh, pardon, madame… Je ne voulais surtout pas vous effrayer. Je n'arrêtais pas de frapper et puisque vous ne répondiez pas, je me suis inquiété…

Anna l'interrompt d'un geste sec. Sa voix claque, glaciale, telle une mère furieuse face à son fils, pris en faute, qui tente de débiter des excuses farfelues.

— L'idée que je dorme à cette heure-ci ne t'a pas ébranlé l'esprit ? Et pourquoi diable as-tu la clé de mon appartement ?

Elle se force à reprendre son masque de domestique disciplinée mais sa colère bout sous la surface. Quentin se gratte la nuque, mal à l'aise, conscient de sa bévue et du mécontentement de madame Gozel. Malgré lui, son œil traîne sur la silhouette impeccable de la femme, puis sur le désordre par terre.

— J'ai les clés de toutes les portes du domaine, madame. Ouvrir, fermer, surveiller, c'est mon travail, vous comprenez ?

Son ton presque enfantin confirme à Anna les propos rapportés par ses collègues. Quentin Rochin tient ce poste uniquement parce que la famille Granger employait son père depuis des décennies. La limite de ses compétences prête souvent les autres à sourire voire à se moquer. Ils l'aiment bien, à l'instar d'une mascotte. A contrario, Anna ne trouve pas d'autres mots que « attardé » pour le qualifier. Elle resserre son gilet, ajuste son souffle et prend sur elle afin de ne pas lui briser la colonne vertébrale.

— Écoutez-moi bien, monsieur Rochin. On n'entre pas ainsi dans les appartements privés d'une dame. Jamais. Après le service, sachez que j'ai mes habitudes. Je m'isole, je mets de la musique et parfois je dors. Donc la prochaine fois, vous frappez, et si je ne réponds pas, vous passez votre chemin. Vous comprenez ?

Tel un gamin qu'on gronde, Quentin baisse la tête. Ses larges épaules se voûtent, ses mains se tortillent devant lui, faisant teinter son énorme trousseau de clés.

— Oui, madame. Bien sûr, excusez-moi…

Comme un mal incurable, son attention fouille à nouveau toute la pièce et se pose finalement sur la valisette métallique grande ouverte au pied du divan. Les dizaines de boîtiers renvoyant au siècle dernier,

l'attirent, mystérieux. Ses sourcils se froncent, une curiosité mal contenue traverse ses yeux ternes.

— Vous écoutez encore de la musique sur… de vieilles cassettes ?

Ce nigaud esquisse un sourire niais, il croit avoir trouvé un sujet léger pour combler son malaise. La présence d'une petite araignée au plafond l'aurait tout autant détourné de l'objet de sa présence dans la pièce. Inconscient, il s'avance d'un pas, s'incline un peu dans le but de distinguer le nom des artistes sur les étiquettes…

Anna s'agace et franchit la distance les séparant en une fraction de seconde. Elle s'interpose, son corps érigé en barrière infranchissable. Personne ne violera ses secrets les plus intimes. Son regard acéré foudroie le gardien mais heureusement, ses paroles se veulent plus douces pour ne pas trahir sa vraie personnalité.

— Monsieur Quentin Rochin, vous allez terminer votre ronde immédiatement et aller vous coucher. Demain aura lieu un gala d'importance pour les Granger. Je m'attends à ce que chacun d'entre nous soit irréprochable. Me suis-je bien fait comprendre ?

Le gardien déglutit, ses lèvres cherchent une justification qu'il n'ose pas prononcer par peur d'être fusillé sur place. Il finit par hocher la tête, confus, les joues rouges, la sueur sur le front.

— Oui, vous avez raison, madame Gozel. Pardonnez-moi encore…

Il se retire, presque en reculant.

— Monsieur Rochin… Pourquoi vouliez-vous me voir ?

— Oh oui, j'allais oublier. Le chef d'orchestre a appelé pour préciser que ses musiciens arriveront à treize heures. Ils souhaitent répéter dans la salle avant la soirée.

— Très bien, monsieur Rochin. Je vous remercie pour cette information. Bonne nuit.

Dès que la porte se referme, Anna verrouille le battant, ses doigts fermes sur la poignée désirant empêcher tout retour du lourdaud. Son cœur martèle toujours, non pas de peur mais de fureur. En d'autres circonstances, cette situation aurait pu l'amuser car Quentin ne constitue pas un danger en soi ; en revanche, sa curiosité, ses indiscrétions, son manque de discernement et sa langue bien trop pendue peuvent gravement nuire aux intérêts d'espionne d'Anna.

Cette fois, elle a su se montrer patiente et contenir sa méchanceté face à ce simple d'esprit. Pour autant, impitoyable et déterminée, elle ne permettra pas à cet imbécile – ou à quiconque d'ailleurs – de ruiner sa mission.

Chapitre 13

Depuis l'aube, Anna Berg supervise les derniers préparatifs du gala avec une méticulosité implacable. Absolument rien ne doit lui échapper afin que personne ne puisse lui adresser le moindre reproche.

Dans la cour, elle vérifie la disposition des barrières et l'organisation du parking. À l'entrée, elle donne ses instructions au personnel chargé du vestiaire, exige que chaque manteau soit identifié avec précision. En cuisine, elle passe en revue la liste des plats avec le chef Alberto. Les toasts pour l'apéritif, les verrines prévues pour les végétariens, les assiettes spéciales pour les personnes allergiques… Elle exige des confirmations et reçoit des réponses nettes dans un échange très militaire. Son sens de l'organisation impressionne ses collaborateurs, même les plus aguerris.

Au fil de la journée, la grande salle de réception se transforme en une ruche contrôlée sous la houlette de madame Gozel. Elle arpente les allées, inspecte les nappes, corrige la distance entre les verres et les assiettes, commande d'un signe un serveur pour replacer un chandelier qui penche trop à gauche ou à droite. Chaque action s'enchaîne avec la précision d'une montre suisse. Elle supervise les musiciens qui accordent leurs instruments puis s'attarde sur la décoration florale, ajuste la hauteur d'un bouquet. Tous les éléments de cette soirée exceptionnelle deviennent des pièces d'un puzzle géant qu'elle assemble avec une froide rigueur.

En fin d'après-midi, madame Granger, nerveuse, multiplie les allers-retours, passe ses nerfs sur une domestique puis sur son coiffeur. Le stress ne lui convient pas, heureusement pour chaque inquiétude, sa nouvelle employée a déjà la réponse.

— Tout est prêt, madame. Le service est calé, les tables dressées, le personnel à sa place. Vous n'avez rien à craindre.

Son assurance contraste avec l'agitation de la maîtresse de maison. Angélique Granger finit par arrêter de s'angoisser et se pose devant un grand miroir.

— Ma tenue est-elle convenable, Isabelle ?

Anna ne relève pas, c'est pourtant la première fois que sa patronne l'appelle par son prénom. Elle la détaille avec un sérieux professionnel.

— Parfaite, madame. Si vous le désirez, une rose rouge dans vos cheveux rappellerait les bouquets de la salle et donnerait la touche finale.

Le compliment flatte l'orgueil de la bourgeoise qui esquisse enfin un sourire. Elle s'apprête à interpeler le fleuriste lorsque son mari descend l'escalier. Impeccable dans son costume taillé sur mesure, Sébastien Granger s'énerve pourtant sur sa cravate.

— Est-ce vraiment nécessaire ? Je déteste les carcans.

Anna s'approche, respectueuse mais assurée.

— Puis-je me permettre, monsieur ?

En quelques manipulations précises, elle termine le nœud et le serre comme il se doit.

— Merci, dit-il sobrement, avant de détourner le regard.

Pour lui, Isabelle n'existe pas, elle n'est qu'une servante de plus. Le millionnaire ne fait que passer à la maison, il s'absente sans cesse, absorbé par ses affaires ou ses plaisirs. Avec Angélique, ils forment un couple sans passion, d'apparat et de convenance.

À dix-neuf heures, les premières voitures franchissent le portail. La nouvelle intendante accueille les invités dans un ballet finement huilé. Les portières claquent, des femmes en robe longue descendent, scintillantes de bijoux. Les hommes, tout aussi élégants, tendent des mains parfumées de lotion hors de prix. Aux poignets, le concours des montres de luxe commence. Anna coche les noms sur sa liste, sourit poliment, s'incline au besoin, guide vers les vestiaires. Intérieurement, elle vomit cette richesse ostentatoire, cette parade ridicule. Elle conserve néanmoins son masque imperturbable.

La salle de réception s'illumine à mesure que la nuit tombe. Ancienne grange transformée en écrin fastueux, elle déploie sa charpente majestueuse sous des lustres étincelants. Les baies vitrées offrent la vue sur les jardins à la française éclairés par des centaines de lanternes. Le spectacle s'avère grandiose. L'orchestre entame des morceaux classiques pour accompagner le flot des conversations mondaines.

Les serveurs passent entre les groupes avec des plateaux d'amuse-bouches raffinés. Les bouteilles de champagne remplissent les flûtes en cristal. Sur le buffet à côté de l'entrée, des grands millésimes s'alignent, offerts par les producteurs de vin venus exhiber leur générosité.

Anna circule sans relâche et s'assure de l'absence d'imperfection. Doucement, l'alcool délie les langues, les rires se font plus marqués. Elle en profite pour observer les visages, enregistrer les alliances et inimitiés dans cette assemblée de notables. Puis, parmi eux, elle repère surtout Jérémy Samoul, un héritier bordelais, célibataire aux manières policées. Elle note son échange de baisers avec Angélique, la poignée de mains complice avec Sébastien, les regards appuyés et les sous-entendus sous les sourires.

Lorsque la soirée atteint son apogée, Anna envoie le signal à

Marjorie. La jeune serveuse, engagée pour l'occasion par Einstein en échange d'une petite liasse de billets, a deux petites missions particulières à accomplir. Rien de sorcier, pourtant Anna l'aperçoit, tremblante, s'avancer avec son plateau. En réalité, Marjorie compose et, d'un pas maladroit, simule une chute savamment préparée. Les mignardises s'écrasent sur le haut et le pantalon de monsieur Granger.

Les convives des tables voisines retiennent leur souffle. Granger fulmine puis se contient rapidement devant l'assistance. Anna intervient sans attendre, douce mais ferme.

— Veuillez l'excuser, monsieur, elle débute. Ce n'est rien, je vous ai prévu une tenue de rechange complète en cas d'incident. Elle vous attend dans votre chambre.

D'un geste sec, Anna congédie la serveuse au teint blême puis accompagne Granger jusqu'à la maison, au pied du grand escalier.

— Je vous remercie d'avoir sauvé la situation. Retournez en salle surveiller cette idiote, je vais me débrouiller seul.

— Si votre cravate se montre récalcitrante, faites-moi signe, monsieur.

Quelques instants plus tard, au loin, Marjorie lui adresse un discret message. Elle a réitéré sa mise en scène avec la deuxième cible désignée. Anna se précipite vers les toilettes et intercepte alors Jérémy Samoul, victime lui aussi d'une terrible maladresse, il déplore auprès d'autres convives la belle tache framboise sur sa chemise.

— Veuillez excuser cette malheureuse, elle est souffrante. Et je vous en prie, monsieur Samoul, suivez-moi. Nous avons des tenues de rechange pour nos invités, une vous conviendra forcément. Nous prendrons évidemment en charge le pressing. Dans quelques minutes, vous serez à nouveau apprêté comme il se doit.

L'héritier cède devant le ton rassurant et irréfutable de l'intendante. Anna le conduit également dans la demeure et s'arrête devant les marches menant à l'étage.

— Monsieur Granger se change dans sa chambre, deuxième porte à droite. Il a subi le même type de désagrément. Votre venue ne le dérangera pas, plusieurs costumes sont à votre disposition dans le dressing.

Dans le but de fuir toute question et de laisser le champ libre à l'ami du couple, elle s'éclipse aussitôt. Elle s'isole rapidement dans le petit salon et sort son téléphone portable. Grâce à une application reliée aux différentes caméras miniatures qu'elle a placées dans la chambre des Granger la veille, elle observe ainsi son patron en caleçon en train de se changer. La porte s'ouvre sans prévenir, Jérémy entre. Les deux hommes marquent leur surprise, échangent un rire et se rapprochent. Anna remarque que Granger ferme le loquet de la porte pour s'assurer une certaine intimité. Les gestes entre eux deviennent

caresses tendres puis enflammées. Les derniers vêtements tombent, les mains glissent, les lèvres se scellent. Sûre que les preuves accablantes s'enregistrent, Anna coupe l'écran. Elle n'a aucun attrait pour le voyeurisme.

Afin de leur octroyer quelques minutes, Anna regagne la cuisine et dévore plusieurs mignardises aux fruits, en surplus au réfrigérateur. Sa journée l'a harassée, elle ne se doutait pas de la difficulté d'organiser et de tenir une réception d'une centaine de personnes. Cependant, sa mission n'est pas terminée et de longues heures se profilent encore.

Discrètement, elle accède à l'étage par l'escalier de service puis sort la clé de la chambre qu'elle a subtilisée sur le trousseau de Quentin. Le pauvre, en plus de sa déficience intellectuelle, il perd constamment ses affaires. Le silence l'accueille dans le couloir, la fête est ailleurs. Tranquillement, elle pénètre dans la pièce, en pleine effusion.

Les deux hommes, pris en flagrant délit, se figent.

— Oh mon Dieu… souffle Samoul, à genoux aux pieds de son partenaire.

— Laisse Dieu en dehors de tout ça. Je pense qu'il désapprouverait, réplique Anna en s'avançant, nullement gênée par l'obscénité de la scène.

— Sortez immédiatement ! explose Granger, entre colère et panique.

L'intruse ne tremble pas, au contraire, elle se met à l'aise sur un fauteuil crapaud. Elle déroule ensuite sa stratégie devant quatre yeux médusés.

— Messieurs, j'ai filmé vos ébats sous plusieurs angles. Je vous tiens par les couilles si j'ose dire. Maintenant, vous allez m'écouter attentivement et m'obéir à la lettre.

Anna les fixe l'un après l'autre, vérifiant que tous deux impriment bien ses directives malgré le choc qu'ils subissent.

— Monsieur Samoul, poursuit-elle. Vous allez vous rhabiller et reprendre immédiatement la route pour Bordeaux. Pas un mot à personne de ce qu'il s'est passé dans cette pièce. Au moindre doute sur vos intentions, je vous balance. Monsieur Granger, avant que vous ne rejoigniez vos invités, nous allons avoir une petite discussion privée. Ni cette nuit ni jamais, n'espérez pas récupérer la vidéo, elle est en sécurité sur des cloud loin d'ici. Messieurs, un seul faux pas et j'anéantis vos réputations, vos business et vos vies. M'intimider serait la pire des erreurs car je n'hésiterai pas un instant à vous tuer si nécessaire. Est-ce clair ?

Entre la salle fastueuse, saturée de rires et de musique, et cette chambre suffocante où ils se découvrent piégés ; de cette intendante perfectionniste et bienveillante à cette prédatrice diabolique, le contraste brutal les foudroie. Le couple illégitime peine à reprendre

ses esprits…

Incapable de prononcer un mot, les deux finissent par acquiescer, soumis face à cette femme insoupçonnable. Anna affiche un large sourire qui termine de les déstabiliser. Satisfaite de détenir un pouvoir de nuire extraordinaire, elle jubile.

Chapitre 14

Devant la blanchisserie transformée pour l'occasion en vestiaire, Anna Berg salue poliment la femme chargée de surveiller l'entrée. Elle se glisse ensuite entre les portiques métalliques où s'accumule une centaine de cintres. Les vestes, manteaux, écharpes et foulards se succèdent, tous marqués de griffes prestigieuses, Dior, Hermès, Burberry… Prévoyante, Anna a imposé un ordonnancement alphabétique afin de simplifier la redistribution des effets personnels. Elle sait donc où chercher sans perdre un instant.

Quelques pas lui suffisent pour atteindre la section « B ». Après deux ou trois lectures d'étiquettes, elle déniche l'imperméable en cachemire de Joackim Birhamen. Einstein l'a prévenue, ce type aux origines germaniques, n'a pas que le physique d'un black-block néonazi, il en a également les idées et la mentalité. Elle glisse sa main dans la poche intérieure et en retire la clé de sa voiture. Une BMW, évidemment.

Une fois le vêtement replacé avec soin, l'intendante ressort sans émettre le moindre commentaire. Attentive aux signaux d'alerte, son regard balaie les alentours, ses oreilles traquent les bruits suspects. Or, rien ne vient alimenter sa paranoïa.

Dehors, l'air nocturne lui gifle le visage et provoque des frissonnements. Elle traverse la cour silencieuse devant le manoir, remonte l'allée gravillonnée qui crisse sous ses talons. Au loin, la grange résonne toujours des conversations animées. Les invités y savourent desserts et champagne. Personne ne songe encore à quitter la fête, ce qui lui donne le champ libre.

Le parking s'étend dans la pénombre, seulement éclairé par des bornes lumineuses discrètes au ras des pelouses. Avant d'y parvenir, Anna passe devant la guérite du gardien. Elle surprend Rochin assoupi sur sa chaise, la tête affaissée sur son double menton.

— Monsieur Rochin ! s'offusque-t-elle d'une voix tranchante. Réveillez-vous immédiatement ! Les convives vont bientôt repartir ! Et si l'un d'eux vous avait vu dans un tel état, que croyez-vous qu'il aurait dit aux Granger ?

Quentin sursaute, balbutie une excuse en postillonnant. Ses joues rougissent de honte. Anna profite de sa stupeur pour l'accabler encore puis adoucit soudain le ton.

— Votre manquement est inacceptable ! Je vais prendre votre poste dix minutes, le temps que vous vous remettiez d'aplomb. Filez jusqu'à la cuisine, vous y trouverez des mignardises sucrées dans le

réfrigérateur.

Ces derniers mots déclenchent chez lui un réflexe pavlovien.

— Oh merci madame, mon ventre gargouille depuis des heures… bredouille-t-il, salivant par avance.

— Dix minutes, Quentin. Pas plus car on m'attend dans la salle, mais pas moins, je veux que vous repreniez des forces pour affronter la nuit qui s'annonce, insiste-t-elle afin de s'assurer d'un certain timing sans témoin ou parasite.

Le gardien s'éloigne presque en trottinant, affolé à l'idée de décevoir à nouveau. Une fois l'homme à l'abri dans le bâtiment, Anna s'immisce parmi les silhouettes imposantes des berlines allemandes et autres sportives italiennes. Régulièrement, au hasard, Anna presse le bouton de la télécommande de la clé. Un double bip finit par retentir. Des clignotants s'allument. Une BMW noire à la carrosserie luisante se révèle.

Après avoir sondé une énième fois les environs, elle ouvre le coffre, soulève le plancher et dévoile la roue de secours. De la poche de sa veste, elle sort une vingtaine de petits sachets plastiques qu'elle insère méthodiquement entre les interstices de la jante. Chacun renferme exactement dix grammes d'héroïne. Tous disparaissent dans la cachette. En quelques gestes, elle vient de délester un stock d'environ cinq mille euros de poudre blanche. Une misère quant au coût de l'opération d'envergure qu'elle mène sous la directive d'Einstein.

Dans les prochains jours, au moment voulu, un indic balancera le nom de Birhamen à la police. Dénoncé, le piège se refermera et il sera arrêté. Anna n'a nul doute que lors des perquisitions, les autorités trouveront bien d'autres éléments à charge contre cet homme qui organise des soirées très privées où drogues, prostituées et personnes peu recommandables cohabitent.

Berg referme le compartiment, verrouille le véhicule puis ne traîne pas dans les parages. Sur le chemin des vestiaires qu'elle rejoint directement, elle croise Quentin dans le sens inverse, essoufflé par sa course, la bouche en pleine mastication. À sa vue, il panique et presse le pas. Anna esquisse un rictus discret. Avant de replacer l'objet emprunté, elle le frotte machinalement pour effacer ses empreintes.

En quelques enjambées, la voilà de retour dans la salle de réception, ni vue ni connue. La chaleur et le tumulte l'assaillent, le pic d'adrénaline s'effondre. Le gala a pris des allures plus détendues. Les cravates se desserrent, les robes glissent, les éclats de rire fusent sans retenue. L'alcool a fait son œuvre. Désormais, Anna n'a plus qu'à superviser la fin des festivités. Ses muscles se relâchent après ces épisodes de tension. Son plan s'est accompli sans heurt. Elle aimerait maintenant que tout ce petit monde déguerpisse pour lancer le nettoyage et rejoindre son lit. Cependant, son rôle exige d'elle de tenir

jusqu'au bout, elle sera la dernière à veiller.

Quand ses yeux croisent ceux de Sébastien Granger, elle constate que l'homme n'a plus sa contenance et son assurance habituelles. Ses traits marquent une fatigue nerveuse, sa coupe de champagne à la main trahit une consommation excessive. Il encaisse le chantage et tente de sauver les apparences dans l'assistance. Anna lui adresse un sourire lumineux, celui d'une intendante fière du succès de la réception.

Quant à Angélique, elle ne se doute de rien et virevolte de table en table. Délivrée de son anxiété initiale, elle discute, papillonne, charme et minaude même. Il est certain que sa vie sexuelle doit se réduire à peau de chagrin, mais sans son homme, sa fortune et sa communauté, elle ne serait rien et accepte volontiers l'hypocrisie de leur mariage.

En attendant la vague de départ, Anna s'éclipse vers les toilettes, portée par la musique légère de l'orchestre qui joue Vivaldi. Dans le compartiment des femmes, elle s'isole, le temps de souffler. Le silence contraste avec le vacarme de la salle. Elle se passe de l'eau sur le visage et inspire profondément. La fatigue la rattrape, néanmoins l'expérience des missions longues et périlleuses la maintient debout.

Quand elle sort de la cabine, tout bascule.

Une masse surgit de l'ombre et la projette brutalement contre le mur. Son front heurte la pierre, une douleur sourde lui arrache un grognement. Elle tente de réagir tandis qu'une clé de bras lui tord déjà l'épaule et l'immobilise. Quelqu'un tire sauvagement ses cheveux en arrière, son visage complètement relevé vers le plafond, elle peine à respirer mais voit alors son agresseur.

— Qui es-tu ? crache une voix rauque dans son oreille. Qu'est-ce que tu foutais dans le coffre de ma bagnole ?

À cet instant, elle se déteste plus qu'elle ne hait Joackim Birhamen.

Prise de court, en fâcheuse posture, à visage découvert, Anna comprend qu'elle vient de commettre une grave erreur qu'elle se jure toujours d'éviter : elle a baissé la garde trop tôt…

Chapitre 15

Lionne prise au piège, l'épaule tordue, la respiration hachée sous la pression exercée par le colosse, Anna pourrait envisager de se débattre et se libérer. Elle choisit pourtant d'encaisser la douleur et de maintenir son premier rôle. Son cerveau fonctionne à toute vitesse, chaque mot, chaque intonation doit sembler crédible.

— Arrêtez, vous me faites mal ! gémit-elle avec une détresse feinte. On m'a dit qu'une voiture avait subi une crevaison… Avec le gardien, nous avons voulu changer le pneu…

Le souffle rauque de Birhamen lui déchire l'oreille. Sa voix gronde, brute et menaçante.

— Tu me prends pour un abruti ? Qu'est-ce que tu foutais dans ma caisse ?

Il accentue son étreinte, prêt à broyer et étouffer sa proie. Le sang martèle ses tempes, la nuque d'Anna se cambre à s'en rompre. Néanmoins elle persévère sous son masque d'intendante docile.

— Si vous continuez à me violenter, je serai obligée d'en informer monsieur Granger… J'effectuais seulement mon travail, rien d'autre…

Un silence de plomb s'installe. Anna est parvenue à semer le doute dans l'esprit de Birhamen. Il hésite une fraction de seconde mais son emprise se relâche à peine.

— Depuis quand fouille-t-on dans les affaires des autres sans permission ? On va aller voir ensemble. Si tu m'as menti, tu vas passer un sale…

Il n'achève pas sa menace. Anna pivote brusquement et frappe. D'abord le coude dans sa mâchoire, puis le talon dans son tibia, enfin le poing en plein plexus. Trois coups secs, précis, calculés, exécutés avec une célérité d'experte en combat rapproché. L'homme recule et grogne en comprenant le niveau de son adversaire. Il riposte avec une puissance maximale. L'affrontement éclate dans l'exiguïté des toilettes.

Le type cogne aussi bien qu'un boxeur de rue, ses poings fendent l'air, ses muscles écrasent tout obstacle. D'une catégorie poids bien inférieure, Anna doit esquiver au mieux et frapper tactiquement. La gorge, le crâne, le genou. Elle n'échappe pas à deux impacts violents dans les côtes qui lui arrachent un grognement. Ses poumons brûlent, un goût de fer envahit sa bouche, néanmoins elle ne plie pas.

Elle pense à la suite, à l'inéluctable. S'il regagne sa voiture, il trouvera les sachets de drogue et tout sera perdu, le plan comme son infiltration. Aucun autre choix ne se profile. Le tuer devient une nécessité absolue.

Profitant d'un moment de déséquilibre, elle se glisse dans son dos, crochète sa jambe, et d'un mouvement brutal, saisit sa tête à deux mains. La nuque cède dans un craquement net, sec, obscène. La carcasse massive s'affaisse, marionnette à qui on a coupé les fils.

Berg reste penchée sur sa victime, haletante, tétanisée par l'effort. Ses oreilles bourdonnent, sa poitrine la lance violemment. Un vertige tente de la terrasser. La nausée borde ses lèvres. Pour autant, elle n'a pas le temps de s'apitoyer. La salle de réception bouillonne à quelques mètres seulement. À tout instant, les convives peuvent se succéder aux toilettes. Si quelqu'un découvre le cadavre, la mission s'effondre.

Elle saisit Birhamen par les chevilles et le traîne, centimètre par centimètre, jusqu'à la cabine du fond. Il pèse son poids et le chemin semble interminable. Heureusement, les portes frôlent le sol, personne ne pourra le voir. Elle parvient à basculer le cadavre à l'intérieur et à refermer la porte. Son cœur bat sous ses côtes meurtries. Ses pulsations ne se calment pas quand elle doit trouver un moyen de verrouiller l'accès. Elle enlève une bague et la transforme en tournevis improvisé. Le petit cliquetis du verrou se fait enfin entendre et lui octroie une délivrance.

Des voix s'élèvent dans le couloir. Trois femmes pénètrent dans l'espace et le saturent de parfum capiteux et d'éclats de rire. Anna, décoiffée, essoufflée, chancelante, tente de filer. Cependant, une des intruses la retient.

— Que vous arrive-t-il, vous saignez ? Vous allez bien ?

Anna croise son propre regard dans le miroir. Certains seraient en mesure de croire qu'elle vient de subir une agression sexuelle : vêtement de travers, bosse violacée sur le front, égratignure sanguinolente zébrée sur la joue.

— J'ai glissé dans la dernière cabine, une maudite flaque d'eau… improvise-t-elle. Rien de grave.

L'œil compatissant, la femme en robe mauve lui tend un mouchoir. Anna tamponne sa blessure, la remercie poliment puis s'éclipse dès que l'occasion se présente.

Dehors, le froid nocturne la saisit. Elle s'isole dans la cour et sort son smartphone. Ses doigts tremblent sur l'écran, non pas de peur, mais d'une colère glaciale. Elle ouvre son application cryptée et tape sans hésiter :

Évacuation nécessaire cette nuit. Birhamen.

La réponse d'Einstein fuse, rugueuse.

Putain, tu as merdé ! Pourquoi tu l'as tué, bordel ?

Anna fulmine, ses mâchoires grincent. Quelle ironie ! Lui, bien au chaud dans son hôtel à patienter que le travail soit exécuté, ose l'accabler ?

Si votre équipe m'avait prévenue pour la Dashcam avec

surveillance H24 dans sa bagnole, on n'en serait pas là ! Quand je claquerai des doigts, vous rappliquerez chercher le mec et sa BMW. Point final.

Pas d'humeur à supporter le moindre mot supplémentaire de la part d'Einstein, elle coupe la communication. Anna peine à contenir sa rage et son envie folle de fracasser son téléphone par terre. Faire équipe avec ces amateurs la dévore.

Les heures suivantes s'étirent, véritable supplice. L'intendante supervise les départs, sourit, distribue les manteaux et masque les tremblements de ses muscles endoloris. Les convives s'embrassent, rient encore, prolongent la fête indéfiniment. Elle, compte les minutes.

Peu avant l'aube, le calme revient enfin sur le domaine. Les dernières conversations se sont tues, la salle s'est vidée, les musiciens ont remballé leurs instruments. Les serveurs, hagards, regagnent leurs quartiers. Quant aux Granger, Angélique a disparu en titubant vers sa chambre, Sébastien était déjà introuvable bien avant.

Anna ressort et affronte à nouveau les morsures de la nuit. Elle attend alors, immobile, glacée jusqu'aux os, le regard fixé sur l'allée gravillonnée. Sa cage thoracique proteste à chaque inspiration, sa mémoire ne compte plus les fêlures et fractures que ses os ont endurées. Enfin, les phares d'une camionnette percent l'obscurité au loin. Ils s'éteignent à l'approche du portail ouvert puis le véhicule s'avance lentement, ses pneus avalent le gravier en limitant le bruit.

La silhouette trapue d'Einstein apparaît en premier. Son visage impassible tranche avec la fureur de ses précédents messages. Derrière lui, Maxime saute à terre, jean moulant, blouson en cuir, le sourire suffisant vissé aux lèvres. Provocateur, il lève la main en guise de salut.

En unique réponse, Anna leur tend la veste et la clé volée à Birhamen. Puis, sans un mot, elle les entraîne vers la grange. Ils avancent à pas rapides, leurs semelles grincent sur le carrelage lustré. Ils n'ont pas une seconde à perdre, la nuit est sur le point de s'achever et leur exposition reste totale.

Une fois dans les toilettes, Anna réutilise sa bague pour ouvrir la cabine. Joackim Birhamen repose, tassé contre la cloison, les traits figés dans une grimace de mort douloureuse. L'air confiné a déjà pris une odeur métallique.

— Eh ben, t'as pas fait semblant… siffle Maxime entre ses dents.

Il se tourne vers elle avec un rictus qui donne des envies de meurtre à Anna. Les yeux de son amant maudit d'un soir descendent ouvertement sur sa poitrine, ses hanches, ses fesses. Lui seul connaît son intimité, il joue avec la gêne qu'éprouve Anna. Un jour, elle prendra tout son temps pour le torturer.

— Tu comptes nous regarder bosser, beauté ? continue-t-il en

s'apprêtant à tirer la dépouille.

— J'en ai fait assez, démerdez-vous. C'est votre incompétence qui a provoqué ça. Je ne sais pas ce qui me retient de vous réduire en miettes également.

— La trouille, peut-être ? réplique-t-il en riant avec arrogance.

Anna le fusille sur place. Un éclair d'inquiétude finit par traverser les pupilles de Maxime. Il a enfin compris qu'à la moindre occasion, elle l'abattrait sans aucune hésitation.

Einstein intervient finalement dans le but de calmer tout le monde et de remettre le contexte en place.

— Stop maintenant ! On n'a pas le temps. Berg, rappelle-toi pourquoi tu obéis, parce qu'on détient la vie de ta famille. Alors ferme-la et aide-nous à nettoyer la zone ou tes proches finiront comme ce néonazi.

Le poing serré, ses ongles s'enfoncent dans ses paumes, Anna ravale difficilement sa fierté. La respiration forte, les narines dilatées, sa pulsion meurtrière semble à un cheveu d'exploser. Elle se jure qu'Einstein aussi ne perd rien pour attendre. Elle l'éliminera en second. Personne ne peut l'utiliser ainsi, par la menace ou le chantage, sans en payer le prix fort.

Elle se baisse, saisit la cheville du cadavre et le soulève avec eux. Le poids impressionnant de Birhamen étire les bras et brise les colonnes vertébrales. Sa lourdeur inerte rend chaque pas pénible. Ses yeux vitreux fixent le plafond telle une accusation silencieuse.

À trois, ils avancent de concert, dans une synchronisation forcée, et franchissent le seuil des toilettes. Anna serre les doigts, ses côtes protestent avec ardeur mais elle refuse de céder et de se montrer faible face aux deux pitbulls enragés. Après ce couac dans le plan initial, elle se méfie de leur réaction. Ils ont clairement l'avantage et pourraient décider de la liquider au passage.

Soudain, un bruit métallique retentit dans le silence alentour. Anna identifie immédiatement l'origine de ce léger tintement caractéristique. Le trio se fige aussitôt.

Anna lève la tête, écarquille les yeux, hallucinée.

Cette nuit infernale n'a pas fini de livrer ses mauvaises surprises…

Chapitre 16

Je me souviens très bien de ce soir-là. Deux ou trois semaines après l'enterrement de mon frère. La maison était devenue étrange, telle une coquille vide à l'intérieur et dépourvue de toute couleur. Les rideaux restaient constamment tirés et les meubles baignaient dans une poussière grise. Dans notre foyer, le temps semblait suspendu.

Mon père m'a appelée dans son bureau. Une pièce sombre, encombrée de livres et dossiers où régnaient des relents de cendrier. D'ordinaire, pour d'obscures raisons, j'avais interdiction d'y pénétrer. À mon entrée, une lampe basse éclairait son visage de biais. D'un signe, il m'a invitée à m'asseoir face à lui. Longtemps, il s'est contenté de m'observer sans parler ; ou plutôt, il m'étudiait.

— Anna, est-ce que la mort de ton frère t'a rendue triste ? a-t-il lâché sans préambule.

Évidemment, depuis la veillée mortuaire, j'avais compris certaines choses. Néanmoins j'ai senti qu'avec mon père, je devais dire la vérité. J'étais en confiance alors je n'ai pas plus réfléchi que ça.

— Non. C'est comme quand on casse un jouet. On n'a plus qu'à en prendre un autre.

Il a longuement expiré la fumée de sa cigarette. Ça me piquait les yeux mais je gardais cette gêne pour moi.

— Quand ta mère pleure, qu'est-ce que tu éprouves ?

— Rien de spécial, ça m'agace surtout. Elle fait du bruit et ne s'occupe pas de moi pendant ce temps-là.

Mon père a plissé les yeux. Ma réponse semblait confirmer ce qu'il craignait. Alors il a ouvert un tiroir et en a sorti une petite boîte en carton. Il m'a invitée à soulever le couvercle. À l'intérieur, s'y trouvait un oiseau, une tourterelle je crois. Je me suis penchée pour mieux voir. Le piaf me fixait de ses yeux ronds. J'ai tendu la main, l'ai effleuré et lui ne bougeait pas, allongé sur le côté.

— Il est mort ? ai-je demandé par acquit de conscience.

— Oui, je l'ai tué.

— Comment ? Il n'a aucune blessure apparente.

Aujourd'hui, avec n'importe quelle autre personne, j'aurais demandé « pourquoi ? », mais là, je voulais absolument savoir de quelle façon il s'y était pris. Mon père a refermé la boîte et l'a glissée dans son bureau. Il a hoché la tête comme un médecin qui confirme son diagnostic. Puis il a osé me poser la question qui brûlait les lèvres de toute ma famille depuis l'accident.

— Et ton frère, Anna… Pourquoi n'as-tu pas sauté dans l'eau pour

l'aider ? Ou simplement, pourquoi ne pas nous avoir avertis ?

Je l'ai regardé droit dans les yeux et ai répondu avec sincérité, je savais qu'il n'allait pas me réprimander.

— Parce qu'il est tombé tout seul, c'est sa faute. Vous lui avez répété cent fois de ne pas s'approcher trop près du bord.

Je pourrais te décrire le visage de papa dans les moindres détails durant ce face-à-face déterminant, Anna… Lisse, sans froncement de sourcil ni signe de colère, pas encore un seul cheveu blanc.

— Et si ça avait été toi, à sa place ? Tu n'aurais pas aimé qu'on vienne te secourir ?

— Moi, je sais nager, ai-je déclaré en haussant les épaules.

Un nouveau silence. Était-ce ce qu'il espérait entendre en me convoquant dans son espace intime ? Oui… Il s'est approché de moi, a posé une main lourde sur ma jambe, appuyant ainsi ses propos.

— Anna, tu n'es pas comme les autres. Ce n'est pas grave. C'est simplement ta différence.

Il s'est accroupi à ma hauteur et tel Moïse devant la table des dix commandements, il a changé ma vie à jamais.

— Écoute-moi bien maintenant. Si tu veux que personne ne s'en aperçoive, il va falloir apprendre à jouer la comédie. Tu verras, au début c'est fatigant mais on s'y habitue vite. Il suffit de scruter les autres, de retenir leurs manières, leurs paroles, de mimer leurs émotions, et d'apprendre à les imiter à la perfection.

Il a levé un doigt.

— Quand tout le monde rit, tu ris aussi. Même si tu n'en as pas envie, que tu ne trouves pas la situation drôle, tu tapes dans la main et feins de comprendre l'humour de tes interlocuteurs.

Un deuxième doigt.

— Lorsque quelqu'un pleure, baisse la tête, frotte tes yeux. Montre que tu es triste même si tu ne ressens rien. Les gens croiront que tu partages leur chagrin et t'accepteront. Va jusqu'à les consoler par un câlin ou un mot de compassion si besoin.

Un troisième.

— Ne dis jamais ce que tu penses vraiment si tu sens que tu n'es pas en phase avec le monde. Si tu leur expliques ta vérité, ils auront peur et ils s'éloigneront. Garde ça pour toi et viens m'en parler directement. Moi, je te comprendrai toujours.

Je l'écoutais, sans bouger, pleinement fascinée par ses explications qui allaient faciliter mon existence et même me permettre de survivre des années plus tard. À partir de ce jour-là, j'ai appliqué à la lettre cette première recette secrète et je peux dire que, sans mon père, je serais morte depuis bien longtemps.

— Toi aussi, tu es différent ? lui ai-je demandé malgré mes certitudes.

— Oui, a-t-il souri. Sache que tu n'es pas seule, j'ai dû apprendre à me

fondre dans la masse et à m'adapter à toute situation critique. Tu vas y arriver si tu suis mes conseils.

À cet instant, un bruit de clés a tinté au rez-de-chaussée. C'était ma mère, elle rentrait de sa séance chez le psychiatre.

— Anna ? Xavier ? Vous êtes là ?

Sa voix la précédait dans les escaliers, plate, neutre, fatiguée. Elle agitait son trousseau pour accompagner ses pas. Elle faisait souvent ça désormais, voulant sans doute combler le vide autour d'elle. Je la vois encore, avec son manteau devenu trop grand sur ses frêles épaules, tellement elle avait maigri. Les joues creusées, les yeux rougis, les doigts tremblants… Depuis la noyade de mon frère, elle errait ainsi en fantôme. À chaque mot qu'elle prononçait, je devinais qu'elle pouvait s'effondrer en larmes la seconde d'après.

Avant qu'elle n'entre, mon père a clos notre conciliabule avec une simple phrase qui a scellé notre relation pour l'éternité.

— Ce que nous venons de partager restera strictement entre nous. N'est-ce pas, Anna ?

En une fraction de seconde, ce même tintement métallique réveille le passé d'Anna Berg. Puis, la réalité du présent brise son souvenir en une myriade d'étoiles.

Dans la clarté blafarde des lampadaires, une silhouette se découpe à l'entrée de la grange. Quentin Rochin, en pyjama grotesque, avance de sa démarche balourde. Son trousseau de clés ballotte dans sa main tel un hochet rassurant. Ses yeux écarquillés se posent sur la scène.

Einstein jure entre ses dents. Maxime se redresse aussitôt, la mâchoire serrée, prêt à bondir sur l'intrus. Son corps s'incline déjà, animal en chasse, avide de réduire au silence ce témoin gênant.

Anna s'interpose d'une voix ferme, coupant court à toute initiative irréfléchie.

— Venez nous aider, monsieur Rochin.

Le gardien s'immobilise, bouche entrouverte. Ses doigts s'agitent nerveusement sur l'anneau en acier. Ses jambes hésitent à fuir, cependant son regard s'accroche à celui de l'intendante.

Elle perçoit, à ses côtés, la tension monter chez ses coéquipiers d'infortune. Elle prend définitivement les commandes et insiste auprès de Quentin, avec une assurance bienvenue.

— Dépêchez-vous, enfin ! Il est lourd ! Ce cher monsieur est ivre mort, il faut le ramener chez lui maintenant.

Le mensonge fuse, net et imparable. Quentin cille, ses lèvres balbutient une protestation inaudible, puis ses épaules retombent. Le soulagement traverse son visage empourpré tant l'idée d'un convive trop alcoolisé lui paraît crédible.

Anna devine derrière elle le rictus carnassier de Maxime, frustré de ne pas neutraliser sa proie ou jaloux de voir à quel point elle est

maligne. Einstein garde son masque impassible mais ses yeux sondent cet échange surréaliste. Tous savent qu'un fil infime sépare leur mission du chaos total.

L'infiltrée décide de meubler, consciente que toute hésitation pourrait éveiller des doutes. Sa voix posée file donc et enveloppe l'esprit fragile du gardien.

— Certains ne savent vraiment pas se tenir, c'est insupportable. J'ai tenté de le raisonner car il voulait à tout prix reprendre le volant malgré son état ! Regardez, monsieur Rochin, il m'a bousculée et cogné le front avant de perdre connaissance !

Elle désigne et justifie par la même occasion sa blessure encore sanguinolente. Quentin se détourne de l'homme inanimé pour se focaliser sur l'éraflure. Elle sait que son esprit simple retiendra davantage cet élément que le cadavre qu'ils traînent.

Les quatre adultes hissent le corps massif dans la camionnette, à même le plancher poussiéreux. Ainsi désarticulé, il ressemble un peu trop à une poupée brisée. En voyant ses yeux vitreux fixer le vide, Anna se décale précipitamment, dissimulant cette vision macabre au gardien.

— Merci Quentin. Nous gérons la situation en toute discrétion afin que ni les Granger ni cet invité indélicat ne perdent la face publiquement. Vous savez comme moi que, si l'affaire venait à s'ébruiter, les reproches s'abattraient sur nous. Les Granger n'hésiteraient pas à nous renvoyer dans ce cas…

Les mots s'enchaînent, précis et hypnotiques. Anna construit en direct son piège rhétorique et enferme Rochin dans une logique dont il ne devra pas sortir.

— Voilà pourquoi j'ai appelé une équipe pour ramener ce monsieur et sa voiture. Tout sera réglé avant l'aube.

Le gardien déglutit, ses traits s'adoucissent. Anna distingue en lui le vide rassurant d'un poisson rouge tournant dans son bocal. Tant qu'il boit son récit, il oublie les détails incriminants. Elle conclut alors, aussi tranchante qu'une lame, pour s'assurer ainsi de sa compréhension du récit.

— Dans l'idée de ne pas ternir la réputation de la maison et de préserver nos emplois, il va de soi que ce que nous venons de partager restera strictement entre nous. N'est-ce pas, Quentin ?

Il hoche enfin la tête, lourdement, incapable de formuler autre chose qu'un acquiescement. Il ne se doute pas un instant que ce simple mouvement vient de lui sauver la vie, temporairement.

Chapitre 17

Le puissant Land Rover avale l'autoroute à cent quarante à l'heure. Sébastien Granger monopolise la file de gauche et ne cède sa place à personne. Ses mains serrent le volant avec une rigidité qui traduit sa nervosité.

Anna, assise à sa droite, contemple le paysage monotone qui défile au-delà du ruban de bitume. De menaçants nuages gris et des arbres dénudés se succèdent comme un chapelet sans fin. L'automne impose sa mélancolie sur tout le trajet.

Voilà six jours que la fausse intendante attend ce voyage vers la région parisienne. Six jours à feindre son rôle à la perfection et à se courber devant les exigences d'Angélique. Six jours depuis la mort de Joackim Birhamen. Son corps a été retrouvé sous un pont du 9-3, dans un quartier de Seine-Saint-Denis où un cadavre n'étonne plus personne. Sa luxueuse BMW gisait à proximité, intégralement dépecée pour une revente au marché noir. L'équipe d'Einstein a orchestré cette fin sordide, comptant sur la lenteur et l'indifférence des autorités déjà surchargées dans ce département. Birhamen devait être temporairement neutralisé, finalement, il n'existe plus.

Alors qu'Anna observe les véhicules doublés un à un par la masse noire du 4x4, ses pensées sont en plein tumulte. Elle songe à Quentin Rochin. L'imbécile n'a apparemment rien dévoilé à personne. Anna s'est appliquée à se montrer aimable à son égard même si cela lui coûtait. Si jamais il craque et révèle les faits, la découverte du cadavre de Birhamen à des centaines de kilomètres du domaine rendront ses propos caducs. Elle déteste avoir une épée de Damoclès au-dessus de la tête mais, résolument, tuer le témoin aurait anéanti leur plan ; l'équipe aurait dû entièrement repenser la mission en repartant de zéro. Anna tolère donc la présence du gardien.

Derrière le volant, Granger reste figé, crispé, les yeux rivés sur la route. Depuis le gala, Anna lit en lui une colère froide, certes contenue. Elle l'a pleinement muselé avec la vidéo de ses ébats homosexuels et le récit glaçant de la mort de Birhamen. Le millionnaire a compris qu'elle ne bluffait pas, les menaces et sa dangerosité sont tangibles. Anna a ainsi acquis une certitude : il ne tentera aucun coup foireux et obéira jusqu'à ce qu'elle obtienne ce qu'elle veut de lui.

— Tu veux réviser ta partition avant d'arriver ? demande-t-elle sans détour.

— Inutile. Je la connais par cœur, répond-il d'une voix sourde.

Anna sourit intérieurement. Granger tente d'afficher une assurance qu'il n'a pas. Elle remarque que ses phalanges blanchissent sur le cuir du volant.

— Tu n'as pas le droit à l'erreur, Sébastien. Si tu manques de conviction face à ton ami et que nous repartons bredouilles, je t'exposerai. Et crois-moi, je trouverai un joli crochet pour suspendre ta queue sur la place publique.

Granger détourne légèrement le visage, vexé par sa vulgarité.

— Cessez vos menaces insultantes… Je préfère quand vous jouez la parfaite gouvernante… Je ne comprends rien… Qui êtes-vous, bon sang, pour vous amuser avec nos vies ?

— Si je te dis que je suis la fille de mon père, cela t'éclaire ? sourit-elle, narquoise.

Il se renfrogne et le silence s'impose dans l'habitacle. Quelques minutes plus tard, il s'engage sur la bretelle de sortie puis sur une nationale. En un quart d'heure, il rejoint une petite ville cossue aux abords de l'Île-de-France. Granger connaît l'itinéraire, il vient régulièrement chez cette connaissance au profil aussi trouble que celui de Birhamen.

De source sûre, Anna sait que la fortune des Granger ne provient pas uniquement de la production d'alcool. Einstein lui a expliqué l'envers du décor et l'écoulement important de bouteilles dans des clubs privés de toute l'Europe. Ainsi, l'homme d'affaires pourrait tomber pour fraude, mais ce levier n'aurait pas été suffisant pour le tenir en laisse. Avec de bons avocats, il s'en serait sorti avec du sursis et une belle amende. En revanche, ruiner sa réputation dans ce milieu très masculiniste en dévoilant son sexe dans la bouche d'un mâle, serait fatal.

« Tout le monde a un MICE[1] sur lequel s'appuyer » avait clamé Einstein lors du briefing. Anna aurait cru entendre son père.

Le Land Rover s'engage dans une rue bordée de platanes. Le portail d'une villa moderne se dresse devant eux, massif, surveillé par des caméras. Granger baisse sa vitre, se penche vers le vidéophone, sans émettre de commentaire. À l'ouverture de la grille, Anna analyse les lieux et superpose sa vision aux vues satellites qu'elle a étudiées. L'architecture, les verrières, les terrasses, la piscine, tout est immense et pue le fric. Les œuvres d'art dispersées dans les jardins rendent l'écrin fastueux.

— Laissez-moi parler. Restez en retrait. Mancini n'aime pas les inconnus, souffle-t-il avant de descendre.

L'espionne accepte la figuration, elle prendra néanmoins les rênes sans hésitation si Granger trébuche. La réputation de Mancini le précède : violent, misogyne et froid. Il déteste les faibles et n'a aucune pitié envers qui que ce soit. Cet adversaire est un miroir grossissant de

son propre père, songe Anna. Elle saura l'affronter.

Un domestique les reçoit et les conduit à travers un hall blanc immaculé jusqu'à un vaste salon. Canapé de cuir Camel, tapis persans, tableaux flamboyants… Chaque élément respire le raffinement et l'excès de richesse.

La cinquantaine assumée, bronzage permanent, chevelure noire gominée, Fabrice Mancini entre sans précipitation. Sa tenue intégralement blanche et son fort accent évoquent la Sicile. Il serre Granger dans une accolade amicale puis son regard se pose sur Anna. Ses yeux s'attardent sur son décolleté comme sur un bijou rare. Elle lui tend la main avec un aplomb qui ne laisse aucune place à la soumission.

— Tu me présentes, Sébastien ? Qui est cette charmante créature ?

Anna garde le silence, laissant Granger répondre.

— Isabelle Gozel. Une collaboratrice efficace dont les compétences pourraient t'intéresser.

— Ah oui ? réplique l'Italien avec une pointe de reproche dans la voix. Allez viens, prenons un remontant avant de parler travail.

Ils s'installent confortablement et le domestique, d'un élan sûr, sert un scotch vieilli. Anna assiste à quelques échanges de banalités le temps que les verres se remplissent d'alcool fort. Au moment où le serveur s'adresse à elle, cette dernière décline car elle sait à quel point ces boissons dissipent ses pensées et évaporent ses souvenirs. La fragilité de sa mémoire lui impose un régime sec à ce niveau.

Mancini avale cul sec son verre puis le pose avec fracas dans une mise en scène millimétrée.

— Elle ne boit pas, la petite ? raille-t-il.

— Jamais pendant le travail, réplique Anna avec un calme souverain. Mon rôle est d'organiser, de superviser, de garder les yeux clairs tandis que les autres s'embrument.

— Là, princesse, tu ne travailles pas. Alors profite, insiste-t-il en lui tendant lui-même le cristal.

Anna sait qu'il s'agit d'un test. Refuser serait perçu comme un affront. Accepter serait sous-entendre une capitulation. Elle choisit dès lors une troisième voie : la provocation.

— Très bien. Mais attention, je tiens mal l'alcool, et quand je me fâche, je deviens ingérable.

Mancini rit, satisfait de ce match nul. Granger, lui, se tend davantage, mal à l'aise.

— Mon ami, que me vaut donc ta visite ? Et en quoi cette jolie dame peut-elle m'être utile ?

Granger se racle la gorge, boit une lampée de scotch, puis attaque.

— J'ai appris la mort de Joackim. La veille, il assistait à un gala chez moi, en Normandie. Même si je ne connais pas les circonstances

exactes de sa mort, je me sens bêtement un peu responsable. Je sais qu'il organisait beaucoup d'événements dans tes villas et que son absence soudaine pourrait nuire à ton business. Ainsi, je te propose les services d'Isabelle.

Le digne héritier du Parrain de Coppola éclate exagérément de rire. La vive réaction glace le sang des visiteurs. Trop fébrile, Granger blêmit. Anna comprend alors qu'elle doit prendre la main.

— Fabrice, le fait que je sois une femme vous dérange ? louvoie-t-elle en poussant le vice jusqu'à l'appeler par son prénom.

Son intervention osée arrache Mancini à sa condescendance.

— Pas vraiment… Mais entre nous, vous vous feriez dévorer. Mes clients paient une fortune pour s'envoyer les plus belles putes que la Terre ait portées, en sniffant la meilleure poudre du marché. Une femme ne peut pas tenir ce genre d'endroit.

Anna ne bronche pas et déploie ses arguments.

— J'ai travaillé plusieurs années aux Émirats et à Oman. Là-bas non plus, les hommes n'ont pas une vision moderne des femmes. Et pourtant, ils se disputaient mes événements comme des trophées. Certains auraient brûlé le Coran pour en être.

— Si vous étiez si bonne, pourquoi êtes-vous revenue au pays ? cherche-t-il à comprendre ou à la piéger.

— Parce que j'ai malheureusement croisé le chemin du prétendant, peu scrupuleux, d'une princesse sultane. J'ai dû partir précipitamment de Muttrah. Aujourd'hui, je veux simplement reprendre mes activités. Si vous doutez, j'ai des contacts qui confirmeront mes références.

Elle sort plusieurs cartes de son sac et les pose devant lui pour terminer de le convaincre. Mancini la jauge puis effleure les cartons du bout des doigts, songeur.

— Et toi, Sébastien, où tu l'as dénichée ?

Granger esquisse un sourire forcé face à son ami de longue date.

— Où crois-tu ? Lors d'un voyage à Dubaï, il y a quelques années. Tu me connais, je n'ai jamais résisté aux tentations. C'est là que j'ai rencontré Isabelle.

Le voir s'enorgueillir de profiter d'escortes à l'étranger alors qu'il cache au monde entier son homosexualité, amuse beaucoup Anna intérieurement. Leur hôte s'en réjouit plus ouvertement avant de se taire ensuite, longuement. Ses yeux noirs sondent tour à tour Granger et Gozel.

— Birhamen laisse un vide… murmure-t-il. Votre venue est opportune. Cependant…

Mancini savoure la tension qu'il vient d'instaurer. Ses doigts tapotent sur l'accoudoir avec un rythme sec et régulier qui met les nerfs du normand à vif. Anna, elle, demeure immobile, le dos droit, les jambes croisées, le regard rivé sur lui. Elle connaît ce genre de duel et

ne compte pas flancher la première.

— Ton initiative est courageuse, Sébastien, finit-il par lâcher, son accent traînant sur les syllabes comme une lame effleurant une gorge. Tu sais pourtant à quel point je déteste qu'on pense à ma place. Tu m'amènes une inconnue, jolie et efficace certes, mais, qui prétend remplacer un homme avec qui je travaillais depuis dix ans ? Crois-tu vraiment que je vais accueillir ta protégée aveuglément ?

Granger avale une gorgée de scotch pour se donner une contenance. Le verre tremble dans sa main. Anna prend soin de ne rien dire, consciente qu'un mot de trop serait susceptible de faire basculer l'équilibre.

Le mafieux se penche alors vers elle, les coudes sur les genoux, son visage à quelques centimètres à peine du sien. Son parfum mêlé de tabac lui emplit les narines.

— Dites-moi Isabelle… Vous me prenez pour qui ? Pour un vieux con qui s'extasie dès qu'une femme lui raconte des histoires d'Arabie ou l'excite avec une danse orientale ?

Anna incline la tête, nullement impressionnée, et tente de calmer son interlocuteur.

— Je ne vous prends pour rien, Fabrice. Je vous propose une opportunité. Vous seul déciderez si elle vaut la peine.

Ce calme et cette assurance le déstabilisent. Il se redresse, renverse son verre d'un trait, puis laisse échapper un rire bref, sec, admiratif.

— Tu as des couilles, je te l'accorde. C'est rare chez une femme.

Il pivote vers Granger, soufflant le chaud et le froid.

— Toi en revanche, Sébastien, tu me déçois. Depuis quand ramènes-tu des jouets exotiques dans mes affaires ?

— Voilà deux décennies que nous travaillons ensemble, toi et moi. Tu peux avoir confiance, certifie Granger, au bord de la syncope.

— Très bien, tranche Mancini, reprenant une posture de chef absolu. Je vais te donner une chance, Isabelle. Pas parce que je crois à tes histoires, mais parce que j'aime voir jusqu'où les gens sont prêts à mentir pour s'imposer. Le week-end prochain, un événement aura lieu dans ma villa de Saint-Tropez. Rien de spectaculaire : une vingtaine d'invités, des associés et évidemment, quelques parasites. Tu prendras les commandes. Tu géreras la soirée comme si ta vie en dépendait. Si tu les convaincs, tu restes. Sinon, tu ne passeras pas la nuit.

Chapitre 18

Le marché grouille de monde en ce samedi après-midi. Entre les cris des enfants, les annonces promotionnelles dans les haut-parleurs et le cliquetis des chariots, le lieu ressemble à une ruche frénétique. Même si elle déteste cette ambiance, Anna Berg se glisse dans l'agitation, vêtue d'un survêtement sportif noir, capuche relevée. Elle s'immisce dans la clientèle, silhouette banale parmi tant d'autres, un panier au bras afin de donner le change.

Anna ne déambule pas pour acheter, croiser un voisin et discuter ou comparer les prix des bananes. Elle est venue pour eux. Sa mère et son fils.

Elle les suit à distance, évite les angles morts et se cale derrière des couples ou familles entières. Elle les observe à bonne portée mais ne manque rien de leurs faits et gestes. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas parlé à sa mère ? Plus de onze ans maintenant. Cela remonte au choix irrévocable d'abandonner le bébé à la naissance.

À William, Anna n'a jamais adressé le moindre mot, y compris juste après l'accouchement. Le garçon ignore donc son visage, le son de sa voix, l'odeur de sa peau. Ainsi, pour lui, elle n'est rien ; au mieux un prénom interdit à la maison, une ombre que sa grand-mère a sans doute effacée de l'histoire familiale.

Pendant qu'Anna pioche machinalement un article sur une étagère quelconque, elle liste les courses de sa mère : paquet de céréales, biscuits chocolatés, laitages… La vérité la frappe. En réalité, elle n'a aucune idée des goûts de son fils. Quel est son plat favori ? A-t-il des allergies alimentaires ? Préfère-t-il le sucré ou le salé ? Ces précisions qui devraient être naturelles pour une mère restent des énigmes. Anna, qui se nourrit de sandwichs avalés sur le pouce entre deux missions ou de plats industriels chauffés à la va-vite, n'a aucune idée d'un menu type pour cet adolescent. S'occuper de lui, rien qu'une journée, lui serait impossible. Elle ne peut s'octroyer le titre de maman, comme ça, en surgissant de nulle part, uniquement parce que, jadis, elle a hébergé un fœtus dans son utérus.

Alors pourquoi est-elle là, à s'infliger ce calvaire ? Un trouble la parcourt. Doit-elle les avertir qu'un danger mortel les guette simplement parce qu'ils portent son nom ? Les arguments fusent pour s'y opposer. Non seulement ils ne pourraient pas fuir éternellement Einstein et ses sbires, toute tentative précipiterait leur perte ; et de plus, si sa mère apprend que sa fille reniée rôde autour d'eux et leur apporte les pires ennuis, elle haïra encore davantage Anna. Déjà une

honte pour sa génitrice, pourquoi aggraverait-elle le désastre ?

Non, elle n'entrera pas en contact avec eux inutilement. Anna veut seulement s'assurer qu'ils sont vivants et en bonne santé malgré les menaces invisibles qui pèsent sur eux.

William, qui a de nouveau grandi de deux ou trois centimètres, grapille quelques grains de raisin. Perdue dans sa contemplation, Anna remarque trop tard qu'elle s'est trop rapprochée du duo. Dans le rayon fruits et légumes, sa mère ne la distance que de deux mètres ; si elle tourne la tête, elle ne pourra pas la manquer. Anna pivote brusquement et s'attarde bêtement devant un cageot d'oignons. Son regard périphérique vient de capter autre chose. Un vigile l'a dans son collimateur.

Elle en comprend immédiatement les raisons. Depuis une demi-heure, elle erre sans but, choisit des produits au hasard… Avec sa capuche rabattue et son air absent, elle a tous les aspects d'une voleuse qui prépare un mauvais coup. Merde ! rugit-elle intérieurement.

Le type s'anime, parle dans son talkie. Anna sait comment réagir. Ne pas attirer l'attention. Se rendre invisible. Se fondre dans la masse. Évacuer la zone discrètement. Elle connaît le rituel par cœur. Elle se déleste de son panier sur un étal de pommes de terre, baisse la tête et fourre les mains dans ses poches. Ombre parmi les ombres, elle se faufile parmi la foule insouciante, sans hâte.

Cependant l'agent la suit, les yeux plantés dans son dos. Il parle à nouveau dans son micro. La compagnie va rappliquer, il devient urgent de filer à l'anglaise. Anna bifurque dans le rayon des boissons, accélère vers les packs d'eau minérale, zigzague entre les caddies pleins à craquer. Son esprit, d'ordinaire si affûté, perd de sa lucidité. Trop tard, elle réalise qu'elle n'a pas pris le temps d'étudier le plan du magasin avant de l'infiltrer. Elle ignore donc où se situent les sorties de secours ou l'accès aux réserves.

Un travail d'amatrice, se maudit-elle, furieuse contre elle-même.

Un colosse au polo « Sécurité » lui barre soudain le chemin, pylône au milieu de l'allée. Ils font du zèle et ne la lâcheront pas, croyant qu'elle a piqué dans les rayons ou volé dans les sacs à main. Le sang d'Anna bout de rage. Comment a-t-elle pu tomber ainsi dans le piège ? Quelle idiote !

À cause de qui ? À cause de quoi ? De ce semblant de famille qui l'obsède. À chaque fois qu'elle entre dans l'équation, Anna se transforme en débutante et se retrouve en difficulté. Remédier à ce problème devient une urgence.

Elle vire brusquement, tente une échappée entre les congélateurs. Dans sa précipitation, elle percute une silhouette. Un pot de confiture vole, explose au sol, répandant un parfum sucré de fraise et des éclats

de verre. Anna lève la tête un instant, prête à marmonner une excuse, lorsqu'elle reconnaît les yeux de sa mère.

Le temps se fige. Ses lèvres sèches articulent deux mots automatiques.

— Désolé, madame…

Sa voix tremble à peine, mais dans son être, c'est une véritable déflagration.

Elle ne cherche pas à savoir si la femme l'a reconnue sous son accoutrement. Elle reprend immédiatement sa marche sans ralentir et trace vers la sortie.

Deux autres vigiles l'attendent devant les portiques à la sortie des caisses. Elle aurait la capacité de les neutraliser sans problème malgré leurs heures de gonflette en salle de musculation, mais l'afflux de témoins et de caméras l'en dissuade. Elle choisit l'innocence.

Elle franchit les détecteurs magnétiques sans les déclencher, ouvre son sweat en grand dans l'idée de montrer qu'elle ne dissimule rien et lève les bras dans une posture théâtrale.

— Ne perdez pas votre temps. Je n'ai rien sur moi. Bonne journée, les gars.

Les chiens de garde se jaugent, comprennent qu'ils n'ont aucune prise. Anna passe la porte coulissante et se laisse happer par le froid extérieur.

Sa Citroën l'attend sur le parking. Elle grimpe à bord et inspire profondément pour évacuer sa rage. Elle s'en veut car quand elle s'approche de William et de sa mère, elle perd sa ligne de mire, se déconcentre et devient faible. Et, dans son monde, la faiblesse équivaut à une condamnation à mort.

Chapitre 19

Carl Erwin, président d'une grande banque suisse. Julien Fabre, député des Bouches-du-Rhône. Chahid Illassem, footballeur à l'A.S. Monaco. Dimitri Rustov, parrain du grand banditisme sur la Côte d'Azur. Adam Lemarcheur, chef de gang suprémaciste sur Marseille. Pascal Vessier, promoteur immobilier corse. Alexandre…

Les vingt-trois identités défilent dans les écouteurs d'Anna Berg. L'enregistrement du dictaphone égrène un à un les profils de ces hommes riches, puissants ou corrompus, réunis chez Mancini, dans sa villa de l'arrière-pays tropézien. À la fin de la liste, l'espionne rembobine et relance la bande. Puis encore une fois. Comme un disque rayé, elle l'écoute inlassablement souhaitant imprimer chaque détail dans sa mémoire déficiente.

La fausse intendante doit impérativement retenir ces noms, ces visages, ces professions, pour éviter tout impair.

Quand elle coupe la lecture, elle ôte la cassette et la jette directement dans la cuvette des toilettes. Anna prend le temps de vérifier que la chasse d'eau avale bien cette preuve compromettante. Elle redresse ensuite la tête vers le miroir, ajuste le col de son chemisier noir et lisse sa jupe droite. Sa tenue tranche avec les paillettes et les robes miniatures que portent les filles qu'elle a recrutées. Avec sa sobriété stricte et son élégance froide, Berg n'est pas là pour aguicher ou s'offrir. Elle orchestre la cérémonie.

Pas moins de quarante prostituées – escort-girls dans le jargon plus raffiné – circuleront ce soir dans la villa. Cette chair fraîche conviendra à tous les goûts : brunes, blondes, eurasiennes, africaines, minces, pulpeuses, naturelles ou refaites… De la marchandise haut de gamme, testée anti-IST, sans risque sanitaire. La clientèle paie rubis sur l'ongle et exige donc la perfection.

Une heure avant le début de la fête, Anna arpente la demeure ultra moderne qu'elle connaît à présent par cœur. L'immense séjour s'ouvre sur une terrasse bordée d'une piscine à débordement et d'un jacuzzi illuminé. Dix chambres, autant de salles de bains, plusieurs salons privés, un sous-sol transformé en réserve d'alcools : tout est prêt pour la débauche. L'intendante établit une dernière fois l'inventaire clandestin du contenu du coffre-fort. La drogue y patiente en quantité et variété : cocaïne, ecstasy, kétamine, LSD, cannabis, amphétamine, et même quelques flacons de GHB. Le code d'accès repose dans la mémoire d'Anna, son atout comme son talon d'Achille.

Pour chaque poste, elle contrôle que le personnel est en place : à la

cuisine, les serveuses, le DJ et les vigiles. Presque tous sont des employés de l'ancien réseau de Birhamen, désormais passés sous ses ordres. Au sein de l'équipe, un nouveau garde du corps se prénomme Maxime et ses traits lui paraissent bien trop familiers. Ils savent qu'un mot d'elle peut signifier la fin de leur contrat ou de leur carrière dans le milieu des clubs ultra-privés.

À dix-neuf heures, la musique commence à pulser. Les vitres vibrent au rythme des basses profondes qui animent le jardin. Les premiers clients se présentent, un parfum de luxe et de vice accroché à leur costume sur mesure. Malgré sa répulsion envers ces types, Anna les accueille avec un sourire professionnel avant qu'ils ne soient happés par une marée de femmes désirables. Déjà les mains se posent, les langues se caressent, le champagne coule. Ces fortunes diverses se mélangent dans une pulsion primitive commune.

— Je rêve ou tu as osé ramener de la gonzesse de couleur ?

Surprise, la maîtresse des lieux se retourne vers l'individu qui n'a pas encore mis un pied dans la villa. Non seulement, il se permet de la tutoyer mais il ose aussi l'agresser d'entrée. Nul besoin de tergiverser, Anna comprend qui lui adresse la parole. Le suprémaciste blanc.

— Bonsoir monsieur Lemarcheur. J'espère que vous avez fait bonne route depuis Marseille.

— Je t'ai posé une question. Et pourquoi Birhamen n'est pas là ?

— Monsieur Birhamen est décédé, il a rencontré la mauvaise personne au mauvais endroit, répond-elle pleine de morgue. Quant aux filles, le panel est très large, rien ne vous oblige à toucher aux fruits défendus par vos convictions. Mais sachez qu'ici, personne ne vous jugera.

La provocation engendre un effet très simple sur ce genre de type incontrôlable. Anna sent qu'il a juste envie de la cogner pour avoir osé lui parler de cette manière. Qu'il essaie, elle lui montrera à quel point il n'est que raclure de l'humanité.

— Dis-moi, grande gueule, grogne-t-il en cherchant à l'intimider avec son physique imposant. Pourquoi devrais-je te faire confiance ?

— Peut-être parce que monsieur Mancini m'a accordé toute la sienne ?

Trois escortes irrésistibles, aussi blanches que la neige, viennent le tirer vers la fête. Bientôt, les masques tomberont à cause de l'alcool et cet abruti l'oubliera.

Rapidement, certains hommes s'isolent dans les chambres, d'autres improvisent des scènes de sexe à même les canapés. Des paniers remplis de plaisirs – sachets de poudre, pilules bleues, menottes, lubrifiants et godemichets – se vident sur les tables basses. La villa se transforme en boîte de nuit, moite et décadente.

Anna veille, inlassable, et se glisse d'un espace à l'autre, pour

s'assurer que personne ne manque de drogues, de boissons ou de partenaires.

Deux heures plus tard, la musique et la luxure ne forment plus qu'un. Les cris de jouissance se mêlent aux titres populaires du disc-jockey. Des serveuses imperturbables passent entre les couples en pleine action, plateau de petits fours à la main.

Anna surprend le raciste uriner sur une escort-girl recroquevillée dans une baignoire, la fille rit nerveusement, soumise au délire de son partenaire. Plus loin, un homme à moitié saoul, une cravache à la main, fouette sa pute qui gémit pour l'exciter davantage. L'intendante observe ces scènes avec un détachement clinique, elle ne se trouve là ni pour juger ni pour compatir.

La nuit avance, lourde, saturée de plaisirs charnels et de stupéfiants. À minuit, les peaux ruissellent de sueur, d'huile et d'alcool. La fumée des joints pique les yeux. La tête d'Anna manque d'exploser sous le vacarme et devant ces visions délirantes, mais elle garde le cap. Elle sait que tout cela est nécessaire. Dans un premier temps, chaque micro-caméra, dissimulée dans les coins, capturent les visages, les gestes et les preuves. Une seule image d'un député à genoux, d'un banquier ivre ou d'un chef d'entreprise compromis dans une partouze, suffira à les tenir tous. Dans un second temps, une fois le chaos installé, l'infiltrée agira de manière chirurgicale.

Quand elle s'accorde une pause près du buffet, elle picore dans les mets divers afin de reprendre des forces. Une silhouette surgit alors dans les escaliers. La prostituée, nue, titubante, les joues maculées de sang, semble perdue. Son mascara coule, ses lèvres sont fendues, la crise d'angoisse la guette.

Anna l'intercepte avant qu'elle ne s'effondre. Elle la guide vers les WC du rez-de-chaussée et referme la porte derrière elles. Rien ne doit gâcher la fête.

La fille, à peine vingt ans, sans doute d'origine maghrébine, s'assoit sur la cuvette, tremblante.

— Respire... Qui t'a frappée aussi violemment ?

La gamine secoue la tête, incapable de parler, sous le choc. Anna lui applique du papier toilette sur le nez qui dégouline encore.

— C'est le type avec les tatouages et la croix gammée ?

— Oui, balbutie-t-elle. Il a commencé à m'insulter, à me malmener…

Anne lâche un profond soupir, nullement étonnée par le comportement de ce personnage.

— Tu veux aller à l'hôpital ?

— Non, non… Je dois travailler… Et je ne veux pas d'ennuis. J'ai besoin de l'argent.

Elle se mouche bruyamment, essuie ses joues d'un revers de main

et relève la tête. Devant un spectacle si pitoyable, Anna s'accroupit à sa hauteur et demande :

— Pourquoi tu fais ça, dis-moi ? Tu pourrais envisager autre chose.

— Autre chose ? répète la jeune femme, amère face à cette ignorance. Chez moi, au fin fond de l'Atlas, il n'y a rien. Ni travail ni avenir. J'ai deux enfants, un garçon de quatre ans et une fille de deux ans. Ils vivent chez mes parents, dans la misère.

Elle parle vite, haletante, comme si ces mots la libéraient de cet enfer.

— Ici, en quelques mois, j'empoche ce que je n'arriverais pas à gagner en dix ans là-bas. Trois mille euros le week-end. Avec ça, je peux nourrir et habiller mes enfants, leur payer des études, m'occuper des anciens. Oui, je me prostitue et ça me répugne mais au moins, ici, je ne tapine pas dans la rue et ne suce pas sous les ponts. Je le fais pour mes gosses…

Ses épaules s'affaissent d'un coup. Elle n'avait pas à se justifier devant sa nouvelle patronne, s'expliquer semble du moins la soulager.

Anna fixe leurs reflets dans le miroir. L'image lui renvoie une vision glacée de deux mères. L'une vend son corps pour sauver ses enfants. L'autre a abandonné le sien pour ne pas le détruire. Elles sont aux antipodes, et pourtant, quelque chose de sacré les relie, une forme de sacrifice.

— Alors pense à eux. Sèche tes larmes et retourne là-bas.

— Vous… Vous avez des enfants ? ose demander la jeune marocaine.

— Non, répond Anna, précipitamment.

Elle se redresse, s'assure que la prostituée tient sur ses jambes, puis quitte les toilettes.

Une fois la porte ouverte, le monde de la décadence l'aspire à nouveau. Le vacarme, les gémissements, l'odeur de sueur et de sexe. Cette ambiance malsaine suinte de tous les recoins de cette maison close.

Avant même d'atteindre le salon, un vigile l'intercepte dans le couloir. Maxime affiche un visage fermé, annonciateur de mauvaise nouvelle.

— Madame. Plusieurs voitures de gendarmerie stationnent devant la résidence.

Chapitre 20

Aucune surprise ne transparaît sur le visage d'Anna Berg. L'intervention de la gendarmerie dans ce village très côté et huppé ne l'étonne pas. En réalité, l'espionne a pleinement envisagé ce scénario en amont de cette nuit de dépravation.

— Comment s'appelle le gradé qui vient nous chercher des noises ?

— Le lieutenant Jenson, note Maxime.

Elle compose un rapide message à destination d'Einstein. Il a intérêt à assurer car elle lui en veut toujours concernant l'histoire de la Dashcam non détectée dans la voiture de Birhamen. Elle lui accorde une minute pour réagir avant de s'aventurer à l'extérieur. Les gendarmes peuvent bien patienter ; s'ils sont venus pour si peu, c'est qu'ils n'ont rien d'urgent à faire.

Anna descend lentement l'allée et traverse le jardin en direction des gyrophares bleus qui clignotent derrière le portail. Pas moins d'une demi-douzaine de gendarmes attendent, visiblement irrités par la musique qui filtre de la villa et le manque d'empressement de la locataire à les rejoindre. Autoritaire, elle s'avance, le visage fermé comme une forteresse.

— Messieurs, que me vaut votre visite ?

— Le voisinage se plaint d'un tapage nocturne, répond le lieutenant. Étant donné ce que j'entends, je leur donne raison. Vu l'ambiance, je suspecte que des substances illicites soient consommées donc nous allons…

Anna l'interrompt. Elle croise les bras et s'appuie contre le pilier, sous-entendant qu'il faudra lui passer sur le corps pour le vérifier.

— Vous savez très bien que c'est une propriété privée ici. Je connais les lois aussi bien que vous, lieutenant, si vous n'avez qu'une histoire de bruit, vous ne pouvez pas entrer. Vous voulez verbaliser ? Très bien, allez-y, dressez dix PV si ça vous chante, mais le volume ne baissera pas d'un décibel.

Le lieutenant, piqué au vif, voit rouge.

— Vous vous foutez de moi ? Je peux faire bien plus que ça.

— Écoutez, le coupe à nouveau Anna d'un ton sec. Inutile de sortir les muscles. Je ne veux pas d'ennuis et je suis certaine que vous non plus. Là-dedans, ajoute-elle en pointant du doigt la demeure, du beau monde prend du bon temps. Des noms qui vous dépassent. Si vous les contrariez, en un appel vous vous retrouvez à la circulation jusqu'à la fin de votre carrière.

Désormais rubicond, Jenson fulmine devant cette audace et ces

menaces.

— Pour qui vous prenez-vous ? hurle-t-il. Contrôle d'identité, madame. Et pendant ce temps, rédigez-moi des PV.

Le temps qu'Anna feigne de chercher ses papiers dans son sac, le subalterne commence à écrire son procès-verbal. Tous sont interrompus par la sonnerie de téléphone du lieutenant Jenson. En fixant son cadran, il s'interroge et jette un œil à la femme dont l'assurance le dépasse.

— Oui… Bonsoir monsieur le préfet… Oui, je comprends. Tout à fait…

Lorsqu'il raccroche, blême, il dévisage Anna.

Sans attendre, elle tourne les talons et Maxime referme le portail à clé derrière eux.

— Bonne nuit, lieutenant, dit-elle avec un calme dédaigneux.

Les gendarmes restent plantés au milieu de la route, sidérés. Cette intervention divine ravit Anna. L'appui du réseau d'Einstein a été décisif cette fois. Une montée d'adrénaline la traverse. Sentir la peur qu'elle inspire, avoir ce pouvoir invisible qui fait plier les uniformes, est grisant. Elle adore ces sensations.

La nuit reprend son cours malsain jusqu'à quatre heures du matin où la demeure de Mancini n'est plus qu'un champ de bataille organique. Bouteilles d'alcool vides, verres renversés, poudre au bord de toutes les narines, un ouragan a dévasté l'intérieur. Sur les canapés, des corps nus s'entassent parmi des coussins tachés de vin et de sperme séché. D'autres dorment à même le sol, la tête posée sur une poitrine XXL ou à côté d'une flaque de vomi. Le DJ, affalé sur ses platines, laisse tourner en boucle une unique séquence sonore, comme un cœur malade battant à travers les murs.

L'intendante avance lentement dans ce décor d'après-fêtes. Désormais prédatrice, son pas devient silencieux, sa respiration mesurée. Elle inventorie les dégâts, évalue les risques. Certains hommes dorment d'un sommeil comateux ; d'autres, incroyablement, s'accouplent encore, abrutis de stupéfiants.

Vers cinq heures, dans un calme surréaliste, elle décide de passer à l'action. La phase finale de sa mission débute maintenant. Dans sa tête résonne la litanie des vingt-trois noms écoutés en boucle sur son dictaphone. Elle connaît l'ordre de priorité imposé par Einstein. Chacun représente une clé vers un graal pour l'instant insaisissable. Son objectif est clair : voler l'identité de ces hommes.

Après un signe discret, Maxime la rejoint à l'étage. Appuyé contre l'encadrement de la porte de la chambre, il observe la scène entre dégoût et envie. Un quinquagénaire obèse ronfle, deux femmes dorment nues à ses pieds.

— Toute cette luxure, ça n'te donne pas envie de t'envoyer en l'air

avec moi ? lui lance-t-il avec détachement.

Anna le transperce du regard. Une envie de meurtre la submerge brusquement.

— Je t'ai menti sur beaucoup de choses, reprend Maxime. Mais pas sur le plaisir que j'ai pris avec toi.

— Ta gueule. Occupe-toi de surveiller les abords, on a du boulot.

Alors qu'il rit doucement, peut-être nerveusement, Anna affiche son dégoût. Et pourtant, elle le sait : ce désir est réciproque. Elle aussi a joui. C'est précisément ce qui la révulse.

L'infiltrée s'agenouille près de sa première cible, Carl Erwin, le banquier helvète. Il dort profondément sur le lit King size, le visage congestionné. Anna ouvre sa sacoche où tout est rangé dans de petits compartiments. Elle dispose d'outils d'orfèvre pour effectuer son travail de fantôme. Ce matériel compact, fiable et efficace, digne des meilleurs agents secrets, elle a appris à l'utiliser sous l'égide d'Einstein.

Avec dextérité, elle nettoie rapidement les doigts de l'homme d'affaires avec un tissu imbibé d'alcool. Elle plaque ensuite le capteur du scanner portatif sur ses phalanges. Une à une, les empreintes s'affichent sur l'écran miniature. Puis, grâce à une pince optique qui émet un flash discret, elle capture l'iris du type en lui soulevant une paupière. Lorsque Carl Erwin grogne dans son sommeil, Anna se fige, anxieuse, la main sur le pistolet tranquillisant dissimulé sous sa jupe. L'homme remue, puis replonge dans l'inconscience.

Elle reprend ensuite sa tâche, implacable, et récupère un cheveu dans un petit sac pour l'identification ADN. Un module posé à côté du téléphone clone le système avec toutes ses données. Enfin, elle saisit la clé d'une Maserati, la glisse dans le duplicateur numérique et attend la confirmation avant de la remettre en place.

Satisfaite, elle passe à l'objectif suivant : le politicien. Affalé dans un fauteuil, l'élu du peuple dort le pantalon et le caleçon baissés jusqu'aux chevilles, la tête penchée en arrière. Anna répète les mêmes gestes, rapide et méthodique.

Elle enchaîne les pièces, les hommes et les vols d'identité dans un rituel précis et mécanique. Chacune des empreintes, iris, ADN et données secrètes constituent une brique dans la construction d'un mur à l'importance cruciale pour l'équipe. Anna ne sait pas ce qu'Einstein prévoit avec ces mines d'information, mais elle imagine bien le pouvoir qu'elles renferment. Les semaines, même les mois, de travail et d'infiltration donnent une valeur inestimable à ce trésor.

Maxime la suit et guette le moindre mouvement alentour, l'arme dissimulée sous sa veste en cas de perturbation. Par moments, leurs regards se croisent. Entre les deux agents, quelque chose d'ambigu circule – ni confiance ni hostilité, mais une tension électrique,

animale.

Anna ne se déconcentre pas et poursuit, méticuleuse. Elle profite que toutes ces ordures soient à sa merci.

Puis vient le tour d'Adam Lemarcheur, le suprémaciste, le fumier. Il se présente sur le dos, les bras en croix, le visage figé dans une expression satisfaite. Au pied du lit, sur le tapis, la jeune escorte maghrébine, recroquevillée, porte de nouvelles traces d'agression. Anna s'arrête, la contemple. Elle imagine deux gamins dans un village isolé et pauvre de l'Atlas. Une image traverse son esprit, fugace, presque douloureuse. Elle la chasse aussitôt et se focalise sur le chef de gang.

Elle inspecte la salle de bain puis s'accroupit au chevet de Lemarcheur. Le son étouffé d'un morceau techno flotte encore au rez-de-chaussée, berceuse pour tous ces pervers sexuels. Elle sort son scanner et tend la main vers celle du dormeur.

La poigne surgit brutalement.

Adam lui attrape le poignet et le tord avec une force bestiale. Anna vacille mais a le réflexe de dissimuler l'objet dans sa besace. L'homme ne doit surtout pas comprendre ses intentions et tomber sur le contenu de son sac.

— Qu'est-ce que tu fous là, petite teigne ? Je savais que je ne pouvais pas te faire confiance !

— Lâchez-moi ! Je vérifie que tout le monde est vivant ! Vous ainsi que votre escorte, vous l'avez salement amochée. Mes filles sont là pour assouvir vos désirs, pas vos pulsions de violence !

Il rit, méprisant, et tire sur son bras. Anna sent son articulation craquer. La douleur lui vrille l'épaule, néanmoins elle encaisse et serre les dents.

— Je fais ce que je veux, tu entends ? C'est pas une femme qui va me dicter comment me conduire. Tu vas payer pour ton insolence.

Il s'assied sur le rebord du matelas, le sexe gluant très proche du visage de la maîtresse de maison.

— Je vais te transformer en putain, comme tes protégées.

Anna retarde l'inéluctable. D'une torsion de ses testicules et d'un coup sec au larynx, elle peut le tuer. Malheureusement le meurtre foutrait en l'air toute la mission. S'il essaie de lui fourrer son sexe dans la bouche, elle ne pourra s'empêcher de lui arracher à pleine dent.

Maxime apparaît enfin à la porte. Il intervient sèchement, d'une voix glaciale.

— Laissez madame Gozel tranquille. Elle n'accomplit que son travail.

Les yeux injectés de sang, Lemarcheur se tourne vers lui, il n'a pas le temps de répliquer.

— Monsieur Mancini n'apprécierait pas vos agissements envers sa

proche collaboratrice, ajoute le garde du corps d'un ton posé.

Le nom tombe comme une lame. Mancini.

Lemarcheur grogne, puis relâche lentement la pression, avant de tordre le bras d'Anna, juste assez pour la marquer durablement.

— Casse-toi. Je n'veux plus te voir, saloperie.

Courbée, feignant la fragilité d'une femme blessée et humiliée, Anna se relève. Bras ballants, corps crispé, elle garde la tête basse pendant qu'elle serre fort sa sacoche contre elle.

Elle quitte la chambre, furieuse. Non pour la douleur et l'échec face à Lemarcheur, mais parce qu'elle vient de contracter une dette envers Maxime. Dans le couloir, son complice la rejoint, un sourire en coin.

— Tu m'en dois une, murmure-t-il.

Anna le toise durement. Plus que tout, elle déteste être redevable.

Chapitre 21

Je devais avoir douze ans et ce soir-là, je me souviens du froid qui régnait dans la maison. En l'absence de ma mère, mon père ouvrait toutes les fenêtres pour diluer les odeurs d'encens qu'elle répandait constamment. J'avais cru comprendre qu'elle chassait ainsi les effluves persistants de mort depuis l'enterrement de mon frère. Bon, ce n'est pas le sujet… Mon père m'a demandé de venir dans la cuisine. Une bougie est posée sur la table, plantée dans un vieux chandelier en fer. Je vois encore la flamme, fine, dorée, qui tremble dans les courants d'air.

— Anna, il faut apprendre à résister à la douleur. Ce n'est qu'une émotion à maîtriser, tu sais ?

J'ai cru d'abord qu'il plaisantait mais son air convaincu est resté sérieux.

Il a tendu la main au-dessus de la flamme, si près que sa peau a immédiatement rosi. L'odeur de chair chauffée s'est mêlée à celle de cire fondue. Ses yeux ne quittaient pas les miens, il ne bronchait pas. Je souffrais pour lui, phénomène que je n'avais jamais ressenti pour personne d'autre.

— Tu vois, ceci n'est que lumière et chaleur douce. La souffrance n'existe que si tu l'autorises à s'immiscer et s'installer dans ton esprit.

Je l'observais, fascinée, sans être effrayée. Son acte m'hypnotisait et s'apparentait à une démonstration absolue du pouvoir qu'il détenait sur son propre corps. Puis, il a pris ma main.

— À ton tour.

J'ai placé ma main au-dessus du danger mais à une bonne distance où je sentais seulement le côté agréable et rassurant du feu. Ensuite, lentement, progressivement, je me suis approchée du cœur du problème. La chaleur, de plus en plus vive, a provoqué la brûlure. Je me suis retirée, d'un coup, avec la désagréable impression du ridicule.

Mon père a haussé un sourcil, déçu, sans un mot. J'ai donc recommencé en me persuadant que cette flamme inoffensive ne souhaitait que mon bien. Pleinement concentrée, ma main a flirté avec l'impensable. Je ne devais pas céder, sous peine de le décevoir, je ne voulais pas qu'il me méprise comme tous les autres. J'ai ainsi été plus loin et ai tenu un peu plus longtemps.

— C'est mieux, Anna. Il faut poursuivre tes efforts et ta maîtrise. T'endurcir sera une question de survie plus tard.

La brûlure m'a élancée, jours et nuits, pendant une semaine complète, j'étais marquée au fer rouge. Je ne me suis jamais plainte, j'ai caché ce supplice à ma mère et n'ai pas demandé de quelconque pommade.

Il s'ensuit un court silence puis un bruit de respiration dans le

micro. La voix d'Anna conclut, plus basse.

Aujourd'hui encore, quand quelque chose me fait mal, je revois cette bougie. Et je me rappelle que la souffrance n'est qu'un mensonge chimique, un signal qu'on peut éteindre.

Le silence de la maison Granger tranche véritablement avec la frénésie du week-end à Saint-Tropez. De retour sans prévenir, Anna Berg franchit le portail telle une ombre revenue d'un autre monde. Angélique s'empresse vers elle, surprise de la revoir mais ravie.

— Vous tombez bien, Isabelle ! souffle-t-elle, entre soulagement et nervosité. J'allais justement vous appeler car cette semaine s'annonce infernale. Il faut préparer les fêtes de fin d'année alors entre commandes, invitations et installation des décorations, nous n'aurons pas le temps de rêvasser.

Anna hoche la tête, par politesse, mais clairement, prolonger ce rôle de gouvernante modèle la saoule au plus haut point. Cependant, cette place lui semble presque apaisante après l'orgie obscène de la villa Mancini.

Sébastien Granger, lui, n'apparaît qu'un instant au détour d'un couloir, un verre à la main, des cernes sous les yeux. Il marque d'emblée sa prise de distance et son hostilité froide.

— Ah, vous êtes revenue… J'espère que votre séjour dans le sud vous a reposée, lance-t-il, ironique.

Sa voix suinte l'amertume de l'homme frustré et méfiant. Il la dévisage comme s'il cherchait à percer son secret invisible, sa véritable identité. Pourtant, lui aussi ment constamment, son homosexualité demeure soigneusement cachée. Anna lui répond simplement d'un sourire neutre, celui qui efface tout soupçon face aux autres.

Note pour la mission Sahara, dans le secteur d'Amguid en Algérie.

La voix d'Anna est posée, claire, sans émotion. En fond, le souffle du vent siffle légèrement.

La cible se nomme Hassan el-Baari, cinquante-sept ans, marchand d'armes opérant entre Tamanrasset et la frontière nigérienne. C'est un spécialiste des cargaisons détournées de l'armée libyenne.

L'objectif fixé est de le neutraliser en toute discrétion, sans témoin, puis de gommer chaque trace de mon passage.

Un bruit de frottement s'impose, elle semble vérifier quelque chose dans son sac.

La tenue à porter : voile ocre, gandoura ample, sandales de cuir. Je devrais m'attacher et cacher mes cheveux, ôter mes bijoux.

Mon identité sera Leïla Ben Saïd, une aide humanitaire pour le compte d'une ONG médicale. Le passeport est bien valide et signé à Alger. Si les autorités me contrôlent, je reste calme, j'évoque la livraison de matériel

chirurgical à In Salah.

Son débit devient plus lent, comme une litanie qu'elle s'impose afin de ne rien oublier avant un grand départ.

N'oublie pas de vérifier l'état du véhicule chaque matin, carburant, pneus, batterie. Garde toujours une gourde pleine, un couteau dans la chaussette gauche, le Beretta dans la sacoche de soins. Charge la seringue avant d'arriver à la palmeraie et désactive le GPS à vingt kilomètres du campement.

Le contact local, surnommé le Renard de Tanezrouft, doit me remettre le signalement à midi. Haut, maigre, il porte une barbe grise. Il réclamera la moitié du paiement avant la rencontre. Le code de reconnaissance sera « L'eau du désert est rare, mais pure », la réponse attendue « Pas plus pure que le sang d'un homme. »

Je le tuerai avec une injection de toxine paralysante, action en moins de huit secondes, directement dans la carotide. Le puits à proximité sera parfait pour dissimuler le corps. Il y a du sable et des gravats à profusion permettant de le recouvrir si besoin. N'oublie pas de récupérer la mallette noire dans le coffre, elle contient le disque dur et les plans de livraison d'armes vers Tripoli. Prévois de détruire le véhicule après extraction. Retour vers le nord, par convoi, au milieu de touristes.

Son ton baisse encore, plus intime, presque confidentiel.

Souviens-toi : pas d'improvisation, pas d'émotion, tu t'en tiens au plan. Tu n'es pas là pour le juger, simplement pour l'exécuter. Le vent emporte les traces, pas les erreurs…

Fin de l'enregistrement.

Anna salue rapidement les domestiques du domaine et regagne son studio. Elle rêve d'une douche brûlante, de silence et d'une nuit de sommeil sans cauchemar. Tandis qu'elle insère la clé dans la serrure, elle remarque que la porte n'est pas verrouillée. Une alarme instinctive s'allume dans son esprit. Elle pousse lentement, sans bruit, et perçoit aussitôt un murmure étouffé. Une voix.

Sur le canapé, une épaisse silhouette, assise en tailleur, écoute attentivement un vieux poste à cassette posé devant elle. Quand Anna referme la porte, brutalement, comme un couperet, Quentin Rochin sursaute. L'appareil chute par terre dans un claquement sec. La bande continue d'être diffusée. Le son paraît plus lointain et distordu, pourtant Anna reconnaît sa voix.

— Ce n'est pas ce que vous croyez… bredouille le gardien, livide, les mains tremblantes.

La colère d'Anna monte instantanément. Une rage noire, animale, la submerge. Cet homme, cet imbécile, a pénétré son intimité la plus sacrée. Il a entendu ses pensées, ses souvenirs, ses failles. Il a violé sa mémoire. Tous les voyants sont au rouge, la tueuse peut perdre son self-control n'importe quand.

— Comment avez-vous osé ? rugit-elle, avançant d'un pas vif vers lui, le doigt pointé, les traits déformés par la fureur.

Qu'a-t-il écouté ? Combien de temps ? Qu'a-t-il compris de sa situation ? Pourquoi fouille-t-il ainsi dans ses affaires ?

— Je suis désolé, je ne voulais pas… Mais… commence-t-il, la voix chevrotante.

Le quinquagénaire recule et trébuche sur un tas de cassettes éparpillées au sol. Le voir là, piétiner ses bribes de mémoire, achève de la rendre folle. Anna se jette sur lui et le plaque contre le dossier du canapé. À califourchon sur lui, elle lui assène une pluie de coups sur la poitrine, sans réfléchir, juste pour se libérer. Les frappes s'enchaînent, rythmées par sa respiration saccadée. Malgré la rage, sa puissance reste mesurée. Elle ne veut pas le tuer, pas avant d'en apprendre davantage.

A-t-il fini par comprendre que le corps qu'il a aidé à transporter était celui d'un cadavre et non celui d'un homme ivre mort ? Est-il tombé sur un article évoquant l'assassinat de Birhamen en Seine-Saint-Denis ? Granger et lui ont-ils discuté de la soirée de gala ?

Un sursaut de lucidité la rattrape. Anna se redresse, haletante, les poings encore crispés. Rochin, rouge, tétanisé, ne comprend rien à la tempête qui s'abat sur lui.

— OK, Quentin… On va reprendre calmement depuis le début, déclare-t-elle, essoufflée. Et il va falloir me dire la vérité, sinon je ne peux répondre de mes actes.

La menace est assez claire et implacable pour que l'homme simple d'esprit la croit.

— Premièrement : qui t'a permis d'entrer ici ?

— Personne… Je voulais juste…

— Stop ! Réponds simplement. Pourquoi t'es venu toucher à mes affaires ?

Les joues de Quentin Rochin s'empourprent, trahissant une gêne inattendue.

— Je voulais savoir quel genre de musique vous écoutiez… confesse-t-il. Je voulais vous offrir un cadeau, vous acheter un vinyle. Vous savez, les grands disques…

Anna n'en revient pas, incrédule, et sa colère bouillonne toujours intérieurement.

— Évidemment que je sais ce qu'est un vinyle ! Comment t'as ouvert la valise ? Ne me dis pas que tu l'as forcée ?

— Non, non… J'ai essayé tous les codes possibles.

— Les neuf-mille-neuf-cent-quatre-vingt-dix-neuf combinaisons ? Tu te moques de moi ?

Rochin secoue la tête, penaud. Anna souffle, consternée. Ce bêta est donc resté des heures à tester chaque possibilité, simplement

animé d'une curiosité enfantine.

— Tu as écouté combien de cassettes ? Ne me mens pas ou, sinon, tout ça finira mal.

À l'image d'un enfant en tort, il baisse les yeux et fuit son regard. Cette posture agace Anna autant qu'elle l'intrigue. Ce type a tout de même cinquante ans.

— Trois, peut-être quatre… avoue-t-il en minimisant sans doute le nombre dans l'espoir d'amoindrir sa peine.

Une voix sourde émane du magnétophone coincé sur lecture.

« William n'a jamais su que je l'observais… de loin, à travers la vitre. Il ressemble tellement à ma mère… »

L'intendante se fige et tente de réduire son rythme cardiaque. Elle attrape l'appareil, appuie sur « arrêt » puis sur « éject ». Le silence revient, lourd, suffocant.

A-t-il entendu parler de William ? De son père ? De ses missions ? A-t-il compris qui elle est vraiment ? Dans ce cas, il ne sortira pas vivant de cette pièce.

Anna s'assied à côté de lui, les mains jointes sur ses genoux, feignant une sérénité retrouvée. Il doit avouer ce qu'il a appris pour qu'ensuite elle décide de l'éliminer ou non de l'équation. Déjà un danger potentiel depuis la nuit du gala, désormais Rochin représente une véritable bombe à retardement.

— Même si tu n'avais pas de mauvaises intentions, tu me déçois, Quentin. Tu as attenté à ma vie privée. Tu comprends que je suis en droit de savoir exactement ce que tu as écouté ?

Il renifle, tremblant, à deux doigts de pleurer.

— Je… Je sais pas trop… Juste William…

— C'est mon fils, répond-elle sans détour. Je l'ai eu très jeune. Trop jeune. C'est ma mère qui s'en occupe.

Cette phrase, sortie sans filtre, la surprend elle-même. En aucun cas, elle n'avait révélé cette information à quiconque. Quentin l'inspire. Malgré sa déficience intellectuelle, émotionnellement, il bat Anna à plate couture. Devant le désarroi de l'intendante, il reste muet quelques secondes puis murmure ses sentiments.

— C'est triste… Il a l'air gentil, ton fils.

La maman déporte son regard. Ce type, avec ses mots simples, parvient à l'atteindre là où les pires tortures n'ont jamais réussi. Fidèle à elle-même, Anna ne s'autorise pas à sombrer dans le pathétique.

— Quels autres moments de ma vie m'as-tu volés ? insiste-t-elle.

— Rien d'autre, je le jure !

Sauf que tout le trahit en lui, il est incapable de mentir. De plus, les nombreux boîtiers ouverts par terre prouvent le contraire. Anna se penche, en ramasse deux et lit les étiquettes : « Papa – 12 ans » et « Mission Sahara ». Ses yeux se plissent face à l'homme qui vient de

franchir une ligne fatale. Même dans son monde acidulé, Quentin Rochin a fini par saisir qu'Isabelle Gozel, dixit Anna, ne détenait rien d'une gouvernante pour famille fortunée.

Après une réflexion rapide mais lucide, Berg choisit une alternative crédible pour retarder l'assassinat de ce benêt qui provoquerait une chute de dominos en série.

— Bon, monsieur Rochin… Est-ce que vous savez garder un secret ?

Il hoche timidement la tête, les yeux écarquillés, conscient qu'une porte de sortie honorable s'ouvre devant lui.

— Ce que je vais vous avouer est classé « défense nationale » par le ministère de l'intérieur. Je suis un agent infiltré appartenant à la DGSI et mon vrai nom est Anna. Si par malheur vous répétez, à qui que ce soit, un mot de ce que je vais vous révéler, vous finirez les pieds coulés dans un bloc de béton, au fond d'un lac.

La menace tombe d'une voix calme, presque douce. Vu l'expression de Quentin, il la croit dur comme fer. La terreur marque son visage, son corps se contracte. Puis, il acquiesce en silence, effrayé, prêt à tenir sa langue pour ne pas décevoir l'intendante.

Anna Berg espère qu'il ne dira rien, pas par courage, simplement par peur. Cette peur, paradoxalement, devient la meilleure assurance-vie de Quentin Rochin – pour l'instant.

Chapitre 22

Le téléphone vibre sur la table basse et sort Anna de ses rêveries. Elle jette un œil distrait au nom de l'appelant affiché à l'écran : Albert. Dans un soupir, elle établit la connexion sans prendre la peine de parler. La respiration de l'homme se fait entendre faiblement à l'autre bout. Comme un test, le jeu du roi du silence s'instaure des deux côtés.

— Je vois que tu n'as rien perdu de tes réflexes, commente Einstein. Toujours cette méfiance caractérisée à jauger la menace.

— C'est une habitude utile, réplique-t-elle. On n'est jamais trop prudent.

Entre eux, les sous-entendus sont légion dans une guerre des mots et des non-dits. Ennemis autant qu'alliés, lentement ils s'apprivoisent mutuellement.

— Tu as reçu un message de Mancini ? demande-t-il d'une voix égale.

— Oui. Il veut que je passe chez lui ce soir.

— Parfait, c'est une bonne nouvelle. Cela signifie qu'il t'a acceptée dans son cercle. Tu dois continuer à t'y enfoncer. La soirée à Saint-Tropez a été très rentable, mais il reste d'autres proies et identités à capter. Alors, fonce.

L'espionne observe par la fenêtre le parc des Granger qui s'endort sous une lumière bleutée. La conversation semble anodine, presque professionnelle, pour autant chaque parole de cet homme transporte une menace sous-jacente. Anna ne sait pas jusqu'à quel point il lui accorde sa confiance, ni s'il la surveille ou va tenir parole.

— Il y en aura encore combien d'événements comme ça ? souffle-t-elle, désabusée.

— Tant que des hommes puissants s'y rendront.

— Et ce jeu va durer encore longtemps ? insiste-t-elle d'un ton las.

Un bref rire sec traverse la ligne puis la voix d'Einstein se veut plus venimeuse.

— Ce n'est pas un jeu. Tu sembles l'oublier mais c'est la survie de William et de tes parents dans la balance. Tant que tu remplis ta mission, ils resteront… intacts. Sois concentrée sur ton objectif au service de Mancini, c'est un pont indispensable vers d'autres sphères.

Anna vient de réaliser quelque chose qu'elle pensait acté et l'information la trouble. D'après les paroles d'Einstein, monsieur X serait toujours de ce monde. Elle le pensait mort depuis des semaines à la suite de séances de tortures. En apprenant cette résurrection, la fille Berg feint l'indifférence à ce sujet, néanmoins imagine sans mal

dans quel état déplorable son père doit se trouver.

— Compris, lâche-t-elle, les poings serrés pour contrôler ses paroles et contenir son émotion.

À cet instant précis, Anna décide que, bientôt, elle ne sera plus un pantin. Comprendre qu'Einstein ne la libérera pas de ses obligations de sitôt devient une évidence. Il la pressera comme un citron jusqu'à en extraire l'ultime saveur, avant de se débarrasser d'elle et de son mentor. L'issue est claire.

— Sinon, le retour chez les Granger s'est bien passé ? poursuit-il avec une fausse légèreté.

Un soupçon d'inquiétude la traverse. Le ton employé est trop neutre, trop mesuré… Sait-il pour Quentin Rochin, ce pauvre idiot qui a écouté ses cassettes ? Elle juge cela impossible car Einstein ne laisserait pas passer une telle faiblesse sans réagir. Et si, d'une façon ou d'une autre, l'équipe a découvert son trouble de la mémoire, ses enregistrements, ses trous noirs, ses réveils sans souvenirs ? Elle n'y croit pas, s'il avait su qu'elle souffrait d'amnésies antérogrades, jamais il ne l'aurait recrutée. Leur point commun demeure que tous deux n'apprécient pas les variables incontrôlables…

— Oui, ment-elle calmement. Les Granger sont égaux à eux-mêmes.

— Tant mieux. Je détesterais devoir remplacer une gouvernante de plus.

— Toujours cet incroyable sens de l'humour, souligne Anna, agacée.

— Tu devrais l'apprécier, il empêche de devenir fou. Va chez Mancini, montre-toi disponible, et surtout, garde ton sang-froid. Ces gens-là fonctionnent comme moi, ils ne te feront aucun cadeau si tu les déçois.

La communication se coupe. Le bourdonnement dans l'oreille d'Anna s'éteint, laissant place au silence épais du soir. Elle sent en elle la colère bouillonner et la haine pour cet homme qui contrôle son existence. Son reflet dans la vitre lui renvoie l'image d'une femme que plus rien ne semble pouvoir atteindre.

— Très bien, Einstein. Jouons encore un peu…

Anna Berg attrape sa veste et quitte le domaine des Granger, direction la région parisienne.

Deux heures plus tard, la villa de Fabrice Mancini surgit au détour de la rue bordée de platanes, illuminée tel un palais présidentiel. Pour cette deuxième rencontre, Anna se sent étrangement paisible.

Le Sicilien, sûr de son pouvoir, l'attend dans le grand salon, assis nonchalamment, un sourire de satisfaction aux lèvres. Son allure demeure impeccable : costume clair, chemise ouverte, montre clinquante.

— Isabelle ! Quelle bonne surprise ! Je craignais que ton week-end

t'ait épuisée.

— Je pense que les clients l'étaient bien plus que moi.

Mancini se lève, amusé par la répartie de sa collaboratrice. Il lui serre la main longuement, presque trop. Son regard s'attarde dans le fond de ses prunelles, il la sonde. L'ambiance reste néanmoins détendue, l'échange presque amical.

— Je dois t'avouer que j'ai eu des doutes au début, confesse le mafieux en remplissant deux verres de whisky ambré. Je craignais que tu sois une opportuniste mais tu m'as surpris et prouvé tes qualités.

— C'est dans la nature des femmes de surprendre, dit-elle doucement. C'est souvent leur meilleure arme.

— Oh, je suis bien d'accord, certaines femmes savent s'y prendre… médite-t-il à haute voix. Je reconnais que je t'ai sous-estimée. C'est une erreur que je ne commettrai plus, promis.

Il lui propose un verre puis trinque dans un tintement discret. Anna porte l'alcool à ses lèvres car elle sait qu'elle doit flatter l'égo de Mancini, le persuader qu'elle joue dans son camp. Elle boit, une petite gorgée, pour la forme.

— J'ai juste une question, reprend-il en s'adossant au canapé. Via l'un de mes vigiles, j'ai entendu parler d'une intervention de gendarmes au début de la nuit. Donne-moi ton secret, comment t'y es-tu prise pour les renvoyer aussi vite ?

Malgré l'intonation enjouée de son adversaire, une première alarme s'allume dans la tête de l'espionne.

— Au Moyen-Orient, j'utilisais des bakchichs. En France, ils sont moins sensibles à cette méthode alors je leur ai proposé de dresser une dizaine de PV sur le champ afin qu'ils ne perdent pas leur temps à revenir car rien ne devait perturber la fête. Ils n'ont pas apprécié mes manières, ça les a néanmoins calmés.

Le quinquagénaire éclate de rire, sincèrement amusé en imaginant la scène.

— Félicitations ! Il faut savoir renvoyer dans les cordes tous ceux qui essaient d'entraver notre business.

Isabelle Gozel esquisse un sourire de convenance, cependant son esprit demeure en alerte. Mancini manipule son verre entre ses doigts, soudain songeur, puis relève les yeux vers son invitée.

— Soyons honnêtes… Ce n'est pas ton culot qui a réglé le problème. N'est-ce pas plutôt le coup de fil du préfet ?

Le sang de l'intendante se glace. Son corps entier se crispe. Une deuxième alarme retentit, assourdissante. Elle pose son whisky sur la table basse, sans précipitation, désormais prête à agir les mains libres.

— Sans doute, dit-elle. Je ne savais pas si vous alliez accepter cette méthode et dans l'urgence, je voulais simplement m'assurer de leur départ, j'ai donc tiré des ficelles dans mes contacts.

Le rital incline légèrement la tête, son sourire s'efface instantanément.

— Sache que moi aussi, j'ai activé mes relations…

Malgré sa douce voix, un danger sourd émane de lui. Il ne bouge pas et ne quitte plus la femme des yeux. Anna sent une tension invisible s'installer, comme un courant électrique qui précède l'orage. Puis, la porte du salon s'ouvre dans une synchronicité calculée.

Un pas lourd, un souffle rauque, une ombre imposante. Adam Lemarcheur apparaît, massif, tatoué, le visage fermé. Il avance sans un mot, sa carrure parlant pour lui. Derrière, deux silhouettes impressionnantes stationnent dans l'encadrement, à l'affût. Anna reconnaît deux des vigiles de la villa. L'alerte générale rugit à plein volume dans ses oreilles.

Feignant le respect, l'intendante se lève mais son corps est prêt à bondir. Chaque muscle, chaque fibre, se tend à son paroxysme.

— Mon instinct ne me trahit jamais, déclare le chef de gang. Je savais que je ne pouvais pas t'accorder ma confiance.

Lemarcheur tend sa main, paume ouverte. Au centre, il montre un minuscule objet, presque invisible. Le cœur d'Anna se serre en reconnaissant le modèle de micro-caméra qu'elle a disposé un peu partout dans la maison de Saint-Tropez avant de toutes les ôter. Toutes ? Vraisemblablement, elle en a omis une. Sa mémoire a failli…

— Regarde, poupée. C'est l'une de tes merdes que tu as planquée pour nous filmer.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, ment-elle avec aplomb. Je trouve vos accusations grotesques.

— Tu peux jouer la comédie tant que tu veux, mais crois-moi, je vais te faire parler. J'ai rarement eu autant envie de crever quelqu'un de mes propres mains.

Le suprémaciste blanc et ses deux acolytes se rapprochent telles des bêtes qu'on aurait lâchées hors de leur cage. Mancini, lui, admire le spectacle avec un calme inquiétant, comme s'il assistait à une simple pièce de théâtre dont il connaît déjà la fin.

— Fabrice, tente-t-elle, sur la défensive. Vous commettez une erreur.

— Non, Isabelle, souffle-t-il. Adam et moi avons horreur qu'on nous prenne pour des cons.

Anna Berg cherche une échappatoire. Ses yeux évaluent les distances, les issues, la position de chacun, toutes les options possibles. Sur la table, son verre à moitié plein brille sous la lumière. Elle le saisit brusquement, le brise contre le rebord et en brandit le tesson vers le mafieux, prête à le prendre en otage.

Soudain, un vertige brutal la fauche. Sa vision se brouille, les contours du monde se dissolvent. Elle chancelle et lâche son arme. Le

sol tangue sous ses pieds et elle s'écroule, incapable de lutter contre la gravité.

Son regard accroche celui de Mancini. Il lui porte un toast, tranquille, victorieux.

— À ta santé, Isabelle.

Chapitre 23

Le froid.

C'est la première sensation qui la traverse, violente et crue. Ce froid s'insinue dans chaque pore de sa peau, rampe sous ses ongles et anesthésie sa chair avant de la raviver dans un même frisson douloureux.

Un souffle saccadé s'échappe de ses lèvres entrouvertes. Anna ignore où elle se situe et depuis combien de temps elle est retenue. Ses paupières pèsent des tonnes, ses muscles refusent de répondre aux messages nerveux, elle ne contrôle rien.

Des bruits filtrent à travers la brume de son inconscience : des éclats de voix sourds, un froissement de vêtements, un bruit métallique qu'elle ne parvient pas à identifier.

Sous ses pieds, le sol paraît glacé, dur, granuleux. Ses poignets la tiraillent, comme si des fils d'acier lui coupaient la peau jusqu'à l'os.

Son esprit flotte dans une mer visqueuse, à mi-chemin entre le sommeil et la mort.

La surface de l'eau l'hypnotise. Trouble, immobile, elle reflète vaguement son visage terrifié. L'odeur salée la prend à la gorge tandis que ses doigts tremblent légèrement sur le rebord de la baignoire.

Une main ferme s'enfonce dans ses cheveux, la tire en arrière, sans ménagement. Elle n'ose pas crier mais son cœur s'exprime et cogne si fort qu'elle le sent dans ses tempes. La panique monte avant même que le geste ne soit accompli, car elle sait ce qui va suivre.

Quand la pression sur sa nuque s'intensifie, elle lutte d'instinct, cependant la force qui la maintient dépasse la sienne. Sa tête plonge dans l'eau.

Un hurlement muet s'étouffe dans les profondeurs. Des bulles remontent, prisonnières de sa gorge. Son crâne bourdonne et sent l'explosion à venir. Son corps se débat, inutilement. L'eau s'infiltre dans son nez, brûle ses sinus. Chaque seconde s'étire comme une éternité déchirante.

Un choc brutal la tire de son coma.

Un seau d'eau glacée lui explose au visage. La morsure du froid la déchire, plus vive qu'un coup de couteau. Des glaçons cognent sur sa poitrine, sa tête et ses bras avant de glisser sur ses cuisses jusqu'au sol. Elle comprend qu'elle est entièrement nue.

Son souffle se bloque, son dos se cambre. Elle voudrait crier mais

sa gorge ne produit qu'un râle rauque. Chaque muscle hurle, tétanisé, traumatisé. Malgré l'horreur, Anna s'accroche. Elle ne souhaite pas sombrer à nouveau dans l'obscurité rassurante de l'inconscience. Rester lucide, sentir, analyser, comprendre, peut lui sauver la vie.

L'air, enfin.

Ses poumons se gonflent dans la douleur d'un nouveau-né. Le bras l'a tirée hors de l'eau d'un coup sec. Ses cheveux collent à son visage, ses yeux brûlent à cause de la salinité extrême du bain. Elle tousse, s'étrangle, crache cette infamie, aspire l'air à grandes goulées irrégulières.

Une voix masculine peste au-dessus d'elle, indistincte et lointaine dans ce chaos. Anna ne l'écoute pas, tout son être se concentre sur le besoin primaire de respirer, d'absorber de l'oxygène avant qu'elle ne replonge en enfer.

Mais la main revient, implacable. Elle lui agrippe à nouveau les cheveux et lui enfonce la tête sous l'eau. Le hurlement intérieur d'Anna se heurte aux parois de son crâne. Ses bras battent, ses jambes se tordent, sa poitrine se déchire.

Dans un besoin vital de vivre, Anna cherche à remonter. Le poids sur sa tête l'en empêche. La saumure emplit encore sa gorge et son nez. Elle se débat, sans relâche, jusqu'à ce que ses forces s'évaporent. Le monde devient alors silence quand elle se déconnecte.

La lumière. Trop blanche, trop vive, elle lui lacère les rétines à l'instant où Anna entrouvre les paupières.

Autour d'elle, un brouillard sale, des formes floues, des silhouettes qui bougent lentement. Puis, cette odeur d'herbe brûlée, de pisse et de plastique chauffé flotte dans l'air. Elle reconnaît l'humidité crade d'un parking souterrain ou plus vraisemblablement d'une cave d'immeuble délabré. Les bruits se précisent : un rire gras, le cliquetis d'une lame qu'on ouvre et referme pour tuer le temps, un seau métallique qu'on repose.

Son cerveau recolle les morceaux. Mancini, le whisky, le chef de gang marseillais, le vertige. Puis le noir. Et maintenant, le réveil dans un monde de souffrances.

Adam Lemarcheur se tient là, à un ou deux mètres. Torse nu, les bras bardés de tatouages, il s'est mis à l'aise pour l'affronter. Accoudé contre un pilier en béton brut, il fume et la contemple.

Autour de lui, quatre autres hommes occupent l'espace. Deux jouent aux cartes sur un coin de table pliante, deux autres gardent la porte. Ces colosses aux visages abîmés et aux regards de toxicomanes n'ont rien de figurants.

Anna parvient enfin à se mouvoir légèrement, néanmoins elle comprend que ses chevilles et poignets sont solidement fixés par des menottes à une lourde porte de garage. Les bras écartés, le dos plaqué

contre le métal gelé, le corps de la femme, maintenu en croix, se présente en offrande sacrificielle.

— Eh les gars, matez un peu. Notre copine revient à elle, lance Lemarcheur, excité par tant de perspectives.

Lentement, dans une mise en scène millimétrée, il s'avance vers Anna. Il tire une bouffée de son joint avant de venir expirer la fumée au visage de la prisonnière. La vapeur âcre lui pique les yeux et la gorge, pour autant elle ne cille pas.

Elle voudrait lui briser les dents et lui exploser les parties génitales, mais ses entraves limitent le moindre de ses gestes. Elle pourrait simplement lui cracher dessus, elle se retient. Ainsi réduite au rôle de victime inoffensive, Anna ne peut se permettre de déclencher les foudres de son ennemi.

Adam Lemarcheur ricane de satisfaction devant une telle faiblesse.

— Pas si arrogante finalement, hein ?

Face à la lumière au bout du tunnel, un miracle se produit.

Le tortionnaire la tire une nouvelle fois hors du danger, pour lui offrir un répit, un espoir, une agonie plus lente.

Ses poumons explosent et des tremblements secouent tout son corps. Elle tousse, éructe, recrache. Sa vision brouillée lui interdit de voir le visage de son bourreau. Cependant, il est bien présent, elle sent sa poigne tirer ses cheveux. Puis, l'homme lui permet enfin de respirer un peu.

Elle sait pourtant qu'il va recommencer. Elle sait aussi que la prochaine fois, il pourrait décider de la tuer si elle le décevait.

Ses lèvres tremblent, son cœur bat de manière anarchique. Anna se décide à bredouiller quelques syllabes qui lui coûtent aussi bien en énergie qu'en honneur.

— Arrête… Je t'en supplie… Papa…

Le chef de gang se colle à elle jusqu'à la dominer de toute sa hauteur. Ses yeux brillent d'un plaisir malsain. Puis, avec lenteur, il presse le mégot incandescent de son joint contre le sein gauche de sa poupée.

La chair crépite, la douleur explose comme une décharge électrique qui lui traverse le corps entier. Un cri s'échappe, court, guttural, avant qu'Anna ne se morde la lèvre pour ne plus rien laisser paraître.

Lemarcheur savoure, fasciné par tant de contrôle et de détermination. Son imagination s'enflamme devant une telle adversaire.

— Et si on causait un peu, tous les deux ? lui susurre-t-il à l'oreille.

Le mot « Papa » trouve écho, lourd et irréel, dans l'espace de la salle de bain familiale.

Toutefois, il n'apporte aucune solution bienveillante, bien au contraire.

Après un silence terrifiant, une gifle éclate, brutale, et brise Anna en morceaux.

— Contrôle-toi, Anna ! rugit la voix grave de Xavier Berg. Ce n'est pas en suppliant tes ennemis que tu survivras. Non seulement personne ne te sauvera mais, en plus, personne ne te respectera. Personne. Comprends bien ma puce, ce sera toi ou eux.

Sans attendre, sa main immerge la tête de sa fille dans les abysses.

Cette fois, Anna ne lutte pas.

Elle retient sa respiration, se calme, occulte tous les signaux de détresse et impose le vide absolu.

Elle fixe intensément la flamme d'une bougie imaginaire qui se veut salvatrice. Elle s'amuse à souffler dessus pour la voir vibrer et vaciller.

Elle apprend à endurer.

Chapitre 24

Le froid mord sa chair, mais il n'est rien à côté du feu qui bat derrière les yeux d'Anna Berg. Comme de longs sabres, des lancinements la traversent au sein, aux poignets, aux côtes. Chaque impact marque durablement son corps et l'affaiblit. Pourtant son regard s'est durci. Elle ne supplie pas, ne pleure pas. Elle se contente d'observer Adam Lemarcheur calmement, presque avec mépris. Les leçons de son père résonnent encore dans sa tête : disséquer la souffrance, la rendre muette et la transformer en outil de survie.

Sous la lumière tremblante du néon, le visage du chef de gang flotte dans la fumée de son joint. Il sourit d'un air mauvais et se tord d'impatience, attendant une réaction, un signe de faiblesse. Il n'obtient rien, sauf le silence. Le même silence que Berg oppose toujours à ceux qui pensent pouvoir la briser.

— Tu es loin d'être une simple organisatrice, hein ? dit-il avec un ricanement. T'as des ressources, on dirait que tu aimes jouer…

Sa voix est caustique, chargée de menaces. Face à l'absence de réponse de sa prisonnière, il enchaîne :

— Moi aussi, j'aime jouer. J'ai tout mon temps. Tu vas parler. Je vais t'apprendre, tu vas voir.

Anna se prépare mentalement à subir les assauts de cette brute qui n'éprouvera aucune pitié pour sa personne. Elle l'a humilié en filmant ses ébats, il ne lui accordera aucun pardon. Elle bascule alors en semi-conscience. D'un côté, elle le voit et l'entend. De l'autre, elle est assise à la table de cuisine dans sa maison familiale, fixe la flamme de la bougie et approche sa main du point lumineux.

— Les règles du jeu sont très simples, annonce-t-il d'un ton dominateur. Je pose des questions, tu y réponds. Si tu as bon, on passe à la suivante ; si tu as faux, je t'humilie un peu plus à chaque fois.

En prononçant l'avertissement, Lemarcheur glisse sa main entre les cuisses de la femme et frotte son pouce contre sa vulve. Anna ne peut contrer son geste alors elle ne réagit pas, prend de la distance et examine de plus près la source de chaleur qui vacille à chacune de ses respirations.

— Pour qui travailles-tu ?

Excédé par ce refus obstiné d'exprimer la moindre émotion, il comprend qu'il va devoir employer les grands moyens. D'un signe de tête, il appelle l'un de ses hommes, celui au regard libidineux qui transpire la perversité.

— Vas-y, fourre-la. Fais-toi plaisir, l'invite-t-il.

Le patron ne mâchait pas ses mots en parlant d'humiliation. Son équipe est rôdée à la torture. Il lui tourne le dos et cède sa place. À ce moment-là, Anna remarque un pistolet coincé sous sa ceinture.

Les membres menottés, la captive voit le type s'approcher, content du spectacle à venir. Sans demande supplémentaire, il baisse son froc et son caleçon, déjà prêt à s'abandonner dans la cruauté. La vue de l'espionne se trouble, elle ne distingue plus qu'une silhouette qui se masturbe. Le temps ne s'écoule plus normalement, l'espace se dilate et Anna avance sa main au-dessus de la flamme. La chaleur l'inonde tandis qu'elle sent à peine le type l'agripper à la gorge et serrer violemment. Il veut l'empêcher de le mordre, de lui arracher une oreille ou une joue. En pleine déconnexion, elle sent le sexe de l'animal se frayer un chemin vers son intimité aride. Il insiste, force, rage et compresse davantage le cou de sa proie.

À chaque centimètre gagné par l'ennemi, Anna replie la douleur comme une plaie qu'on nettoie patiemment. Son esprit se réfugie dans la contemplation de la bougie, fasciné par cette couleur orangée, cette danse du ventre et les picotements que la paume de sa main ressent. Pendant que le gros porc la laboure, ses doigts s'amusent à se mouvoir, léchés par la flamme obsédante. La dissociation lui permet de résister.

Un puissant choc lui broie l'estomac et la sort brutalement de sa bulle. En un clignement de paupière, la réalité surgit et l'horreur du monde écrase Anna. Lemarcheur se dresse face à elle, plein de rage, déçu de ne pas voir tomber sa résistance. Sans crier gare, il lui balance une série de coups de poing fulgurants. Les organes de sa victime se contractent, prêts à exploser. Berg encaisse, grogne et reste concentrée sur les paroles de son père qu'elle se répète tel un mantra.

— Lâche le nom de ton patron. N'aie crainte, tu ne subiras jamais sa vengeance, je t'aurai déjà tuée, après une longue agonie.

À nouveau, il la boxe. Véritable punching-ball, la femme, entraînée pour lutter, reste décrochée de son corps. Elle vogue entre deux univers, entre deux états. Elle voudrait l'insulter, le pourrir de tous les noms, hurler sa rage et se débattre comme une furie, mais elle conserve son calme et ses forces pour endurer le plus longtemps possible. Lorsque son armure rompra, Anna le provoquera pour qu'il l'achève. En attendant, elle tente d'élaborer une stratégie pour se sortir de cette impasse létale.

— OK… T'es une coriace, y'a pas à dire… admet-il, à bout de souffle. On va passer aux choses sérieuses. Paddy, ramène-moi un chalumeau.

L'infiltrée capte l'information, ce qui paradoxalement, lui glace le sang. Elle sait qu'imaginer l'horreur s'avère la pire des faiblesses, elle oublie donc immédiatement ce levier de la terreur. L'un des deux

gardes quitte la pièce. Elle en profite pour jeter un coup d'œil vers l'extérieur de ce trou à rats mais l'obscurité noie l'horizon. Lucide et calculatrice, elle ne compte plus que trois adversaires rapprochés. Le retour du quatrième sonnera l'apocalypse.

Trouver une solution devient une obligation urgente.

— J'ai soif… grommelle-t-elle.

Se reconnecter aux événements l'accable de souffrances diverses. Son vagin, sa gorge, son estomac, le diagnostic devient préoccupant. Elle ne tiendra pas éternellement et s'avoue n'avoir jamais vécu une situation aussi complexe et désespérée.

— Tu te fous de ma gueule ? rugit son geôlier. Je t'ai demandé le nom de ton commanditaire, pas de passer commande.

— Donne-moi à boire et j'obéirai, insiste-t-elle d'une voix faible pour gagner du temps de réflexion.

Lemarcheur hésite quelques secondes. Il n'a clairement pas affaire à un individu normal et se méfie à juste titre.

— File-moi ta bière, ordonne-t-il au violeur.

Avec regrets, son complice obtempère. Le chef fait mine de tendre l'offrande et d'approcher le goulot des lèvres d'Anna. Finalement, le suprémaciste masculiniste verse ostensiblement le contenu de la bière sur la poitrine de la femme et se marre grassement. Il fracasse ensuite la bouteille contre le panneau d'acier pour obtenir un instrument tranchant. Il se frotte contre le corps de la suppliciée, l'arme menaçante, et se délecte de son pouvoir. Il s'abandonne un instant à ses pulsions et vient lui lécher les seins couverts de mousse.

— Arrête… lui susurre-t-elle d'une voix légèrement sensuelle.

En réponse, l'animal lui empoigne le sein pour mordre à sang son téton. Anna, grogne, féline feignant l'excitation. Elle connaît les hommes et les manipule aisément. Elle doit maintenant convaincre son prédateur qu'elle demeure une proie docile, assez folle pour se rendre complice de ses propres bourreaux.

— Laisse-moi te sucer la bite et je te dirai tout ce que tu veux.

Lemarcheur se gausse, il ne s'attendait pas à une telle réplique.

— T'es un sacré numéro, toi… Mais ne me prends pas pour un imbécile avec ton piège ridicule ! s'emporte-t-il.

Anna admet facilement sa première défaite, elle décide donc de jouer sa dernière carte, celle de la provocation contrôlée, celle qui exploitera la faille de cette brute primaire. Elle n'a plus rien à perdre, ses minutes sont comptées…

— Tu refuses ? T'es homo, c'est ça ? Tu n'aimes te faire pomper que par des mecs ? surjoue-t-elle à haute voix afin que les deux complices profitent bien de la discussion.

L'espionne frappe à l'endroit où l'orgueil d'un mâle comme Lemarcheur ne sait se défendre.

— Je ne tomberai pas dans tes filets grossiers. Attends que je m'éclate avec mon chalumeau, espèce de garce…

— T'as peur de moi, avoue ! Vous êtes quatre, costauds et armés ; je suis seule et attachée ; et tu as peur ! Bravo la réputation.

Le visage du misogyne se renfrogne. Être pris à partie ainsi par une femme devant ses petits camarades atteint sa corde sensible.

— Oui, c'est exactement ça, je tremble devant une minette, se moque-t-il en collant son tesson de bouteille sous l'œil gauche de l'insoumise.

— Ou sinon, tu as une queue toute petite et t'oses pas la sortir devant les copains ? En réalité, si tu veux récupérer les vidéos de Saint-Tropez, c'est pas pour protéger ton business, c'est pour que personne ne voit ton micropénis.

Derrière lui, des rires moqueurs s'expriment. Traiter ainsi le boss de petite bite, en réveillant peut-être son humiliation intime, provoque sa colère. Il craque, la prend par les cheveux, lui tord le cou, sûr de sa possession. Toujours inquiétant avec son verre tranchant, il se retient de lui amocher le portrait. Devant cette ouverture, si hasardeuse soit-elle, elle simule au maximum sa dévotion et l'aguiche en se mordillant la lèvre inférieure.

— Tu vas fermer ta gueule ! rugit-il, au bord de la rupture. T'essaie de me provoquer mais ça ne fonctionne pas avec moi.

— Les gars, je vous annonce que votre grand chef est impuissant devant le sexe faible… N'allez pas raconter ça dans tout Marseille, il le vivrait mal… se moque-t-elle encore. Apportez-lui du Viagra ou montrez-lui comment f…

L'humiliation a changé de camp et a assez duré. Lemarcheur fulmine, rouge brique. Il lâche son arme, déboutonne son pantalon et hurle ses ordres.

— Détache-lui les mains, Ben ! Je vais lui déboîter la mâchoire à cette salope !

Devant la fureur du boss, Ben s'empresse d'ôter les menottes. Profondément vexé, le chef du gang attrape Anna pour la mettre à genoux. Il lui fourre son sexe dans la bouche et commence des va-et-vient brutaux, rapides, libérateurs, avec le besoin de redorer son blason, de retrouver son honneur bafoué.

— Tu la sens, espèce de tarée ? T'as toujours autant envie ? crie-t-il, dans un besoin viscéral de prouver sa force et sa virilité, à lui-même comme à ses acolytes.

Plutôt que de reculer, Anna se force à donner, à hypnotiser, à assouvir le mâle. Elle suffoque, peine à respirer, se retrouve un instant la tête sous l'eau, dans sa baignoire. Se calmer. S'isoler du reste du monde. Se concentrer sur son énergie. Les fondamentaux pour survivre.

Les secondes durent des heures mais rapidement, elle sent le sexe de l'homme gonfler à son paroxysme, prêt à libérer sa jouissance. À l'instant précis où l'assaillant abandonne sa garde, l'espionne saisit le tesson au sol. Alors que son tortionnaire plane, simultanément elle lui broie le sexe et lui assène une profonde blessure dans la cuisse. Il hurle et manque de défaillir.

Sans desserrer la mâchoire afin de l'immobiliser à sa merci, Anna vole le Glock glissé dans le dos de Lemarcheur, sous sa ceinture. Les gars ont à peine le temps de comprendre et de réagir, trop shootés par leur merde de cannabis. Elle vise la tête du premier et repeint les murs avec sa cervelle puis exécute le second d'une balle en plein front. Tous deux s'écrasent au sol comme deux merdes.

D'une main, Lemarcheur cherche à retirer le tesson qu'Anna continue de lui enfoncer dans la jambe. De l'autre, il frappe le visage de la rebelle qui n'en démord pas. Sans pouvoir caler son tir avec précision, l'espionne lève le canon fumant et abat son adversaire. Elle sent enfin la tension quitter le corps de ce salopard. Il s'écroule.

La femme se redresse et vacille, éprouvée par l'affrontement. Elle se retient au mur et contemple le désastre à ses pieds. La bouche pleine de sang et de sperme, elle crache et recrache les fluides sur la dépouille. La nausée manque de la terrasser mais, consciente que les détonations ont dû alerter la meute, Anna doit se ressaisir instantanément. De toute évidence, elle n'est pas encore sortie du guêpier…

Chapitre 25

Anna Berg s'essuie la bouche d'un revers de main, pleine de dégoût. Elle crache une dernière fois sans céder à ses tourments. Elle inspire profondément, essaie de calmer les battements affolés de son cœur, et cartographie la pièce. Trois ennemis jonchent le sol, inertes, néanmoins l'évidence du danger persiste. Les coups de feu n'ont pas seulement été un défouloir, ils ont certainement attiré des renforts…

L'air glacial saisit son corps et Anna lutte contre le vertige qui la prend. Son esprit refuse de capituler et cherche à établir un plan de fuite. Ses chevilles encore menottées à la porte de garage, le métal lui mordant la peau, elle sait qu'elle doit récupérer la clé et vite.

Elle fouille d'abord les poches de pantalon de Lemarcheur sans rien trouver. Son regard accroche ensuite la silhouette de Ben, allongé plus loin. À quatre pattes dans la flaque d'eau, Anna s'étire au maximum vers lui, ses muscles hurlant à chaque mouvement. D'une main, elle tient le Glock pointé vers la sortie, consciente qu'à tout moment, le quatrième homme peut revenir avec son chalumeau, ou pire.

Elle atteint le colosse puis le tire vers elle mais il pèse une tonne et l'exercice l'épuise. Sa tête tourne et la pièce tangue tel un bateau ivre. Ses doigts glissent à tâtons dans le pantalon du mort et trouvent enfin le trousseau. La main tremblante, elle tente d'introduire le sésame dans la petite serrure et doit s'y reprendre à deux fois avant que le cliquetis salvateur ne se fasse entendre. Enfin libérée de ses entraves, une sensation d'euphorie galvanise Anna et l'emplit de confiance et d'énergie. Réduite à une proie, elle redevient chasseur.

L'absence de bruit alentour commence à l'inquiéter, elle traduit cette inaction par l'organisation, à l'extérieur, d'un vaste comité d'accueil. L'espionne tombe sur sa robe roulée dans un coin, elle l'enfile sans délicatesse, grimace quand le tissu râpe ses plaies. La tenue n'est pas des plus adaptées pour fuir mais reste plus discrète que sa nudité. En revanche, elle décide de garder les pieds nus et abandonne ses escarpins. Un fluide chaud s'écoule le long de ses cuisses, l'heure de la vengeance a sonné et s'annonce sans pitié. Elle récupère ensuite une deuxième arme dont elle vérifie le chargeur.

Sans tergiverser, Anna se colle contre le mur et pose sa main sur la poignée de porte. Son rythme cardiaque retrouve une cadence régulière. Elle transforme ses douleurs en carburant et se sent prête à traverser l'enfer.

D'un geste sec, elle ouvre l'issue en grand, tout en restant à couvert. Des détonations retentissent aussitôt et déchirent

l'atmosphère. Les impacts labourent le mur et font éclater le béton en gerbes grises. Les lieutenants du gang sont présents, dissimulés dans le noir du parking souterrain. Trois tireurs, évalue l'experte, peut-être quatre. Sans leur laisser le temps de s'organiser, elle saisit le seau posé à ses pieds et le balance de toutes ses forces par la sortie. Les assaillants, à cran, répliquent sur l'objet volant. Anna profite de la diversion pour éteindre la lumière de la pièce. Elle se faufile au dehors, plongée dans l'obscurité totale et prend la direction opposée.

— Allume, putain ! hurle un des hommes, paniqué de perdre l'avantage.

Sa voix suffit à trahir sa position. La tueuse professionnelle se redresse, vise à l'oreille et tire à deux reprises. Les échos claquent dans l'espace clos, puis un cri bref se transforme en gargouillis. Un de moins.

En terrain inconnu, à l'aveugle, elle avance à pas mesurés, le corps tendu, les sens en alerte. Les autres ripostent au hasard, les balles ricochent sur les parois ou le plafond. Anna se jette au sol et rampe. Un bref coup d'œil en arrière, des étincelles jaillissent d'un canon, elle vise, lâche deux nouveaux coups et élimine un second tireur.

L'odeur âcre de la poudre flotte dans l'air. Son ouïe devient sa seule boussole. À sa droite, à une distance de huit ou neuf mètres, un frottement. Elle pivote et tire encore. L'homme s'effondre dans un bruit mat. Ses munitions diminuent, elle les décompte, méthodique. Continuant de progresser à plat ventre, elle aperçoit une faible lumière verte, celle caractéristique des issues de secours.

Par un sacrifice calculé, elle jette son Glock déchargé loin d'elle, ce qui attire l'attention du dernier survivant. Elle profite du vacarme de la rafale pour se redresser et s'élancer vers le fond du parking. Le souffle court, les muscles endoloris, elle titube. Chaque foulée enflamme ses côtes et enfonce des aiguilles dans son ventre.

Les néons commencent à clignoter, compromettant son sprint vers la liberté. Quand elle atteint son but, toute la lumière du sous-sol trahit sa position. Anna fonce, l'épaule la première dans la porte verte crade. Une balle siffle dans son dos, une autre ricoche à quelques centimètres de sa tête.

— Alertez tout le quartier, elle a buté le boss et… hurle une voix dans un talkie.

Imaginant un gars en pleine course, en total déséquilibre pour parler, la fuyarde se retourne, canon levé, et met fin au message. L'ennemi se désarticule et s'écroule dans son élan.

Les escaliers s'élèvent devant Anna. Son ultime calibre à la main, elle longe la rampe et grimpe les marches, quatre à quatre. Chaque pas lui arrache un râle de souffrance mais elle ne ralentit pas, sa survie en dépend. Soudain, un grondement monte. Elle a à peine le

temps de voir qu'un diable, chargé de deux bouteilles de gaz et lancé à pleine vitesse, dévale les marches.

Avec un réflexe miraculeux, elle recule d'un bond, évite in extremis le convoi fou qui explose contre le mur avec fracas. Dans son évitement, sa tête percute violemment le mur, le choc manque d'assommer la femme. Le gars au chalumeau saisit l'occasion pour plonger sur elle. Il hurle comme un démon et se lance des marches du haut, tel un rugbyman en plein plaquage.

L'impact est phénoménal et la terrasse au sol. Son crâne heurte à nouveau le béton, son souffle s'éteint. Le poids de la carcasse l'écrase et semble la briser en mille morceaux. Le type la domine et cogne sans relâche. Les derniers éclats de lucidité d'Anna la guident vers l'arme tombée près d'elle. Elle tend son bras, encaisse les coups ; l'autre grogne et l'en empêche. Il pense la vaincre mais sous-estime la puissance de sa vengeance. Alors, tentant son ultime chance, elle concentre toute son énergie et frappe là où ça fait mal. Un genou sec dans les testicules. Le cri résonne dans la cage d'escalier.

La seconde de relâchement du mec permet à Anna d'agripper la crosse du Glock. Elle retourne le pistolet vers l'homme et appuie sur la détente, prise par l'urgence. La balle hurle dans son oreille et manque de lui arracher la joue. Le coup de tonnerre troue la tempe de son agresseur et le sang chaud gicle sur le visage de la tueuse.

Le temps presse pour se libérer de ce poids mort. Haletante, elle se dégage tant bien que mal. Sa cage thoracique brûle, ses membres épuisés tremblent, son instinct de survie la maintient néanmoins hors de l'eau. La vision brouillée, elle parvient enfin en haut des dernières marches. Une porte vitrée se dresse devant elle, dernier rempart à son évasion.

Sa peau frissonne sous l'effet de l'air glacial de la nuit. Dehors, l'obscurité de décembre s'étend comme un gouffre. Ses pieds nus frappent le bitume humide à un rythme effréné mais sa robe blanche l'assigne tel un lapin effrayé qui tente d'échapper aux phares des voitures. Autour d'elle, les tours HLM dorment profondément ; cependant, dans les halls, la faune s'éveille à son passage.

— Arrête-toi, salope ! l'interpelle une voix derrière elle.

Le bruit sourd d'une circulation dense l'aspire vers un grand axe où elle espère des possibilités de fuite. Rapidement des ombres la prennent en chasse, des moteurs de scooters grondent. L'alerte des guetteurs se propage comme une traînée de poudre et mobilise l'armée de la cité.

Anna accélère au possible, les poumons en feu, les jambes raides. À chaque intersection, elle change de direction ; à chaque occasion, elle saute une barrière, traverse une haie, pour tenter de semer ses poursuivants. Lorsqu'un moto-cross s'approche dangereusement et la

prend en chasse, elle vise le gamin et tire en pleine poitrine. Sa machine glisse dans un vacarme métallique et l'adolescent roule mollement dans le caniveau. Les bandes de dealers savent jouer collectif quand il s'agit de protéger leur business, leur réputation ou leur intégrité. À l'instar des États, ils aiment envoyer au front de la jeune chair à canon, la sachant condamnée.

Le boucan attire la meute et les phares dans sa direction se multiplient. Anna fonce vers une artère éclairée, slalome entre deux voitures. L'une klaxonne rageusement, l'autre freine in extremis. Un scooter derrière elle percute le capot dans un horrible froissement de taule. Anna esquive l'accident, se jette sur le trottoir, saute une rambarde et dévale un haut talus. Ses muscles se tétanisent, sa respiration devient saccadée, elle refuse de ralentir mais comprend qu'elle ne tiendra plus longtemps…

Arrivée sur un pont, la fugitive aperçoit plus bas un flot important de véhicules. Les moteurs des poursuivants rugissent à la mort, tous sont décidés à stopper celle qui sème le chaos parmi leur troupe. Anna évalue simplement la hauteur de la structure par rapport à la route. Elle n'a pas le choix, elle serre les dents, profite de son élan et saute par-dessus le parapet. Un seul calcul en tête, celui de tomber sur le toit du camion visé.

La chute lui arrache un cri d'agonie. Au lieu d'atterrir à l'horizontal, son corps percute la paroi en toile de la semi-remorque dans un bruit sourd. Le supplice est insoutenable, néanmoins ses doigts s'agrippent de justesse à une nervure métallique. Le camion continue sa route, inconscient du fardeau qu'il transporte.

Même si le vent glacé fouette son visage, Anna ouvre les yeux et observe la réaction des délinquants qui se rassemblent sur le pont. Ils n'abandonnent pas leur quête mais les deux roues perdent un temps précieux à effectuer un long détour pour descendre sur la rocade. L'espionne sait qu'elle ne dispose que d'une poignée de secondes pour définitivement disparaître, juste le laps de temps où les gars ne la voient plus directement.

Elle profite donc d'un bref ralentissement de la circulation pour se propulser en arrière et se laisser tomber dans les fourrés le long de l'asphalte. La violence de la réception n'a d'égal que la maladresse de la roulade. Anna ne contrôle plus son corps torturé par les sévices et les efforts. Les élancements la figent sur place, alors elle se contente de se traîner derrière un buisson squelettique caché dans la pénombre.

À l'affût, elle entend sur une voie au-dessus de sa position les moteurs vrombissants d'une horde de fous furieux. Ils filent vers l'horizon, sans plus de réflexion, pour rejoindre le camion qui a pris une belle avance.

Le silence retombe enfin. Le cœur d'Anna bat à toute vitesse, sa

tête tourbillonne, son corps entier vibre d'adrénaline. Ni surhumaine, ni détentrice de pouvoirs extraordinaires, elle est désormais incapable du moindre effort supplémentaire et ne bouge plus.

Au bord des abysses, Berg ne triomphe pas. Elle vient simplement de survivre à l'enfer, encore une fois.

Chapitre 26

Je ne sais pas où il m'emmène.

Nous avons quitté la maison après le repas du midi et mon père est supposé me conduire chez une amie pour passer le week-end. Ce scénario manque de crédibilité vue ma personnalité mais s'est avéré plausible aux yeux de ma mère sous anxiolytiques.

Le paysage m'est déjà étranger depuis plusieurs heures lorsque le 4x4 quitte la route principale et s'enfonce dans la forêt comme dans une gueule ouverte. Les pneus dérapent dans la boue, les branches fouettent la carrosserie, un battement régulier rythme le moteur tel un compte à rebours inarrêtable.

Je reste immobile à ses côtés sans avoir échangé un seul mot depuis notre départ. Il se concentre sur sa conduite, ses doigts serrent le volant, son visage ne trahit rien. Du haut de mes quatorze ans, ce masque figé, je le redoute autant que je l'admire.

Quand la voiture stoppe enfin, la végétation nous a complètement avalés. Aucune trace de civilisation n'existe à des kilomètres à la ronde. À l'écoute du souffle sinistre du vent dans les branches d'arbres, je frémis d'avance à l'idée de ce qu'il me réserve.

— Sors.

L'air humide me claque le visage. Mes pieds s'enfoncent dans un tapis de feuilles détrempées. La terre est molle, spongieuse, et une odeur de mousse pourrie flotte autour de nous. Mon père contourne la voiture et ouvre le coffre. Au lieu d'extraire mon sac avec mes quelques affaires, il sort une corde.

— Donne-moi tes mains, me dicte-t-il sans même me regarder.

Dans un premier temps, je m'exécute sans poser de questions. Le cordage, sec et rugueux, brûle ma peau. Intransigeant, il noue les liens avec la précision d'un marin. Puis je ne tiens plus et desserre enfin les lèvres.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Tais-toi.

Mon père n'a jamais eu besoin d'hausser le ton, son autorité naturelle s'impose d'elle-même. Il sort ensuite un bandeau noir et me couvre les yeux. Lorsque le tissu me colle fermement aux cils, mon monde s'éteint.

— Avance.

Il me pousse dans le dos. Les ronces accrochent mon manteau. À chaque pas, mon déséquilibre le fait sourire, je le sens. Tous deux, nous marchons longuement ainsi, d'un rythme lent, presque cérémonial. Je tente évidemment d'enregistrer notre trajectoire mais mon guide se complait à zigzaguer, à contourner, à rebrousser chemin pour me désorienter

pleinement. Quand on s'arrête, il a réussi à me perdre. Je devine simplement que nous sommes loin, très loin, de tout repère.

— Tu vas rester ici.

Son souffle chaud frôle mon oreille. Je fronce les sourcils sous le bandeau.

— Quoi ?

— Tu veux devenir forte ? Tu dois réussir cet exercice de survie, c'est le prix à payer.

Je tente de rire, persuadée qu'il plaisante, que ce sera simplement une course d'orientation.

— Tu vas me laisser comme ça ?

— Je te glisse un téléphone dans la poche. Si tu veux abandonner, tu m'appelles. Sinon, débrouille-toi. Il te reste quelques heures avant la nuit donc, avec un peu de chance et beaucoup d'efficacité, on se dit à tout à l'heure.

Tandis que mes camarades de classe sont à l'âge de la contestation permanente, je n'ai pas les mots pour protester. Je l'entends s'éloigner sans aucune hésitation. Puis le vent reprend possession des lieux. Je reste là, immobile, désemparée, incapable de me révolter face à ce monstre.

— Papa ?

Sans réponse, la panique me prend à la gorge. Je la refoule, il ne supporterait pas que je pleure et l'appelle au secours. En l'absence d'autres choix, sur la volonté de mon père, je commence à m'activer et me concentre sur mon premier défi : rompre mes liens.

Après avoir trouvé une écorce abrasive, je m'applique à frotter la corde énergiquement. Ce va-et-vient arrache ma peau, écorche mes doigts. Pourtant je tire, je tords, je force car cette étape s'avère indispensable pour poursuivre ma route. Lorsque les brûlures deviennent insupportables, que les échardes meurtrissent tout mon épiderme, je retiens mes sanglots et poursuis le travail. Le nœud finit par céder d'un coup sec. Mes bras souffrent, mes membres tremblent. Je tombe à genoux dans la boue, incapable de défaire le chanvre tant mes blessures m'élancent.

Quand j'arrache enfin mon bandeau, la lumière, pourtant faible et déclinante, grille mes rétines. Des troncs, des ombres, des masses indistinctes se dressent partout autour de moi, mais pas de trace de mon père. Sans réelle surprise, je comprends qu'il m'a vraiment abandonnée.

Je me relève, les jambes lourdes, mes vêtements déjà trempés. Je scrute les alentours, tente d'identifier des empreintes de semelles au sol sauf que je ne repère ni piste ni direction à suivre. Alors je me mets à marcher au hasard, parce que rester ici, c'est mourir.

Au début, j'essaie de suivre une logique en avançant toujours tout droit, en gardant un alignement avec un repère au loin. Malgré ma méthode, très vite, chaque tronc ressemble à un autre et tous ces arbres forment un mur infranchissable.

Au fur et à mesure que la pluie s'invite, le ciel s'assombrit et le sol glisse sous mes pieds. Un bruit derrière moi me fige, un craquement net. Je me retourne, le cœur prêt à exploser, mais seule la végétation me domine. Est-ce un animal ou mon imagination ? Quelque chose de plus obscur et impalpable m'observe peut-être ?

Les heures passent et je trace sans m'arrêter, sans même écouter ces bruits étranges qui me poursuivent. Fatiguée, je finis par trébucher sur une racine. Je dévale une pente et atterris dans une flaque boueuse. Le choc me coupe la respiration et mes mains ensanglantées me supplient.

— Papa !

J'hurle son nom juste une fois. Le cri s'éteint entre les arbres, englouti par le vent qui forcit à l'approche de la nuit. Je ris nerveusement. Il doit être fier de lui, là-bas, quelque part, au chaud et à l'abri. « Ne panique pas. Réfléchis, toujours. » Ses conseils me hantent et j'essaie de les appliquer à chaque instant.

Comme l'obscurité s'impose rapidement et que le froid nocturne s'installe tel un poison lent, je décide de chercher un abri de fortune pour me protéger et passer les prochaines heures. Lorsque je découvre enfin un renfoncement dans les pierres, juste assez large pour m'y glisser, je m'y recroqueville.

Dès lors, chaque bruit devient une menace. Des pas, des craquements, des murmures, s'expliquent peut-être par la présence de renards ou sangliers. Je me sens ridicule. En même temps, quel adolescent ne réagirait pas ainsi, trahi par ses frayeurs enfantines ?

Mes doigts engourdis et lacérés peinent à sortir le téléphone de ma poche. J'allume l'écran et remarque amèrement que l'appareil ne capte apparemment aucun réseau. Des gouttes d'eau s'écrasent sur les touches alors que j'ouvre le répertoire à la recherche du numéro de mon père. Je sens la panique monter quand je constate que la mémoire du Nokia est vide.

Ma respiration s'emballe. Je ne connais pas son numéro, ni aucun autre d'ailleurs. Je ferme les yeux, désespérée, et tente de me souvenir.

— Un jour, tu seras nue. Tu n'auras plus rien, ni armes, ni papiers, ni argent. Il ne te restera que ta tête avec ton intelligence et ta mémoire. C'est elle qui te sauvera des impasses.

Mon père me répète sans cesse ce conseil mais je ne l'ai pas écouté sérieusement, je n'ai pas appliqué ses ordres à la lettre. J'en paie le prix fort désormais.

Ce téléphone peut éventuellement me permettre de joindre des secours, le 15, le 17 et le 18, je les connais tous. Sauf que, si je les contacte, il me tuerait. Comment pourrais-je leur expliquer ma présence ici sans compromettre mon père ? Comment justifier le traitement qu'il me réserve sans cesse ?

Je sens mes nerfs se fissurer. Les larmes que je retiens depuis des heures

montent dans mes yeux. Je me hais de me laisser aller. Je voudrais crier, hurler ma détresse, mais à quoi bon ? La forêt n'a pas d'oreilles. Alors je me tais.

Je m'enroule sur moi-même, le menton contre les genoux, les bras autour du corps.

Je maudis son visage, sa voix, sa foutue pédagogie.

Je maudis ses tests, ses silences, son besoin de prouver que tout s'achète par la douleur.

La pluie tambourine sur la roche et m'éclabousse. Le noir s'épaissit et je ne vois plus mes mains. Je ne dors pas, j'attends. La nuit va être interminable.

Anna somnole, ne parvenant plus à lutter contre l'épuisement. Elle reprend uniquement conscience lorsqu'un véhicule lourd vrombit trop fort à proximité ou lorsqu'un conducteur s'acharne sur son klaxon. Une fraction de seconde plus tard, elle retombe dans les vapes. Le temps est long, s'écoule lentement, fragmenté entre le présent et les souvenirs du passé.

Le corps plongé en hypothermie, Anna a la gorge sèche, ne sent plus ses doigts, ses pieds et à peine ses jambes. Son flux sanguin se concentre uniquement autour de ses organes vitaux. Du tréfonds des limbes de ses pensées, elle réalise que son mode survie est enclenché…

Je suis convaincue de ne pas passer la nuit. Tout mon être est transi de froid. J'ai l'impression qu'il se solidifie peu à peu. Viendra un moment où je ne pourrai plus bouger, où mes os se briseront comme de la glace à la première vibration.

Après la vision interminable d'un tunnel sans fin, par miracle, je vois l'éclat de l'aube filtrer à travers la masse épaisse de cette forêt. Dès que la faible luminosité me permet de distinguer mes chaussures, je me force à agir sans plus attendre. Il faudra bien que je sorte d'ici, personne ne viendra me récupérer. Ne pas me prendre en main me condamne et je ne veux pas mourir. Je me lève et marche, sans réfléchir, en niant tous mes messages nerveux.

Droit devant moi, toujours tout droit. Je finirai bien un jour par croiser un chemin, une route ou une rivière. La tête vidée, je pose simplement un pas après l'autre, longtemps, jusqu'à ce que la lumière me permette de voir l'horizon.

Et soudain, un coup de feu.

D'après ma jeune expérience des armes, j'identifie un tir de carabine, calibre douze. Une deuxième détonation s'ensuit et me persuade qu'un chasseur rôde dans les environs. J'accélère le rythme à la recherche de cette âme qui peut me venir en aide…

Piégée dans son état semi-comateux, Anna sait que son agonie peut durer des jours. Mais sa force vitale ne veut pas qu'elle pourrisse sur le bas-côté de cette rocade, logée contre les racines inconfortables d'un buisson décharné. Elle doit reprendre le dessus sinon un pauvre jardinier découvrira sa dépouille au printemps prochain.

L'intensification des bruits de circulation annonce les heures matinales et le départ des travailleurs. Métro, boulot, dodo. Finalement, n'est-ce pas le bon plan ? Anna ne regrette-t-elle pas une vie plus normale ? Pas vraiment en réalité. Elle serre les dents et, dans une grimace indéfinissable, se redresse laborieusement. Ses plaies, ses muscles et hématomes la tiraillent au plus profond de sa chair. L'évidence lui certifie que, dans cet état, elle n'ira pas loin. Pourtant, une courte distance peut la sauver du péril promis.

Lentement, doucement, Anna s'accroupit et commence à avancer à quatre pattes. La rocade se profile au-dessus de la butte et des véhicules filent, phares allumés pour percer l'obscurité. La rescapée puise les dernières onces d'énergie que son corps parvient à fournir et se traîne jusqu'à apparaître dans les faisceaux des conducteurs.

Devant le spectacle horrifique qu'Anna Berg propose à ces routiniers du matin, une voiture s'arrête finalement. Une bonne âme court vers elle, prête à secourir l'inconnue.

Chapitre 27

Une voix traverse le brouillard.

— Mon Dieu, que vous est-il arrivé ?

Malgré la raideur de son cou, Anna Berg lève la tête. Par réflexe, elle évalue le danger. Une femme, la trentaine, peut-être son âge, se précipite vers elle. Son visage exprime une peur sincère, presque maternelle. L'inconnue s'agenouille devant la rescapée, paniquée par la vision de ce corps tuméfié et ensanglanté.

— Je vais appeler les secours, déclare-t-elle, déjà en train de fouiller dans ses poches.

Anna fournit un effort supplémentaire et la fixe. Cette femme veut l'assister mais sa décision serait en réalité une catastrophe.

— Non… Non… Je n'en ai pas besoin, souffle-t-elle d'une voix étranglée.

La femme la dévisage, hésite, persuadée d'avoir affaire à une victime en état de choc, incapable de se rendre compte de la situation.

— Vous êtes blessée. Il faut qu'un médecin vous examine !

L'énergie lui manque cruellement, pourtant Anna secoue la tête avec lenteur et doit la convaincre d'intervenir autrement.

— S'il vous plaît… Aidez-moi, mais pas ça. Pas les secours.

Son ton implorant désarme son interlocutrice. Le téléphone reste suspendu dans ses doigts. Son regard glisse sur les hématomes et plaies d'Anna, puis descend jusqu'à ses cuisses. Le sang séché parle à sa place. La femme range son smartphone et se relève doucement.

— D'accord… Appuyez-vous sur moi.

Son soutien lui semble irréel, presque doux. Elle passe le bras d'Anna autour de ses épaules et la soulage pour marcher. Le corps de l'espionne refuse de coopérer. Chaque pas devient une lutte, chaque souffle un supplice. Plus loin, les voitures filent sur la rocade sans ralentir, insensibles à la scène.

— Encore un effort… Vous pouvez y arriver, l'encourage la femme dans un chuchotement.

Anna s'effondre sur le siège passager de la voiture, pantelante, glacée, à demi-consciente.

— Si vous ne voulez pas aller à l'hôpital, où puis-je vous conduire ?

La victime ne répond pas. Elle n'a plus rien, ni sac, ni papiers, ni téléphone, ni argent.

— J'ai froid… J'ai soif… murmure-t-elle, simplement.

Ces mots suffisent. L'automobiliste comprend tout sans qu'Anna ait besoin d'en dire davantage.

— OK, OK… Je fais demi-tour, je vais m'occuper de vous à la maison.

Évaluant les risques encourus proches de zéro, la tueuse se relâche et s'enfonce dans l'inconscience. La route défile, le monde se dilue.

Quand Anna rouvre les yeux, une chaleur l'enveloppe ; une sensation incroyable qu'elle n'a pas vécue depuis trop longtemps. Allongée dans un fauteuil moelleux, un plaid épais la recouvre jusqu'au menton. Une odeur de menthe flotte dans l'air. Immédiatement sur le qui-vive, elle appréhende son environnement et délimite les contours de la pièce : un petit appartement modeste, rempli d'éléments rassurants. Des coussins colorés s'entassent sur le canapé, une lampe à la lumière jaune diffuse une clarté apaisante, des livres sont empilés un peu partout. Sur un buffet, une photo attire son attention : une femme et un garçon souriant dans un parc d'attraction.

— Je pose une RTT pour aujourd'hui, j'ai un problème personnel… Oui, je te rappelle plus tard.

La voix féminine provient de la pièce voisine. La bonne âme entre quelques secondes après, un mug fumant à la main.

— Vous êtes réveillée. Je vous ai préparé un thé, ça va vous réchauffer, l'hypothermie vous guettait.

En situation de vulnérabilité, Anna s'efforce de se redresser. Son corps proteste, ses muscles crient. Devant cette bienveillance désarmante, elle accepte la tasse sans bouger et remercie son hôte pour sa gentillesse. La chaleur de la céramique brûle ses doigts meurtris, lui arrache une douleur vive un instant avant de se transformer en une vague de soulagement.

La femme s'assied en face d'elle, sans détourner le regard.

— J'aimerais prévenir un médecin. Je ne peux pas vous laisser comme ça.

— Ça va aller… Vous m'avez déjà beaucoup aidée. Merci infiniment.

— Moi, c'est Estelle. Estelle Courseaux. Vous êtes la bienvenue chez moi.

Ce sourire, cette empathie, brisent quelque chose en Anna. Elle acquiesce simplement en silence. Elle dissimule son mal-être et ses tremblements en buvant une première gorgée. Le thé bouillant s'immisce dans sa bouche et nettoie le goût métallique de la nuit passée.

Estelle hésite, choisit ses mots avec précaution.

— Vous souvenez-vous de ce qu'il s'est passé ?

— Malheureusement oui, répond Anna d'une voix sourde.

Elle pourrait mentir, inventer une autre réalité, mais l'effort lui semble inutile.

— Cet homme… vous a fait du mal, n'est-ce pas ?

Anna ferme les yeux, hoche la tête, une seule fois. Des images subliminales percutent son esprit sans prévenir. Des échos d'une réalité qu'elle a essayé d'enfouir.

— Il faut prévenir la police, insiste Estelle. Il ne peut pas rester impuni.

— Non, je ne peux pas. Laissez-moi juste reprendre mes forces. Après, je disparaîtrai, comme je suis arrivée.

Son hôte l'observe longuement. Ses yeux brillent d'une compassion sincère, cependant une légère incompréhension marque ses traits.

— D'accord, pour aujourd'hui, cède-t-elle. Mais au moins, mangez un peu. J'ai de la confiture de fraises au frigo, elle est délicieuse.

Elle s'éclipse dans la cuisine et laisse Anna seule avec sa tasse. Le silence du salon résonne étrangement alors que de nombreux détails évoquent une vie familiale remplie d'énergie et d'amour. Les jouets d'un garçon, une console de jeux, des feutres de couleur, un paquet de bonbons, rien n'échappe à l'œil aiguisé de l'infiltrée.

Le thé réchauffe lentement ses entrailles. Sous la couverture, son corps se délie peu à peu. L'émotion qu'elle croyait morte revient, timide mais dévastatrice. Elle détaille le physique du jeune garçon dans le cadre et se perd en contemplation.

— Tenez, je vous ai grillé du pain, annonce Estelle en revenant avec un plateau.

Elle tend ensuite une assiette à Anna. La vue de tartines recouvertes d'un coulis rouge brillant et sucré lui tord les boyaux tout en réveillant sa faim et sa gourmandise.

— Il s'appelle Martin, dit la mère, en désignant la photo. Il a huit ans. Je venais de le déposer à la garderie de l'école quand je vous ai aperçue…

Anna regarde à nouveau le portrait et cache au mieux son trouble.

— Il a l'air gentil, souffle-t-elle, le cœur débordant d'émotion. J'ai un fils, moi aussi. William.

Estelle ne connaît même pas le prénom de cette étrangère, elle marque donc sa surprise face à cette révélation personnelle.

— Et il vit avec vous ? s'inquiète-t-elle. Je veux dire, quelqu'un s'occupe de lui en ce moment ?

Une ombre de tristesse traverse le visage d'Anna.

— Non. Il habite avec ma mère. C'est… mieux ainsi.

Les mots pèsent lourd dans l'air. Estelle perçoit une grande fragilité derrière cette retenue. Elle choisit de ne pas insister.

— Vous êtes très courageuse, dit-elle simplement.

Anna prend une bouchée de pain. Le goût fruité lui colle aux lèvres, active son estomac. Elle mâche lentement, avec difficulté, mais refuse de s'arrêter.

— Vous êtes couverte d'hématomes, constate Estelle. Je n'ai pas les

compétences pour vous soigner…

— Une douche bien chaude et un peu d'alcool feront l'affaire.

Elle esquisse un léger sourire avant d'ajouter :

— De l'alcool désinfectant, évidemment.

Estelle sourit à son tour, rassurée par cette tentative d'humour. Elle décide de respecter les choix de la victime et s'engage avec humilité à l'aider à se relever après son agression.

— Très bien, je vous prépare ce qu'il faut dans la salle de bain. Vous taillez bien du trente-huit ? Je suis vendeuse dans le prêt-à-porter, je me trompe rarement.

Lorsque la mère de famille s'éloigne, Anna profite des mets sucrés et se laisse absorber par cet appartement. Elle imagine la vie paisible de ce duo mère-fils qui doit bénéficier d'une existence normale où sécurité et amour fusionnent. Cette femme représente un monde qu'Anna ne connaît ni d'Ève ni d'Adam. Et pourtant, ces instants, seule dans cette ambiance feutrée et conviviale, la troublent plus que de raison.

Une fois isolée dans la salle de bain, Anna s'examine longuement dans le miroir. Avec précaution, elle retire sa robe souillée et la jette à la poubelle. Quand elle tourne le robinet et laisse jaillir l'eau brûlante, la buée se forme rapidement sur le verre et absorbe son reflet. Par cette vision, l'espionne a confirmation qu'elle revient de très loin, qu'il s'en est fallu de peu.

Elle entre dans la cabine et s'appuie contre le carrelage froid. Ses jambes tremblent. Son intimité la ronge à l'acide. Ses paupières se ferment. La vapeur l'enveloppe. Pour la première fois depuis des heures, elle se sent hors de danger.

L'eau chaude ruisselle sur sa peau, lave les traces de son parcours chaotique. La terre, la sueur, le sang, les cauchemars se dissipent ; cependant, l'agression, les souffrances, l'humiliation, le viol remontent à la surface.

Une vague approche lentement. Anna devine à quel point l'onde va déferler et tout briser sur son passage. Une larme roule sur sa joue, unique et salée, témoin de son traumatisme. Puis une autre. Cette fois, elle capitule devant l'ampleur du barrage à contenir. Un profond sanglot remonte le long de sa gorge et s'exprime sans complexe. Elle pose son front contre le mur, ouvre les yeux et cède à ses émotions.

À ses pieds, l'eau s'écoule rougeâtre avant de disparaître dans la bonde, emportant avec elle une part d'Anna Berg.

Mais aucune douche ne peut effacer ses déchirures intérieures.

Sous le bruit du jet, ses pleurs se noient dans la vapeur.

Anna se tient debout, nue, vulnérable, fracassée. Pour la première fois depuis des années, à l'abri du monde, elle s'autorise à exprimer son humanité.

Chapitre 28

La nuit tombe sur la gare routière.

Les lampadaires projettent une lumière lugubre sur le bitume sale. Le vent soulève quelques feuilles mortes et charrie l'odeur âcre des gaz d'échappement des monstres d'acier. Anna Berg attend sur le trottoir, immobile, le regard fixé sur les phares d'un bus qui s'approche au loin. Le vrombissement du moteur s'intensifie et finit par absorber le brouhaha ambiant.

À ses côtés, Estelle Courseaux ne cesse de bouger, mains dans les poches, peut-être frigorifiée, plus vraisemblablement mal à l'aise dans cet au revoir suspendu. Elle a tenu à l'accompagner jusqu'à l'arrêt, incapable d'imaginer cette femme repartir seule après les horreurs vécues la nuit précédente. La trentenaire n'a visiblement aucune idée de la barbarie dont peut faire preuve le gang de Lemarcheur, elle n'imagine pas non plus la nature réelle de la femme qu'elle a aidée.

La tueuse professionnelle semble ailleurs, déjà loin des quartiers nord de Marseille. Son jean serre ses cuisses, son sweat gris sent la lessive bon marché, ses vieilles baskets compriment ses orteils, mais elle ne peut se plaindre de l'aide apportée. Anna n'en demandait pas tant et pourtant, sa bienfaitrice lui a donné des vêtements et acheté un ticket pour Paris. Comment remercier quelqu'un pour de tels gestes ? Berg ne sait pas. Jusqu'à ce jour, sa survie n'a jamais dépendu de quiconque.

Comme elle n'a pas les mots pour s'exprimer, Anna transférera une belle somme d'argent sur le compte des Courseaux pour le dédommagement. Dans l'après-midi, profitant d'un moment d'absence de son hôte, elle a subtilisé le numéro de compte bancaire sur un chéquier. Estelle et son fils pourront ainsi s'offrir des vacances de Noël dignes de ce nom.

D'ailleurs, un peu plus tôt dans la soirée, Martin est revenu de l'école. En entrant dans l'appartement avec son cartable trop lourd et son sourire éclatant, Anna a senti son cœur chavirer. Le garçon s'est arrêté net devant l'inconnue, curieux mais pas apeuré. Il l'a observée avec cette innocence brute que seuls les enfants possèdent encore.

— Tu t'es fait mal ? a-t-il demandé timidement en louchant sur ses nombreuses ecchymoses.

L'espionne n'a su répondre et est restée happée par ce regard clair, franc, dénué de jugement. Une chaleur étrange et inhabituelle s'est propagée dans sa poitrine. Cette douceur l'a désarmée plus sûrement qu'une arme braquée sur sa tempe.

— Laisse notre invitée tranquille, veux-tu. Elle a subi un grave accident ce matin… est intervenue Estelle.

Quand la voix du haut-parleur annonce le départ imminent du car pour Paris, Anna pense justement à son propre fils. Un frisson parcourt les deux femmes simultanément.

— Qu'est-on supposé se dire, maintenant ? souffle Estelle, hésitante, après une journée hors du temps en compagnie de l'inconnue.

— Un simple adieu. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi.

La mère de famille sourit, gênée, les yeux embués. Elle cherche à croiser le regard de la rescapée pour obtenir des réponses mais devine qu'elle demeurera dans le flou. Puis, le tutoiement s'impose naturellement dans ce dernier échange.

— Tu es une femme incroyablement forte et résiliente. Tiens, voici mon numéro. Si besoin, n'hésite pas… Ou si tu repasses par Marseille un jour.

Ces paroles paraissent d'une simplicité désarmante, néanmoins pour Anna, elles représentent des sensations inédites. En moins de douze heures, elle a récupéré une partie de son énergie, retrouvé sa vivacité d'esprit et une certaine lucidité. Pourtant, face à cette être extraordinaire, elle se sent différente et parvient difficilement à tenir son rôle. Elle referme simplement les doigts sur le petit papier où figure le numéro griffonné à la hâte.

— Merci. Va vite rejoindre ton fils maintenant, il doit trépigner d'impatience.

L'autre acquiesce, la gorge serrée. Anna sort le ticket de bus de sa poche et s'avance vers la portière. Estelle s'approche soudain, la saisit dans une étreinte brève et maladroite, avant de déposer un baiser sur sa joue.

— Bon voyage, murmure-t-elle. Je crois en toi.

D'ordinaire, Anna déteste le contact physique, mais cette fois, elle ne recule pas. Cette embrassade lui rappelle qu'elle existe encore aux yeux de quelqu'un. Puis d'un pas ferme, elle monte les marches du car sans se retourner. Les règles de son père résonnent à nouveau dans sa tête. Ne pas faiblir. Ne pas s'attacher. N'accorder sa confiance à personne.

— Les bagages dans la soute, s'il vous plaît, rappelle le chauffeur aux passagers.

Anna Berg ne dispose que d'un billet aller et de dix euros, rien d'autre.

Elle s'isole au fond du bus et choisit une place contre la vitre. Le siège grince en l'accueillant tandis qu'elle grimace de douleur. Elle ferme les paupières et soupire un instant, espérant que la route jusqu'à

la capitale lui offrira un repos supplémentaire.

Quand l'autocar s'ébranle lentement, Anna remarque la présence d'Estelle, toujours présente sous l'abribus. Elle lève la main à son adresse. Généralement insensible à ce genre de scènes, elle n'a jamais compris le dernier baiser flamboyant ou la petite larme versée dans les halls d'aéroport ou sur le quai des gares. Ce soir, Anna répond, sans ironie, au geste qu'elle juge pathétique chez les autres.

« Imite les émotions, Anna, fais comme les autres. Ne parais surtout pas différente. »

Elle s'exécute machinalement, cependant, en son for intérieur, Anna reconnaît, pour une fois, la sincérité de son émotion.

Le véhicule quitte la gare, s'engouffre dans les rues de la cité phocéenne et s'éloigne rapidement des néons. Parvenu sur l'autoroute, le ronronnement du moteur devient régulier et berce ses pensées. Néanmoins, le sommeil refuse de venir car à peine ferme-t-elle les paupières que des images s'imposent dans son esprit : la cave, les cris, le sang, le souffle de ce porc collé contre son intimité. Pour se détourner de ses fantômes, Anna rouvre les yeux et scrute les lumières de la ville qui s'estompent.

Berg s'impose enfin une longue réflexion, pénible mais indispensable. L'heure du bilan a sonné et le temps est venu pour la tueuse d'envisager sérieusement la suite.

D'abord, rejoindre Paris. Retrouver son repaire, son « terrier », son unique refuge en cas de catastrophe. Là, elle pourra se rééquiper, se forger une nouvelle identité, se fondre à nouveau anonymement dans la masse et reprendre contact avec ses rares informateurs fiables.

Einstein. Son nom lui vient en premier et reste entouré d'un épais brouillard. Son équipe et lui ne l'ont pas secourue. Ils ne se sont même pas manifestés alors qu'elle exécutait une mission sous leurs ordres. Leur inaction découle-t-elle de leur ignorance, de leur peur ou d'une terrible trahison ? Dans l'état actuel de ses connaissances, la tueuse ne peut savoir, cependant elle se promet d'éclaircir ce point dans les plus brefs délais. Sont-ils, d'une manière ou d'une autre, encore alliés ? Incontestablement, Einstein porte une lourde responsabilité dans les épreuves qu'elle vient de subir, elle lui fera forcément payer un lourd tribut. Craignant que l'agent secret – ou qui qu'il soit réellement – anticipe la réaction vengeresse de sa mercenaire, il pourrait décider de la tuer à la première occasion.

Pour l'instant peut-être, son seul avantage se résume à ce qu'Einstein la croit morte. Mais cet équilibre ne durera pas. Bientôt la presse, les flics et les ennemis d'Anna propageront l'information qu'elle est toujours en vie.

Vient ensuite Mancini. L'Italien, lui, doit déjà être informé qu'elle a survécu. Il connaît désormais pleinement la mesure de son

professionnalisme et de son efficacité. Un adversaire de ce calibre ne se contentera pas de s'effacer. D'un côté, il va se barricader dans une forteresse ; de l'autre, il va envoyer son armée la pourchasser. Pour atteindre cette enflure, Berg devra gagner du temps, bâtir une stratégie infaillible et conserver un sang-froid absolu.

Et puis, vingt-deux noms d'hommes s'égrènent dans sa mémoire, ceux de la villa de Saint-Tropez, ceux dont elle a volé les identités et l'intimité. Anna repasse mentalement chaque visage, elle ne les a pas encore oubliés, eux n'oublieront certainement pas le sien. Aucun doute, aucun espoir niais : tous connaissent son projet, ils ne lui pardonneront pas et voudront sa tête.

« Le monde n'appartient pas à ceux qui espèrent, mais à ceux qui frappent les premiers. » affirmait sans cesse son père.

À travers le reflet de la vitre, le regard d'Anna Berg se durcit. Le bus s'enfonce dans la nuit. Les phares des voitures croisées éclairent son visage par intermittence. Peu à peu, kilomètre après kilomètre, l'espionne s'efface, se camoufle et se régénère. Elle ne dort pas, elle attend, l'esprit en alerte.

La destination pour Paris ne constitue qu'une étape où elle devra se préparer au pire.

Ensuite, la chasse reprendra, plus violente que jamais.

Chapitre 29

L'obscurité de décembre enveloppe le manoir des Granger dans une étrange atmosphère.

Sous un ciel noir chargé de pluie, Anna Berg se dissimule depuis une heure dans la végétation des jardins. Pour pénétrer le domaine sans éveiller l'attention, elle a traversé des kilomètres de vergers détrempés. Elle a ensuite franchi l'enceinte où aucune caméra ne filme – l'avantage de connaître le terrain.

Certaines pièces de la bâtisse principale sont éclairées, une partie des anciennes écuries allouée aux domestiques aussi. Quelques fenêtres laissent filtrer des halos jaunes à travers des rideaux. Pourtant, malgré sa patience, Anna ne discerne aucun mouvement, pas la moindre silhouette. Rien. Les lieux paraissent morts.

D'ordinaire, après le souper, chacun reprend ses habitudes. Angélique Granger regarde un soap dans le petit salon, puis rejoint sa salle de bain pour la toilette, avant de gagner enfin sa chambre, lisant jusqu'à ce que le sommeil l'emporte. Quant à Sébastien, son mari homosexuel, il s'enferme dans son bureau et n'en sort que lorsque sa femme est endormie, évitant ainsi toute intimité gênante. Le chef cuistot et la servante rangent la cuisine et anticipent le petit-déjeuner. Isolé dans sa guérite, Quentin Rochin, le gardien, s'assoupit souvent devant ses écrans de contrôle.

Mais ce soir, tout semble arrêté, comme si le temps s'était figé.

Ce constat inquiétant ne surprend nullement Anna qui décide de passer à l'action. Tout de noir vêtue, elle se fond parfaitement dans la nuit. Ses bottes s'enfoncent dans la boue sans bruit. Sa main tient fermement son HK USP Compact, une arme légère, maniable, idéale pour les affrontements à courte distance. En plein mouvement, elle scrute constamment les fenêtres, le doigt sur la détente, en quête d'un simple signe de vie. S'il s'est passé quoi que ce soit, Anna doit vite le comprendre. Et si quelqu'un l'attend, il devra mourir avant elle.

L'infiltrée longe le mur nord jusqu'à la porte de service des cuisines. À travers la vitre, elle aperçoit des silhouettes d'ustensiles suspendus, un plan de travail encombré mais un espace déserté.

La main gantée sur la poignée, elle appuie lentement. La clinche grince, le battant s'ouvre. Anna Berg entre, arme en avant.

Un grincement retentit dans le noir. Ce son caractéristique provoque un frémissement chez l'adolescente de seize ans. Devant elle, l'accueille un hall immense qu'elle balaie de sa lampe torche. Le faisceau vacillant éclaire des

fragments de murs, des tableaux et des grandes statues. La poussière vole au courant d'air. Le froid et l'humidité saisissent le corps d'Anna, glacé jusqu'à l'os.

Ses doigts se crispent autour de la crosse métallique de son revolver à six coups. L'engin semble peser une tonne. La jeune fille avance lentement, les deux bras tendus en carte de visite.

Les couloirs s'étirent dans plusieurs directions. Des toiles d'araignées recouvrent tous les angles. Sous ses semelles, des débris craquent. Dans son avancée, Anna a l'impression que les portraits aux visages délavés la suivent du regard.

Un bruit soudain, lointain, la fait sursauter. Une porte a peut-être claqué à l'étage. Anna accélère le pas et monte l'escalier. Parvenue sur le palier, elle retient son souffle et pivote, prête à tirer. Quand une ombre plus dense que l'obscurité glisse sur le mur à l'autre bout de la pièce, elle éteint sa lampe ; trop tard sans doute…

Son cœur s'emballe, sa respiration devient sifflante. Dans le noir total, elle ne voit rien mais la sensation d'être observée la transperce. Puis, une détonation éclate dans le néant. L'impact la touche en plein cœur. Elle bascule contre le mur.

Anna n'a même pas tenu cinq minutes depuis que son père l'a déposée devant l'entrée de ce château abandonné. L'exercice vire rapidement au cauchemar et à l'humiliation.

— Tu es morte, dit calmement Xavier Berg. Tu dois apprendre à survivre dans l'inconnu et à tuer avant d'être tuée. Allez, on recommence.

Anna traverse les cuisines avec un regard inquiet sur les éléments de cuisson. La pièce empeste le gaz et la nourriture brûlée. Une poêle vide chauffe à blanc. Dans le four, une tarte carbonisée continue de noircir. Les préparatifs du repas se sont interrompus net. L'espionne estime donc à trois heures l'assaut du manoir par ses ennemis. Ils ont donc eu malheureusement tout le temps pour se préparer à sa venue…

Après une rapide inspection des recoins, elle pique une pomme dans le panier de fruits et la glisse dans sa poche. Elle progresse vers le couloir, se colle aux murs et passe la tête dans les pièces latérales. Un vase éclaté au sol dégage un parfum agréable de fleurs – le bouquet frais qu'exige Angélique tous les matins à son réveil.

À chaque pas, le silence s'impose, étrange, pesant, saturé de tension. Anna remonte vers la grande entrée. L'espace, baigné d'une lumière spectrale lui paraît presque irréel. L'éclat se reflète agréablement sur les murs brillants en marbre blanc. Mais quelque chose cloche. Elle remarque alors une ombre projetée au sol.

Le pistolet tendu, elle avance lentement, avec une méfiance extrême.

L'ombre longitudinale s'étire depuis le plafond, ce qui semble insensé. La femme lève donc les yeux pour comprendre et en perçoit

l'origine.

Angélique Granger. Son corps pend au bout d'une corde, le cou tordu, le visage violacé. Sa robe de soie vert pâle flotte doucement sous l'imposant lustre.

Anna se plaque aussitôt contre le mur. Elle s'y cale un instant et analyse l'évidence du piège.

Cinquième tentative. L'adolescente pousse la lourde porte en bois de la demeure.

Ses bras épuisés tremblent sous le poids conjugué de l'arme et de la lampe torche. Tous ses muscles frémissent à cause du froid piquant. Elle n'en peut plus, son père la pousse au bout de ses forces physiques et psychologiques, encore et encore.

Les salles s'enchaînent dans un itinéraire différent à chaque fois. Les pièces délabrées illustrent une décennie de visites et de squats. Des tags obscènes décorent les murs lézardés et des bris de bouteilles couvrent le parquet en chêne. Des traces d'urine et de moisissure enrobent le tout. Sa lampe éclaire un instant un matelas éventré, au sol, des seringues et cuillères rouillées.

Anna se sait observée, évaluée, jugée sans bienveillance. Son père l'épie là, quelque part, invisible, prêt à tirer une nouvelle fois sur elle pour la déclarer morte.

— Tu ne réfléchis pas, Anna, lui a-t-il reproché. Tu subis au lieu d'agir. Et ceux qui subissent meurent toujours en premier.

Évidemment, elle calcule à cent à l'heure mais visiblement pas de la bonne manière, pas comme son paternel l'exige. L'apprentie avance malgré tout, sans autre choix possible. Son instinct la guide davantage que son courage.

Le craquement d'une latte de bois lui soulève le cœur et manque de la faire défaillir. Pourtant, il n'y a personne dans la pièce, les lieux s'avèrent hantés. Anna essaie de gommer cette peur irrationnelle qui cherche à la paralyser.

Une fois libérée de ce fardeau et pleinement concentrée, l'élève pense comprendre où veut en venir son professeur. Il lui a forcément donné les clés de la réussite, reste à elle de découvrir laquelle utiliser et comment…

L'œil rivé sur le lustre, Anna reste à couvert. La perfection du piège ne peut être ignorée. Sans hésiter, elle vise la corde et tire. La balle fend l'air et le lien rompt instantanément. Perché à trois mètres de hauteur, le corps d'Angélique Granger chute lourdement au sol, dans un bruit sourd.

Une fraction de seconde plus tard, un mouvement se manifeste à l'étage. Une silhouette apparaît au-dessus de la balustrade. L'homme armé, s'est laissé surprendre par la détonation et ce scénario imprévu. Trop lent et irréfléchi, Anna l'attend déjà en place. Le projectile éclate

la tempe du type. Sa masse bascule et il s'écroule sur la large rampe en pierre taillée.

L'odeur de poudre sature les narines de la tueuse. Elle reste en position, attentive, l'oreille tendue.

Personne d'autre ne bouge, pour l'instant.

Anna se souvient d'une discussion, quelques jours avant cette mise à l'épreuve. Lors de ce repas, sa mère, droguée aux anxiolytiques, restait dans un état second perpétuel. Cette situation permettait au père de parler à sa fille psychopathe sans retenue.

À la télévision, un journaliste critiquait une manœuvre politique du gouvernement. L'adolescente n'y comprenait fichtre rien et ne s'intéressait pas à la société et aux informations en général. À l'évocation d'un étrange « chiffon rouge », Xavier Berg commenta la supercherie, passionné.

— Ils nous font le coup à chaque fois ! Ils nous brandissent un fait divers quelconque ou une polémique montée de toute pièce, pour détourner l'attention du peuple d'une réalité embarrassante.

Anna leva le nez de son assiette, comprenant que cette explication lui était destinée. Sa mère fixait son plat de pâtes d'un regard vide sans l'avoir touché. La jeune fille fronça un sourcil dans le but d'obtenir une traduction claire.

— En politique, en magie ou au combat, la diversion est la clé. Tu attires l'attention de ton interlocuteur sur un point quelconque et tu accomplis ta mission par derrière. C'est comme pour le débarquement des alliés en Normandie en juin 1944, ils ont fait croire qu'ils attaqueraient au nord, ils ont en réalité frappé ailleurs.

Anna écoutait, attentive, mais incertaine d'avoir compris l'essentiel de la leçon sur le coup. Désormais, dans le ventre glacial du château, elle réalise le sens profond de ce subterfuge politique applicable à toute situation. Dans l'art de tuer, il ne s'agit pas seulement de force, mais aussi de ruse.

L'heure d'appliquer ce principe est venue. Anna fouille alors la salle de billard dans laquelle elle se trouve. Sous la table en bois sculptée, elle déniche trois boules couvertes de poussière. Une seule suffit à son plan.

Elle se positionne idéalement, dans l'axe du long couloir desservant l'escalier d'honneur. Une fois tapie dans un coin, elle éteint sa lampe et lance la boule avec un maximum de précision afin qu'elle roule droit devant elle, le plus loin possible. Le bruit est d'abord infime et imperceptible à longue distance. Puis, un impact sec retentit lorsque la boule cogne une plinthe à huit ou neuf mètres de sa cachette.

Une minute durant, Anna retient sa respiration, ne bouge même pas un cil. Son canon est pointé vers l'escalier d'où le son provient. Quelques secondes supplémentaires suffisent pour qu'une ombre se dessine lentement, dans un monochrome trompeur. Ses pupilles, maintenant habituées à l'obscurité, saisissent cette anomalie nocturne.

Lorsque la tête de son père atteint sa ligne de mire, elle tire.
Pour la première fois, c'est lui qui s'effondre.

Lorsqu'Anna quitte sa cache, la tension grimpe d'un cran dans le manoir des Granger. Elle se place de l'autre côté du passage afin d'obtenir un nouvel angle de vue. Face à elle, le hall s'étend, vaste et familier, surplombé par la balustrade du premier étage. L'énorme lustre oscille au plafond et rend l'éclairage instable.

Anna voit alors Sébastien Granger accolé à la porte d'entrée. Assis sur une chaise, les mains attachées et la bouche bâillonnée, il est présent sans l'être réellement. Son visage tuméfié et ses yeux révulsés racontent l'indicible. En apercevant du sang goutter sur le tapis, Anna ne pourrait déterminer si l'homme d'affaires vit encore.

Refoulant toute appréhension, Anna poursuit son avancée, arme au poing, dans un silence de cathédrale. Stable sur ses appuis, elle glisse la main dans sa poche et applique le stratagème du chiffon rouge. La pomme n'atteint pas le plafond que de nouveaux coups fusent au-dessus d'elle. Désormais certaine de la position du tueur, l'experte monte de quelques marches et surprend le tireur aux aguets mais tourné du mauvais côté. Une cartouche lui explose l'arrière du crâne.

À mi-hauteur, Anna vérifie ses angles morts avant de poursuivre l'ascension. Elle surplombe l'horrible scène. Le corps ligoté de l'époux, sa femme la corde au cou face à lui. Le scénario du bourreau, limpide et cruel, s'impose dans l'esprit de l'intruse. Tout respire la mise en scène pour que Granger crache le morceau. Anna sait qu'il n'a eu que très peu d'éléments à raconter malgré l'horreur des sévices.

Ces ordures sont décidément prêtes à tout. Berg devine que d'autres l'attendent, tapis dans l'ombre.

Elle ne recule pas et ne pardonnera pas.

Autour d'elle, l'air se raréfie. Témoin passif, le manoir retient son souffle.

La tuerie peut se poursuivre…

Chapitre 30

L'air du manoir pèse d'un silence irréel.

Anna Berg perçoit un clignement de paupières chez Sébastien Granger. L'homme échappe encore à la mort mais reste prisonnier d'un état second, incapable d'articuler la moindre pensée. Son corps a réagi aux coups de feu, un réflexe purement organique, déconnecté de toute conscience. Ses yeux, noyés de larmes et de sang, ne voient plus rien. Le millionnaire a cessé d'exister, il n'est plus qu'une enveloppe martyrisée, vidée de volonté.

La tueuse s'en détourne aussitôt car ce pseudo-patron ne représente plus aucun intérêt. Il n'était qu'un pion sacrifié dans la partie d'échecs à grande échelle lancée par Einstein, un dommage collatéral comme tant d'autres. Quant à sa femme, pendue, elle ignorait tout du rôle fictif d'Isabelle Gozel. Les Granger ne formaient qu'un couple de figurants dans un drame qui les dépassait.

Sa progression reprend, fluide et méthodique. Ses gestes traduisent la maîtrise d'une professionnelle rompue à la survie. Son HK USP Compact suit précisément le mouvement de sa tête, extension naturelle de son bras. Elle remonte l'escalier, vérifie chaque angle, chaque recoin, sans jamais rompre le rythme de sa respiration.

En pleine action, sa réflexion se poursuit et son plan s'adapte en permanence. Les deux hommes qu'elle vient de tuer n'ont pas pu agir seuls. Pour contrôler un domaine aussi vaste, il doit y avoir des renforts, des relais, des guetteurs. Le personnel a dû être neutralisé et enfermé quelque part. Peut-être sont-ils déjà morts ? Mancini aux commandes de cette opération, il n'aura dépêché que des tueurs aguerris, des professionnels du sang-froid.

Un crépitement discret l'interpelle un instant, il ne s'agit que de la circulation d'eau dans les vieux radiateurs. Son ascension se termine, arme levée, muscles tendus. Son cœur bat vite, mais reste sous contrôle.

— Pose ton flingue ou je te bute !

La voix, rauque et autoritaire, retentit depuis un couloir adjacent. À quelques mètres, dans l'encadrement d'une porte, le lâche se dissimule derrière la carrure de Quentin Rochin. Le canon de son pistolet colle la tempe du gardien. Ce dernier, blême et terrorisé, tremble, les poings liés dans le dos. Son souffle court témoigne d'une terreur animale.

Anna évalue la scène en une fraction de seconde et se décide.

— D'accord… Du calme, murmure-t-elle. Je vais poser mon arme.

Elle s'abaisse lentement, les bras ouverts, feignant l'obéissance. En réalité, son cerveau calcule la manœuvre, la distance, la hauteur du tir et la vitesse de réaction du type. La respiration bloquée, elle roule sur le côté et vise la tête. Une seule balle suffit. Le projectile lui traverse le crâne et projette du sang contre le chambranle. Quentin hurle, s'écroule, pantin terrifié.

Sans perdre une seconde, Anna se redresse, prête à contrer une éventuelle irruption provenant des chambres. Le silence dure à peine une respiration avant qu'une rafale de kalachnikov ne fracasse les vitres de la grande baie du hall. Une pluie de verre s'abat dans toute la pièce dans un vacarme assourdissant. Face à l'attaque d'un assaillant de l'extérieur, la professionnelle plonge en avant et se plaque au sol, invisible de son ennemi.

— Combien sont-ils, Rochin ? Et où ?

Le pauvre gardien, secoué de spasmes, ne répond pas. Ses yeux cherchent une issue qui n'existe pas. La fausse gouvernante jure entre ses dents, sort un couteau de sa botte et rampe vers lui. À la vue de la lame, le pauvre homme se recroqueville, craignant que sa dernière heure soit arrivée. Elle se contente de le libérer de ses liens en un coup sec.

— Quentin ! C'est moi, Isabelle ! Réagis ! J'ai besoin de toi, et nos amis aussi ! Où sont les otages ?

Elle le fixe droit dans les iris, l'oblige à revenir à lui. Quand son regard capte enfin le sien, il se reconnecte.

— Je… Je crois qu'ils sont… Six, balbutie-t-il. Les autres sont enfermés là-haut… au grenier… Il doit rester un gars avec eux.

Anna acquiesce sans un mot. Si les circonstances n'embrument pas trop l'esprit du simplet, elle compte encore deux tireurs dehors et un dernier dans les combles. À plat ventre, elle attrape le Glock du cadavre et le fourre dans la paume moite de Quentin. Devant son nouvel excès de panique, elle en conclut que le gardien n'a jamais été formé, ni de près ni de loin, à son métier.

— Reste à couvert. Vise l'escalier. Si quelqu'un tente de passer, tu tires dans le tas.

— Mais… Je ne sais pas faire… Ne me laissez pas…

— Si besoin, tu appuies sur la détente. Si un des deux doit mourir, autant que ce soit l'autre, non ?

Sans attendre de confirmation, l'espionne quitte sa compagnie et s'élance vers l'aile sud. Le couloir résonne du claquement feutré de ses bottes. L'escalier en bois menant sous la charpente se dessine dans la pénombre, porte entrouverte, lumière faible au bout du tunnel. Anna s'immobilise, les méninges en ébullition, persuadée que monter par ici serait du suicide. L'homme aux aguets, en position dominatrice, l'attend certainement. Aucun subterfuge ne lui permettra de pénétrer

dans ce passage étroit et d'en ressortir vivante.

Après analyse rapide de la configuration des lieux, l'espionne rebrousse chemin, traverse tout l'étage et cherche l'autre accès au grenier, celui de l'aile nord. Sans bruit, elle pousse la porte dissimulant la seconde volée de marches. Les planches de bois gémissent sous son poids et grincent à chaque appui.

La lampe torche pointée vers le sol, Anna s'enfonce dans les combles. L'atmosphère la saisit comme un gant de glace. L'air sent la poussière, le renfermé et l'humidité. En d'autres occasions, la traversée de ce fourbis géant aurait été une plongée intéressante dans le passé. De vieux meubles s'entassent pêle-mêle. Des bibelots remplissent les étagères. Des jouets d'enfants sommeillent sous une couche grise. Une bassine à lessiver récupère l'eau d'une vieille fuite de toiture jamais réparée.

Plus loin, une lueur filtre à travers des draps suspendus. Anna éteint sa lumière et avance avec une précision féline. Des silhouettes se dessinent derrière le linge, figées et pétrifiées, mais aucune trace du mafieux qui les garde.

— Lâche tout de suite ton arme ! Sans geste brusque.

L'ordre provient de derrière elle. Elle n'a pas senti sa présence, sans doute s'est-il dissimulé derrière le porte-manteau. L'homme menace avec confiance, la professionnelle comprend être prise dans ses filets. Le canon doit être directement braqué sur sa tête. Cependant si son adversaire voulait la tuer, il l'aurait déjà exécutée. Mancini la veut vivante, elle doit saisir cette chance.

— Du calme, cowboy… souffle-t-elle. Ne t'excite pas, je vais lâcher mon flingue. J'avais justement deux mots à dire à ton patron.

Lentement, sans tenter le diable, elle pose son HK sur un fauteuil poussiéreux, lève les mains et reste parfaitement droite.

— Bouge et je t'explose les rotules, la prévient-il.

Anna entend le cliquetis métallique d'une paire de menottes. Le bruit ne lui rappelle aucun bon souvenir récent. L'histoire a tendance à se répéter et elle déteste cette sensation.

— Attache-toi solidement les poignets dans le dos. Ne joue pas au con.

L'adversaire connaît la réputation de Gozel, il sait que son arrivée jusqu'à lui signifie la mort de nombreux équipiers. Face à cette redoutable créature, il agit avec précaution. Il lance les anneaux à ses pieds sans s'approcher d'un centimètre. Impuissante, elle obéit donc, en apparence. Une fois limitée dans ses mouvements, le coup du traître part sans prévenir. Son pied vient brutalement exploser les côtes d'Anna. Déjà fragilisées, la douleur la transperce littéralement de part en part. Son corps heurte une table basse, de la porcelaine éclate. La femme halète, écrasée dans la crasse centenaire. Les otages

frémissent derrière les tentures.

— Pour te rassurer, tes potes n'ont pas souffert… grommelle-t-elle pour évacuer ses souffrances et sa colère.

Le mafieux ne répond pas à sa provocation. Autoritaire, il la saisit par le bras et la hisse sans ménagement. Anna se concentre sur la flamme de sa bougie afin d'oublier les tiraillements qui la tressaillent.

— Avance. Pas de cinéma.

Berg obtempère, déjà en quête d'une faille. Au moment de passer les draps, elle découvre ses collègues assis sur des empilements de vieilles malles en bois. Ils sont terrorisés, mais ne semblent pas étonnés de la revoir. Sans doute ont-ils dû répondre à mille questions la concernant. Parmi les quatre otages, elle cherche directement Alberto, le cuistot. Quand ses pupilles croisent celles de l'ancien rugbyman, elle lui envoie un message muet en remuant les lèvres. *Attaque-le*. Elle réitère, plus insistante. *Attaque-le !*

Devant l'absence de réaction du cuisinier à la musculature entretenue, elle essaie de gagner quelques précieuses secondes, le temps qu'Alberto ose manœuvrer.

— Libérez-les, lâche-t-elle d'une voix ferme. Ils n'ont rien à voir avec tout ça. Ils ne savent pas qui je suis et pourquoi j'ai feint de travailler pour les Granger.

En prononçant ces paroles, Anna se retourne vers le preneur d'otage tout en regardant à nouveau son possible allié. Il doit comprendre que s'il n'agit pas maintenant, tous seront morts avant l'aube.

— Oh, arrête, je vais pleurer. Je m'occuperai d'eux plus tard. Avance !

Agacé, l'homme la pousse vers l'escalier où elle manque de tomber la tête la première. Alberto en profite pour bondir soudain sur l'assaillant avec la puissance caractéristique d'un attaquant de l'ovalie. Le mafieux décolle du sol, lâche un cri de surprise et trébuche sur le corps féminin. Il bascule dans le vide de la cage d'escalier avec fracas.

Ignorant les plaintes de ses membres, Anna se contorsionne sur le plancher pour repasser ses bras devant.

— Bien joué, félicite-t-elle son allié. Essayez de vous libérer, je m'occupe de lui.

La tueuse dévale les marches et repère l'arme tombée plus loin. La corpulence de son agresseur lui bloque le passage. Malgré sa chute spectaculaire et l'étrange géométrie de son squelette, sa poitrine continue de se soulever. Sans hésiter, elle décide d'enjamber la masse inerte pour se munir en priorité du Glock. Au premier pas, le type lui attrape la cheville et la projette au sol. Sa tête percute une marche mais Anna reste assez lucide pour riposter d'un coup de genou dans l'estomac.

En pleine lutte contre le bulldozer, la femme réussit à passer la chaîne de ses menottes sous sa gorge et commence à serrer de toutes ses forces. Sa vie en dépend. La lutte dure une éternité, le gars est robuste. Mais Anna ne tremble pas, puise toute son énergie pour accomplir cet acte ultime. Le métal écrase la chair de l'homme, l'étouffe peu à peu, jusqu'au dernier râle. Il s'affaisse enfin.

Au bout de l'effort, Berg reste à genoux, haletante, les poignets en sang. Derrière elle, elle découvre les expressions ahuries des domestiques qui ont assisté à la scène. La tueuse déniche la clé des anneaux, se libère puis s'empare du pistolet.

— Allez vous planquer, il en reste deux dehors. S'ils vous trouvent, ils vous tueront.

Des coups de feu. Trois détonations successives résonnent alors dans la bâtisse, appuyant ses propos.

— Quentin…

La professionnelle repart au pas de course, le corps voûté sous l'emprise de terribles élancements. Sur la mezzanine surplombant l'entrée, le gardien est toujours allongé par terre. Face à lui, un troisième cadavre ensanglanté gît, inanimé. Le gardien sanglote, les yeux agrandis par l'horreur.

— Tu as fait ce qu'il fallait, tu nous as tous sauvés, lui assure-t-elle. Je m'occupe du dernier, reste vigilant en attendant les secours.

Elle le laisse sans lui adresser un signe d'adieu même si elle sait pertinemment qu'ils ne se reverront jamais. Avant de descendre l'escalier, Anna hésite un instant, se retourne vers ce drôle de compagnon. Comme il connaît une partie de son histoire, elle devrait le tuer. Son père lui ordonnerait d'éliminer ce pion problématique. Mais Monsieur X est soit prisonnier au fin fond d'une cellule soit déjà mort.

Quand la tueuse atteint la baie vitrée dévastée, elle distingue les phares allumés d'une voiture dans la cour puis perçoit un moteur vrombir. Comprenant que le dernier survivant veut fuir le combat, elle se met alors à courir dans sa direction. Cependant, le gars écrase l'accélérateur et la voiture démarre sur les chapeaux de roue. Anna stoppe, prend un bon appui et tire. La lunette arrière du véhicule explose au loin, pour autant la silhouette noire de la berline continue sa route.

— Putain de lâche… rage-t-elle.

Ce salaud aura beau aller tout raconter à Mancini, ce dernier lui fera la peau pour avoir déserté la zone. Seulement, Anna en décide autrement, c'est elle qui le tuera. Malgré la distance croissante avec sa cible mouvante, elle réajuste sa ligne de mire et tire à nouveau. Le pneu arrière droit éclate et le véhicule chasse brusquement sur le côté. Pour autant le fuyard poursuit son chemin mais à allure modérée.

La tueuse voit là l'occasion de rattraper le salopard. En terrain connu, elle reprend son sprint et fonce vers l'Ouest, s'engouffre dans le parc, franchit le mur d'enceinte en gardant un bon élan, puis se fraie un chemin dans les vergers avoisinants. La route d'accès au manoir serpente et mène à un seul point. En gardant un rythme élevé, en chassant en ligne droite, Anna escompte donc couper la trajectoire du dernier homme à abattre.

Certes, dans l'obscurité, elle distingue les armatures squelettiques des pommiers, mais elle peine à garder l'équilibre sur le sol piégeux. En contrebas, des phares percent les cultures et signalent la position de l'ennemi, ce qui galvanise les forces de la coureuse. Sa respiration contrôlée lui permet de durer malgré les difficultés. Ses calculs lui prédisent qu'elle peut atteindre le véhicule au niveau du panneau STOP au bord de la départementale. Sa proie, se pensant désormais à l'abri, avance plus lentement, péniblement sur trois roues. Il n'a décidément pas compris contre qui il se battait… Quelqu'un qui ne renonce jamais.

Parvenue à l'extrémité de la parcelle pile au moment où la voiture arrive, Anna a juste le temps de se jeter sur le macadam. Plongée dans le faisceau des phares, son adversaire ne peut manquer sa présence. Après une roulade, elle a la brève opportunité de viser et de lui balancer ses dernières munitions. Mais dans la précipitation, alors que la berline fonce droit sur elle tel une boule de bowling inarrêtable, elle manque le buste qui, instinctivement, s'est baissé derrière son tableau de bord.

Une fois son chargeur vide, elle se redresse, ses muscles commandés par son instinct de survie. Éreintés, ils répondent une fraction de seconde trop tard pour éviter l'impact. Anna bondit vers le bas-côté dans un réflexe désespéré, évitant de justesse l'écrasement frontal. Néanmoins, son corps heurte violemment le capot moteur et sa tête fend le pare-brise dans un choc d'une violence extrême.

Chapitre 31

La nuit enveloppe la route d'un voile compact et indistinct. Anna conduit. Les phares dévoilent à peine l'asphalte humide et la ligne blanche se dédouble par instants, comme si la réalité elle-même hésitait à rester stable. Une douleur inhabituelle lui comprime l'abdomen, une oppression sourde qui évoque une catastrophe à venir, le pire des drames. Quelque chose de profond et sombre s'insinue en elle, un terrible venin. Face à ce constat, une tristesse dense, écrasante, mêlée à une colère muette l'accable. Elle va tout perdre.

Ses mains tiennent le volant mais son esprit dérive. Ses paupières s'alourdissent.

Anna a conscience qu'elle a été droguée ou empoisonnée. Elle ne devrait pas rouler à cette vitesse, pas si vite… Pourtant elle ne dispose d'aucun autre choix pour sauver son bébé. L'idéal serait de rejoindre un hôpital pour que son fils naisse dans de bonnes conditions. A minima, elle se planquera dans son repaire et se débrouillera seule pour accoucher, à l'abri de cet ennemi qui veut sa peau.

La voiture continue d'avancer à vive allure, docile, implacable, alors que la femme lutte pour rester lucide et garder les yeux ouverts. Plus que quelques kilomètres, elle doit tenir.

Soudain, son corps se soulève.

La sensation est irréelle, presque aérienne, avant que la violence ne la rattrape. Le fracas de la tôle explose autour d'elle dans une cacophonie métallique. Le monde se retourne, se disloque, et son crâne percute le pare-brise avec une brutalité absolue. Le verre cède dans une pluie tranchante. La douleur n'a même pas le temps de naître que le néant s'impose.

Anna se retrouve éjectée dans le petit ravin bordant la route. Elle retombe lourdement, tel un poids mort, et sa tête cogne à nouveau contre une pierre.

Sonnée, elle peine à comprendre ce qui vient de se produire. Sa vision se brouille, les contours se diluent, et une migraine lancinante irradie derrière ses tempes. Une chaleur poisseuse coule le long de son visage, du sang. Ses mains palpent la terre boueuse à la recherche de son arme, ses doigts s'enfoncent dans l'humus tandis que le vrombissement du moteur de son agresseur s'éloigne définitivement. Le type ne reviendra pas.

À quatre pattes, la tueuse reprend difficilement son souffle et tente de remettre de l'ordre dans ses pensées. Deux images se superposent dans son esprit, presque identiques dans leur violence. Deux accidents.

Deux impacts brutaux. L'un appartient au présent, l'autre surgit d'un passé qu'elle ne parvient pas à saisir entièrement. Une partie de ces flashs lui échappe et perturbe son raisonnement. Tout se mélange et provoque une confusion générale. Elle n'a pas le temps de mettre de l'ordre dans ses pensées, la priorité est autre.

Elle ne sait plus ni exactement où elle se trouve, ni ce qu'elle doit faire dans l'immédiat.

Anna se redresse avec lenteur et un vertige brutal la force à s'arrêter. Son corps proteste violemment. Chaque mouvement réveille des douleurs diffuses mais profondes, comme si l'ensemble de sa structure avait été secoué au-delà de ses limites habituelles.

Les hommes de Mancini.

La police.

Ces données finissent par s'imposer, claires et impératives. Elle doit fuir, et vite. Les autorités peuvent surgir d'un instant à l'autre et quadriller toute la région. Pourtant, une contrainte s'impose à elle avec la même force. Elle doit retourner à la résidence des Granger, couper à travers les vergers et récupérer une partie de ses affaires personnelles.

Elle avance pas à pas. Une irritation froide la traverse, plus insidieuse encore que ses souffrances physiques. Berg s'en veut. Elle n'aurait jamais dû s'obstiner face à ce simple sbire de Mancini. Par orgueil, elle a risqué sa vie, retardé son départ et compromis sa propre survie alors que chaque minute compte désormais. Cette erreur de jugement ne repose sur personne d'autre qu'elle.

Au ralenti, puis à petites foulées malgré les élancements, Anna rebrousse chemin vers le manoir. Son regard scrute l'horizon en quête du moindre gyrophare et de la moindre sirène. Chaque pas lui coûte mais elle maintient l'allure, portée par une détermination absolue et fonctionnelle.

Les contours massifs du manoir se dessinent enfin dans la nuit. À mesure qu'elle s'en approche, un nouveau dilemme s'impose à elle avec une lucidité implacable. Doit-elle nettoyer les lieux de tous les témoins ? Ou accepter, pour une fois, de laisser derrière elle des survivants ?

Un instant, Anna Berg reste immobile dans la cour principale, ses côtes lui perforent la chair à vif. La police va vite débarquer. Son ADN, ses empreintes, ses mensonges éclateront au grand jour. Les rescapés parleront. Sa couverture n'existera plus ; désormais elle sera traquée pour le restant de ses jours…

Les tuer tous ne la rendrait pas invisible pour autant. Elle alourdirait simplement sa sentence.

Anna n'a plus qu'à disparaître.

Pourtant, avant, elle a un dernier objectif, une mission essentielle,

vitale même.

Elle traverse le domaine au pas de charge, traverse le bâtiment des anciennes écuries et rejoint son studio. Elle se fiche de récupérer sa brosse à dents, ses tenues ou ses faux papiers. Ce qu'elle veut n'a pas de prix.

La porte béante de son appartement laisse entrer l'air froid. À l'intérieur, chaque recoin a été minutieusement fouillé de fond en comble. Les coussins du canapé sont lacérés, le matelas éventré, les tiroirs retournés. Rien n'a été épargné.

Anna s'avance lentement, l'attention uniquement portée sur la tablette en haut du placard. L'espace est désormais libre. Sa valise métallique contenant l'ensemble de ses cassettes audio a disparu. Sa respiration s'interrompt. Son cœur cogne dans une poitrine soudain creuse.

Ses enregistrements. Ses repères. Ses fragments de mémoire. Les preuves de son passé.

Ce salopard qui a filé entre ses doigts a usurpé bien plus que du petit matériel, il lui a volé son histoire.

Dans le silence du lieu saccagé, une seule certitude s'impose à Anna : l'apocalypse vient de commencer.

Chapitre 32

La pièce est plongée dans le noir complet. Pas une lueur ne traverse les volets, pas un filet de lumière ne s'infiltre sous la porte.

Anna se tient assise, droite, les mains posées à plat sur la surface laquée du bureau. Elle respire lentement, stabilise son rythme cardiaque et se concentre sur ce qu'elle ne voit pas : les pièces d'un Glock-19 entièrement démonté, dispersées au hasard.

Au signal discret de son père, un claquement bref dans l'obscurité, la fille s'active et palpe chaque élément qu'elle connaît par cœur. Par son toucher, elle visualise le chargeur, le canon, le percuteur, le verrou de la culasse et anticipe leur position au fur et à mesure. Ses gestes sont sûrs, précis, presque chorégraphiques. Les frottements métalliques s'enchaînent en un rythme mécanique et musical. Monter une arme, pour elle, équivaut à fredonner le refrain d'une vieille chanson. La glissière retrouve son rail, le ressort se comprime sans résistance. Un instant plus tard, elle charge la chambre du pistolet après un temps record.

— Top, dit-elle calmement pour stopper le chronomètre.

La lumière s'allume, blanche et crue. Xavier Berg se penche et ramasse le Glock pour l'inspecter, sans un mot. Anna se récite alors les données techniques complètes de ce modèle à tout faire. Elle le considère comme un outil de terrain polyvalent lors des combats à courte et moyenne distance, facile à dissimuler en tenue civile. Face à elle, le visage du patriarche ne trahit aucune émotion. Il ne commente pas, ne félicite pas son élève. Il repose l'objet, puis, sans la regarder, reprend l'examen.

— Cette fois, je ne te donne pas le nom avant. À toi de l'identifier.

Xavier Berg éteint à nouveau l'éclairage puis dispose les pièces d'une autre arme de manière aléatoire. Les cliquetis des chocs se répercutent dans le bureau. Anna les écoute attentivement et chaque bruit lui livre une indication : le poids, la texture, le timbre métallique. Avec ces indications, elle devine un modèle micro-compact. Au retentissement du signal, elle tend les mains et son intuition se confirme. Le chargeur double pile, la carcasse légère, la détente courte : un SIG Sauer P365. Elle assemble le puzzle avec fluidité et instinct.

— Top.

Elle n'attend pas le verdict paternel, elle sait l'assemblage parfait. Ces exercices s'apparentent à des jeux d'enfants pour Anna après des mois à s'accomplir ainsi avec tous les pistolets classiques du marché. Son cerveau a enregistré les formes, les masses, la résonance des métaux. Son excellente mémoire sensorielle l'aide beaucoup ici, dans le noir.

Malgré l'évidence de son succès, son père examine le résultat de la

manipulation avec le même sérieux, sans un mot d'approbation. Après un bref hochement de tête, imperceptible, il annonce :

— Un dernier. Celui-là, tu ne le connais pas encore. Cependant, je suis certain qu'il deviendra l'un de tes favoris.

Anna ne dit rien. Une fois l'extinction des feux, elle se renfrogne néanmoins. Monsieur X, comme elle l'appelle intérieurement quand il l'entraîne, adore la pousser à la faute, provoquer la faille. Cependant, il ignore qu'elle passe ses nuits à parcourir les catalogues en ligne d'armuriers et à étudier les modèles de toutes les armées du monde.

Ses doigts identifient immédiatement un métal plus dense, le marteau externe, une carcasse en polymère renforcée. Elle emboîte le tout, plus lentement certes, mais avec méthode et sans erreur. Avant de le reposer, elle juge son équilibre dans sa main, émerveillée.

— C'est un HK USP Compact. Si j'ai tout bon, ce petit bijou pourra être le mien ?

À dix-huit ans, Anna ose désormais parler à son maître d'égal à égal. Jadis, il corrigeait sa disciple docile, désormais cette dernière a cédé la place à une experte qui réclame des séances d'approfondissement et qui demande à manipuler des armes de précision au pouvoir destructeur. Xavier Berg la considère encore comme une apprentie mais il sait qu'elle approche de son propre niveau. Il ne le dira jamais ; l'élève n'espère d'ailleurs ni compliments ni sourires. Elle se contente de constater qu'il continue à la former, preuve selon elle, qu'il la garde en haute estime.

La lumière jaillit au moment où elle glisse le chargeur du HK dans son logement.

— Attends, je n'ai pas…

La fille s'interrompt et lève la tête, imitée par son père. Dans l'encadrement de la porte, une silhouette féminine vient d'apparaître. La main de sa mère tremble sur l'interrupteur. Dans un instant suspendu, le duo reste immobile, à l'instar de deux voleurs pris en flagrant délit. La mère de famille les fixe, le visage sévère, le regard sombre.

Plus d'une décennie après le décès de son fils par noyade, la femme fragile erre constamment dans un brouillard de dépression, de médicaments et de silence. Son médecin renouvelle automatiquement ses ordonnances d'anxiolytiques. Son troisième psychiatre en dix ans n'avance pas plus vers une quelconque guérison que ses prédécesseurs.

À la suite du drame, Anna n'a plus connu d'amour maternel, et, pour dire vrai, elle n'en a ni réclamé ni ressenti le manque depuis. Sa mère n'est plus qu'une ombre étrangère dans la maison, une âme vagabonde hantant les lieux.

Mais aujourd'hui, l'attitude de madame Berg diffère. Ses yeux brillent d'une lucidité inhabituelle. Sa fille perçoit immédiatement la tension dans ses traits. Désormais imbattable pour décrypter les émotions des autres, mieux les comprendre et les imiter, l'adolescente est sûre de la colère froide

de sa mère, sûre que ce sentiment va muter en haine rageuse…

— Bonjour chérie, tu es déjà rentrée de ta consultation chez le docteur Moreau ? demande Xavier.

Le ton doucereux de son père sonne faux dans les oreilles de l'adolescente. Tous deux savent déjà qu'une page se tourne dans la vie de ce foyer. Il tente néanmoins un sourire de façade malgré les flingues rutilants posés sur le bureau.

— Je m'en doutais… murmure l'intruse.

Ces trois mots suffisent pour faire basculer l'équilibre de leur relation.

— Tu sais que notre fille a été agressée dans la rue, reprend Xavier, et que plusieurs voisins ont été cambriolés récemment ? Je montrais simplement à Anna les armes que je garde pour notre sécurité à la maison…

Le mensonge éhonté tombe à plat. D'ordinaire, ce type de baliverne fonctionne sans problème en compagnie d'une femme déconnectée de toute réalité, shootée aux antidépresseurs du matin au soir et aux somnifères le reste du temps.

— Vous êtes des monstres.

Son épouse tourne les talons et referme la porte derrière elle. Plus aucun doute n'est permis, ils réalisent que la femme a compris la vraie nature de ses proches. Xavier se redresse aussitôt, bondit tel un ressort. Il saisit le Sig Sauer, le dissimule sous sa ceinture.

— Papa… intervient mollement Anna face à ce point de non-retour.

Tous deux sortent du bureau et rejoignent le salon. La femme se tient près de la fenêtre, raide, les poings serrés, prête au combat de sa vie.

— Qu'y a-t-il, Irène ? Tu n'as pas l'air d'aller bien. Tu as changé ton traitement ? tente-t-il en s'approchant.

Sa femme recule, esquive sa main, se méfie de lui comme de la peste.

— Je ne prends plus de médocs depuis plusieurs semaines… Si tu t'intéressais vraiment à moi, tu l'aurais remarqué.

Anna note le léger froncement du sourcil de son père, sous le choc de cette révélation. C'est le seul signe d'irritation qu'elle lui connaît et qu'il ne contrôle pas en cas de stress intense. Tous les jours, il s'évertue pourtant à contrôler les plaquettes de cachets afin de s'assurer de l'emprise des drogues sur le cerveau de sa moitié. Elle l'a pleinement dupé.

— C'est une excellente nouvelle, reprend-il calmement. Mais pourquoi ne pas nous en avoir parlé ?

— Ne vous moquez pas de moi, s'emporte Irène Berg. Vous êtes des diables ! Je l'ai toujours su sans vouloir y croire et maintenant j'en ai la preuve. Et toi, Anna, ma propre enfant… Comment as-tu pu me regarder en face toutes ces années après avoir laissé mon petit Teddy se noyer ?

Le cri de la mère fend l'air. Anna ne réagit pas. Elle reste droite, le regard inexpressif, et observe la scène en spectatrice.

— Ma chérie, tu es…

— Ne m'appelle plus jamais comme ça ! hurle-t-elle, gagnée par l'hystérie.

Au contraire, Xavier garde un ton posé pour combattre sa femme par les mots.

— Tu as des propos délirants, Irène. Je m'inquiète… Comment peux-tu accuser notre fille d'une telle horreur ?

Anna admire la maîtrise de son père malgré l'instant critique. Il joue la sidération complète en pesant chaque mot et étudiant ses inflexions. Irène, elle, s'effondre peu à peu dans sa propre colère.

— Satan s'est emparé de vous ! La mort de Teddy… Mon état depuis… Tout est de votre faute ! J'ai fini par comprendre et aujourd'hui, j'en ai la certitude.

Une tension malsaine s'installe entre les trois protagonistes qui se dévisagent. Seul le tic-tac de l'horloge prouve que le temps ne s'est pas arrêté.

— Tu nages en plein délire, soupire Xavier. Je vais appeler le docteur Moreau.

— C'est moi qui vais appeler la police. Je ne me tairai pas. Mon Teddy ne méritait pas ça…

Fébrile, Irène s'empare du téléphone et essaie de composer le dix-sept. Avant qu'elle n'appuie sur le bouton vert, son mari dégaine le Sig Sauer et le pointe droit sur son front.

— Un conseil : lâche ça tout de suite.

Prise de frayeur, le combiné lui tombe des mains et la coque en plastique éclate sur le carrelage.

— Je vais plutôt t'expliquer ce qui va se passer, enchaîne-t-il avec autorité. Tu écoutes ?

Irène blêmit et recule, acculée contre le mur. Elle a perdu le peu d'assurance que des années de détresse lui ont laissé. Xavier s'avance, le canon toujours levé, imposant sa domination absolue.

— Si aujourd'hui, demain ou dans vingt ans, tu parles à quiconque d'Anna ou de moi, je te promets de déchaîner les enfers contre toi. De toute façon, personne ne te croira car tu es la folle de la maison. Paranoïaque, droguée, tarée même, tout le monde le sait déjà. Nous, nous avons simplement eu le courage de t'accompagner dans ta maladie, constamment nous avons voulu t'aider, tout le monde en est témoin. Alors, si tu nous trahis, je te ferai interner dans un asile. Et devine de quelle manière je m'y prendrai… En racontant en détails comment tu as tué notre fils, et pourquoi je me suis tu, meurtri, pour te protéger, toutes ces années.

Les épaules de la femme s'affaissent et ses larmes coulent sans bruit. Irène est incapable de poursuivre la bataille. Tant d'années de fragilité et de dépendances ne se surmontent pas aussi facilement…

— Anna, va préparer tes affaires. Nous quittons définitivement la maison.

Monsieur X abaisse son arme et la glisse sous son pull. Son alliée ne bouge pas immédiatement. Elle l'observe et attend un signe de confirmation face à ce scénario imprévu. Quitter le domicile sur-le-champ, renoncer à sa vie banale sans un regard en arrière, Anna l'accepte sans crainte, elle rêve de cette rupture depuis si longtemps. Son père lui ouvre maintenant la porte d'un monde auquel elle s'est pleinement préparée ; un univers qui sera enfin le sien. Intérieurement, la fille jubile, excitée par cet horizon de tous les superlatifs.

Avant d'obéir et de charger une valise, Anna Berg observe une seconde sa génitrice. Quand leurs regards se croisent, l'adolescente sait qu'elles n'ont plus rien à se dire. Si sa mère s'apprêtait à la jeter en prison, Anna, elle, l'abandonne à son sort – sans regrets.

Chapitre 33

Retour à la case départ…

Anna Berg observe sa maison de loin. Enfin, celle de sa mère, puisqu'elle n'appartient plus à ce foyer depuis des lustres. À vrai dire, elle aura bientôt passé davantage de temps sur les routes en mission qu'entre ces murs de campagne. Et pourtant, malgré l'éloignement, malgré la distance des années, cette habitation isolée demeure le seul endroit qu'elle puisse encore appeler « chez elle ». C'est ici qu'elle a grandi, appris à dissimuler, à encaisser, à analyser, à tuer.

Quelques souvenirs remontent à la surface, flous, hachés, comme les images tremblantes d'un vieux film super-8. La plupart d'entre eux n'existent plus que sur les bandes magnétiques qu'elle écoutait inlassablement pour combler les défaillances de sa mémoire. Ces fragments de vie ont disparu en même temps que la valise métallique volée chez les Granger. Tout est désormais entre les mains de Mancini.

Anna cherche à se rassurer en se persuadant qu'il faudra des semaines à ce mafieux pour tout écouter, qu'il ne comprendra sans doute rien à ces bribes d'existence ou, qui sait, qu'il ne s'y intéressera même pas. Mais objectivement, la tueuse professionnelle redoute le contraire. Il pourrait déceler dans ces enregistrements ses plus grandes faiblesses, sa pathologie, ses absences, William. Rien d'autre au monde ne l'atteindrait davantage, cet enfant serait bien le seul levier possible pour l'amener à plier.

Cette mère ne sait pas si elle serait capable de mourir pour sauver son fils, pourtant le simple fait de se poser la question revient presque à l'affirmer.

Emmitouflée dans une doudoune noire, la femme traverse la nature sauvage, la tête légèrement baissée pour résister à la bise glaciale. Le sol gelé craque sous ses semelles de Rangers. La nuit de décembre, noire et épaisse, engloutit chacun de ses pas. La façade de sa maison d'enfance se découpe dans la pénombre, constellée de guirlandes colorées qui pulsent doucement comme un cœur de lumière. Au centre du jardin, un bonhomme de neige lumineux trône fièrement, et, derrière la baie vitrée, les reflets changeants d'un sapin décoré animent la pièce à vivre.

Cette vision de Noël la désarçonne. Depuis longtemps les fêtes n'ont aucun sens pour Anna : ni repas de famille, ni cadeaux, ni rires. L'espionne a toujours traversé ces périodes en opération, cachée ou seule. Voir cette scène emblématique des fins d'année devrait lui évoquer une part de jeunesse. Cependant aucune image claire ne

ressurgit, aucun flash et désormais plus aucune bande audio ne viendra remplir le vide.

William doit adorer cette atmosphère féerique pour que sa grand-mère se soit donné la peine d'en recréer la magie. Ses années de dépression semblent un lointain souvenir, la présence de son petit-fils l'aura visiblement forcée à renaître de ses cendres.

Anna serre dans ses mains gantées un paquet cubique, soigneusement emballé dans un papier illustré de superhéros. Le ruban doré tranche sur le noir de sa tenue. Elle a suivi un tutoriel sur Internet pour réussir le nœud, une première dans sa vie. Jamais avant, elle n'avait offert quoi que ce soit à quiconque. Exceptionnellement, pour cette occasion, elle voulait marquer le coup.

Devant la pente qui descend vers le pavillon, la femme s'immobilise, hésitante, une question tournant en boucle dans sa tête. Est-ce une bonne idée ? Ne peut-elle pas procéder autrement ? Peut-être devrait-elle se contenter d'une lettre, d'un message anonyme ou d'un appel téléphonique ? Prévenir sa mère et son fils du danger sans se montrer serait plus rationnel, plus prudent et plus conforme aux directives de monsieur X qu'elle applique d'ordinaire.

Pourtant, Anna demeure là, plantée dans l'herbe gelée, un paquet sous le bras, à frissonner sous le vent cinglant d'hiver. Et puisqu'elle ne supporte pas de douter, elle cesse de réfléchir et avance.

La barrière en bois qui fait office de portail n'est pas verrouillée. Au seuil, il n'y a ni sonnette, ni numéro, ni nom, juste une boîte aux lettres brinquebalante. En traversant l'allée, l'exilée sent un étrange pincement dans le ventre, un nœud de tension, de fébrilité. Rares sont les fois où elle ressent du stress ou un quelconque malaise. Ses pas ralentissent à mesure que l'instant fatidique se rapproche. En mode automate, elle s'arrête une fois les pieds sur le tapis extérieur. Une douce musique de Noël s'échappe de l'intérieur.

Par réflexe, elle réajuste son manteau, tient le colis contre elle et tente un sourire mesuré, un de ceux qu'elle a appris à reproduire pour paraître humaine. Puis, elle frappe doucement à la porte.

Quelques secondes passent. Le froid cesse d'exister, le vent disparaît, les notes s'effacent. Il ne reste plus que le battement régulier de son cœur contre ses côtes douloureuses.

Une silhouette bouge derrière un rideau. L'entrée s'ouvre. Une bouffée de chaleur vient lui brûler le visage crispé.

William. Sa mère le fixe, interdite. C'est la première fois qu'elle le voit d'aussi près.

Une telle proximité remonte au jour de la naissance du garçon. Cependant, ce jour-là, Anna avait refusé de le regarder avant de laisser Monsieur X prendre le nourrisson pour venir le déposer sur le pas de cette même porte. Le jeune adolescent sait-il que, douze ans plus tôt, il

s'est retrouvé là, dans un couffin avec une lettre, une belle somme d'argent et un faux livret de famille déclarant ses parents morts ? Sait-il que sa mère a refusé d'avorter, non par amour ou humanité mais par stratégie, uniquement dans le but de profiter de sa grossesse pour accomplir une mission d'infiltration à haut risque ?

Elle espère qu'il ignore tout et qu'il ne saura jamais.

À l'époque, Anna et son père s'étaient mis d'accord pour éviter l'avortement et garder l'enfant, à condition uniquement de le confier à sa grand-mère. De plus, il lui avait fait jurer de ne pas rentrer en contact avec eux, sous aucun prétexte, car renouer une quelconque relation mettrait en péril tous les membres de leur étrange famille.

Enfermé dans un endroit inconnu depuis des semaines, désormais Monsieur X n'a plus vraiment son mot à dire. Le reste des proches d'Anna risque un danger imminent alors elle n'a pas l'impression de trahir la parole de son mentor.

— Bonsoir… hésite le garçon.

Le sourire maladroit et le paquet cadeau l'intriguent sans doute plus que le visage de cette livreuse auquel il ne réagit pas.

— Bonsoir, William, répond-elle sereinement. Tiens, c'est pour toi.

Les yeux de l'enfant s'illuminent lorsqu'elle lui tend la belle boîte.

— Qui est-ce ? lance quelqu'un derrière lui, depuis la cuisine.

— Une livraison, mamie ! Un cadeau pour moi ! s'enthousiasme-t-il, heureux que Noël tombe avant l'heure.

Irène Berg apparaît dans l'encadrement du couloir, un torchon à la main. Elle apporte avec elle une odeur de sauce aux fines herbes.

Voir et entendre sa mère provoque un second choc chez Anna.

Lorsque la sexagénaire croise son regard, elle se fige et son expression se durcit instantanément. Presque quatorze ans se sont écoulés et la fille rejetée ne laisse paraître aucune émotion. Son attention se porte plutôt sur William, sa joie et son impatience devant le mystérieux présent.

— Tu peux l'ouvrir, tu sais, lui souffle l'inconnue avec une tendresse inhabituelle.

Mais la main d'Irène se pose sur l'épaule du garçon, ferme, possessive.

— Qui êtes-vous ? demande-t-elle d'une voix tranchante.

Un bref silence s'installe. Néanmoins Anna ne peut plus reculer. Elle respire profondément et prononce des mots longtemps oubliés.

— C'est moi, maman. Anna. Désolée de m'imposer sans prévenir, mais nous devons parler.

Le mot « maman » agit telle une gifle. L'air se cristallise, l'ambiance de fêtes semble soudainement lointaine. Irène se redresse lentement, le visage aussi troublé que tendu.

— La plaisanterie est de mauvais goût, madame. Veuillez quitter

mon domicile, réplique-t-elle, impérieuse.

— Qui est-ce, mamie ? Comment elle connaît mon prénom ? s'inquiète William, sans comprendre.

« Je suis ta mère » voudrait prononcer Anna. Mais les mots se bloquent dans sa gorge. Actuellement, elle n'assumerait pas cette déclaration dévastatrice. Elle est venue pour les sauver, ce qui s'apparente déjà à une preuve d'affection, pour un premier rapprochement.

— Vous devez quitter la région, et même le pays, annonce-t-elle d'un ton ferme. Je suis désolée, des hommes vont chercher à vous atteindre pour me nuire. Ne vous inquiétez pas, j'ai tout prévu : des papiers, de l'argent, des billets d'avion, une planque…

La professionnelle sort une grosse enveloppe de sa poche et la présente à Irène Berg. Les yeux noirs de sa mère la transpercent, remplis d'une haine indicible. Elle arrache le cadeau des mains de son petit-fils et le rend brusquement à l'étrangère.

— Je ne sais pas qui vous êtes, alors dégagez d'ici avant que je n'appelle la police ou que je sorte ma carabine !

— Maman ! Je ne serais pas venue si la menace n'était pas réelle. Écoute-moi, je t'en supplie : William et toi devez partir avant qu'il ne soit trop tard.

— Mamie, j'ai peur… C'est qui, ces méchants ?

Le garçon balbutie, paniqué, pris entre deux feux. Malgré sa carrure de petit bonhomme, il paraît soudainement fragile dans son pyjama à l'effigie de son équipe de football préférée. Son corps tremble d'effroi.

— Cessez de nous importuner ! Vous voyez bien que vous le troublez ! s'exclame madame Berg, serrant son trésor entre ses bras protecteurs. Partez tout de suite ou cela finira mal.

Anna les fixe longuement. Elle veut convaincre sa mère avant qu'elle ne la rejette à nouveau. Seule la cruelle vérité peut avoir raison de son hostilité.

— Papa a été torturé il y a quelques semaines, il est peut-être même mort à l'heure qu'il est, il ne pourra plus vous protéger, murmure-t-elle. Ces gens qui me pourchassent sont pires que moi. Ils ne s'arrêteront pas avant de vous trouver. Tu comprends, maman ?

— Et arrêtez de m'appeler maman ! hurle Irène. Vous êtes folle à lier, ma parole ! Mon mari et ma fille sont morts depuis longtemps dans un accident de voiture. Vous êtes un véritable monstre pour vous amuser à ce genre de petit jeu avec nous !

Le souffle coupé, Anna reste figée sur le seuil, incapable de prolonger l'entrevue.

Le vent se forcit et s'engouffre dans la maison, emportant avec lui le parfum chaud du foyer et tout espoir de réconciliation.

La porte claque brutalement. Anna se retrouve dehors, exclue du monde des vivants.

Chapitre 34

La zone industrielle semble abandonnée depuis des lustres. Les bâtiments de béton se dressent comme des carcasses éventrées, rongées par l'humidité et la rouille. Les lampadaires le long de la route diffusent une lumière trop faible et lointaine, incapable de dissiper totalement les ombres. Quand Anna pénètre dans un vaste hangar, le vent s'y engouffre et fait vibrer les tôles mal fixées. L'ensemble produit un grondement sourd, presque organique.

Sans broncher, elle marche seule au milieu de cet espace mort. Toutes les adolescentes de dix-sept ans auraient renoncé à pénétrer la zone ou se trouveraient pétrifiées dans ces lieux lugubres sans doute squattés par des toxicomanes. Pourtant, son pas est assuré, régulier. Elle se dirige vers le lieu fixé, les anciens bureaux au fond de l'édifice en perdition. Le plan de la mission a été répété mentalement, disséqué et intégré. Ce soir n'est pas différent des autres exercices imposés par son père. L'opération relève de la transaction illégale : échanger une arme contre de l'argent. Rien d'extraordinaire.

Le dealer arrive avec quelques minutes de retard. Anna ne ressent ni excitation ni appréhension. Seule une concentration glaciale l'habite, cet état où son univers se réduit à des paramètres exploitables.

Le type sort de l'ombre sans se presser. Grand et large d'épaules, sa démarche transpire l'assurance de ceux en position de force. Anna l'observe s'approcher, sans bouger, le visage fermé, attentive au moindre détail. Le type ne porte pas de sac. Elle note l'information et imagine qu'il porte la marchandise sous sa ceinture.

Ils se font face, dans une pâle clarté qui dévoile à peine les détails.

— Alors c'est toi la petite nouvelle ? demande-t-il.

Sa voix est rauque, apparemment amusée par la situation. Anna hoche simplement la tête en réponse. Elle attend, stoïque, qu'il parle business et lui montre le flingue de gros calibre qu'elle doit lui acheter. Mais l'homme ne sort rien. Il la regarde, longuement. Trop longuement. Son regard glisse sur ses courbes avec une lenteur calculée qui provoque une tension immédiate dans le corps de la femme. Son instinct la place en alerte. Quelque chose ne correspond pas au scénario prévu.

— T'es plus jeune que ce que j'imaginais, ajoute-t-il. Mais ça ne me dérange pas, au contraire…

L'adolescente ne répond pas immédiatement. Son mentor lui a appris à ne jamais combler les silences hostiles. Le dealer esquisse un sourire qui en dit beaucoup sur ses intentions puis avance d'un pas. L'esprit de la jeune fille tourne à plein régime. Elle cherche à comprendre l'erreur, le décalage

et la réponse à apporter à cette anomalie dans le programme.

— Tu n'as rien à me montrer ? finit-elle par intervenir pour lui laisser une dernière chance.

Il rit doucement.

— Si, si, je vais même t'en mettre plein les yeux.

Il se rapproche davantage, trop près maintenant. L'odeur de sa sueur et de l'alcool parvient à Anna dont le rythme cardiaque se modifie. Le signal est clair, l'alerte sonne, néanmoins aucune panique ne s'annonce.

— Je pense qu'il y a un malentendu. Tu devrais retourner d'où tu viens.

Il rit pleinement cette fois, assuré d'être présent pour savourer sa proie comme il l'entend. L'esprit d'Anna refuse encore de l'admettre complètement car son père lui a assuré la banalité de l'affaire. Mais le type parle à nouveau et sa voix ne laisse plus de place au doute.

— On va faire simple, annonce-t-il tranquillement. Tu coopères, ça se passera bien. Tu cries, tu te débats, ça durera juste plus longtemps.

L'adolescente a désormais la certitude viscérale et incontestable qu'il n'y aura pas de transaction. Ce pervers est là pour elle. Cette constatation ne la sidère pas. Au lieu de crier, pleurer ou supplier comme le feraient ses camarades de lycée, Anna Berg calcule. Seule, sans arme, sans aide, elle ne peut compter que sur elle-même pour se sortir de ce piège.

Dans un éclair de lucidité, elle comprend que ce rendez-vous n'est pas une erreur. Il s'agit d'une épreuve élaborée par son formateur. Il a choisi cet homme, cet être abject, ce violeur, et l'a envoyé ici face à son élève, sans protection, sans échappatoire, sans alternative.

Soit elle tue cette ordure et deviendra la fierté de son maître.

Soit elle sera une chose, faible et insipide, et deviendra la lie de l'humanité aux yeux de son père.

Le prédateur tente de la saisir ; elle se dérobe d'un geste sec. Anna le fixe droit dans les yeux d'un regard sans concession, preuve qu'elle ne sera pas victime dans cet affrontement. Lui, sourit, persuadé de son ascendant. Il la sous-estime car il ne voit qu'une jeune fille ordinaire. Il ignore tout ce qu'elle a déjà enduré pour que Monsieur X la place face à lui.

Lorsqu'il se jette sur elle, tout s'accélère. Les gestes deviennent mécaniques, précis, dictés par un conditionnement et une maîtrise parfaite. Elle esquive, frappe, utilise son environnement sans y penser.

Malheureusement, Anna ne parvient pas à esquiver un coup et sa tête percute l'angle d'un mur. Elle perd l'équilibre et des étoiles noires papillonnent dans son champ de vision. Un second choc brutal l'assomme et l'envoie au sol. Dans une conscience lointaine où tout est flou, trouble et impalpable, elle sent le poids de l'agresseur sur son corps. Un instant, sa chair lui envoie un signal d'alerte, diffus et confus, elle ne le saisit qu'après un long flottement.

Lorsqu'elle rouvre les paupières, Anna réalise pleinement la situation. Sa tête est au bord de l'explosion, son entrejambe brûle au contact de la

soude caustique. Le monstre lui tourne le dos, il chantonne tranquillement tout en remontant son pantalon. Maintenant, peut-être va-t-il tuer sa victime pour effacer toutes traces du viol ?

À demi allongée sur le bureau, l'adolescente se redresse lentement, refoulant ses larmes et cris de douleur. Elle doit absolument maîtriser sa rage afin de prendre le dessus et se venger de l'affront.

Elle empoigne une paire de ciseaux rouillés au milieu d'un pot à crayons renversé et attend une seconde qu'il se retourne. Elle veut qu'il croise son regard au moment de mourir. Son châtiment sera la peine capitale. Quand l'homme pivote sur lui-même, ses mains sont occupées à boucler sa ceinture. La précision et la puissance du geste ne lui laissent aucune chance. L'embout métallique perfore son oreille gauche en émettant un bruit spongieux. Face à la scène gore, Anna ne cille pas. Elle fixe la terreur dans les yeux de sa proie et accepte la victoire malgré l'échec cuisant qu'elle vient de subir.

Anna reste immobile, le souffle sensiblement plus rapide. Elle observe le corps à ses pieds avec une attention clinique. Son premier homicide. En quelques secondes, cette masse obscène passe du statut de menace absolue à celui de déchet. La meurtrière ne ressent ni satisfaction ni remords. Elle prend simplement conscience qu'elle vient d'échapper au pire, sans pour autant en sortir indemne. Ce porc l'a pénétrée jusqu'à la jouissance. Sa sentence n'est finalement pas assez cruelle.

Elle sort son téléphone et compose le numéro qu'elle connaît par cœur.

— Alors ? demande directement la voix de son père. Comment s'est passé le rendez-vous ?

Depuis le début, Xavier Berg l'attend à deux cents mètres à peine, dans la pénombre de sa voiture. Elle est certaine qu'il n'aurait pas bougé d'un pouce si elle n'avait finalement donné aucun signe de vie.

— Bien, se contente-t-elle de mentir, ne souhaitant pas évoquer ce qui irradie dans son intimité.

— Tu en as mis du temps. Un problème à signaler ?

— Non, la bataille a été rude, le type était très costaud.

— Tu es prête désormais, conclut-il sobrement. Maintenant, débarrasse-toi du corps avec l'objectif que la police ne remonte jamais jusqu'à toi.

La communication s'interrompt sans lui laisser l'opportunité de poser la moindre question à ce sujet. Elle range son téléphone et observe à nouveau le cadavre. Les épreuves s'enchaînent. Le type pèse son poids, elle va devoir le traîner dehors et le jeter dans l'étang repéré non loin.

Pour la première fois, Anna vient de tuer un homme de sang-froid.

Elle savait que cet instant allait arriver, que son père l'avait formée depuis des années dans ce but.

Excepté une petite pointe d'orgueil, elle ne ressent rien et c'est aussi bien ainsi.

Chapitre 35

Le claquement sec résonne dans la poitrine d'Anna plus violemment qu'elle ne voudrait bien l'admettre. Elle reste immobile, le visage tourné vers le battant de bois qui la rejette une nouvelle fois hors du foyer où elle est née.

Insister auprès de sa mère n'apporterait rien : la professionnelle ne peut sauver des gens qui refusent de se sauver eux-mêmes, des gens convaincus par leur propre mensonge. Elle inspire longuement, pose le cadeau au sol, bien en évidence, puis ajoute l'enveloppe épaisse par-dessus.

Dans le magasin de jouets, Anna Berg n'a pas hésité longtemps et a opté pour un ballon de football rouge vif. Bien sûr qu'il plaira à William, le rouge est sa couleur de prédilection. Elle se représente l'instant où il déchirera le papier aux superhéros, sa surprise, son sourire, sa joie peut-être. Au mieux, Irène laissera l'enfant profiter du présent ; au pire, elle jettera l'ensemble à la poubelle, comme elle balance les fleurs offertes anonymement à chacun de ses anniversaires.

L'espionne traverse le terrain dans l'autre sens avec lassitude et frustration. Que pouvait-elle espérer de sa mère, sinon une altercation plus violente encore ? Irène Berg a construit sa légende familiale autour d'une mystification rassurante : son mari et sa fille ont disparu tous deux dans un accident de voiture. Point, fin de la discussion. Ce scénario a convaincu William pendant plus d'une décennie, alors pourquoi révélerait-elle soudainement une vérité insoutenable, par la seule visite de sa détestable fille ? Son petit-fils représente sa raison de vivre, une lumière tardive au fond d'un tunnel sombre. Son instinct maternel veut qu'elle le préserve de toutes menaces et il est clair qu'Anna Berg, sa propre enfant, lui apparaît comme la plus dangereuse d'entre elles.

En franchissant la barrière, l'espionne se surprend à élaborer un plan. Elle appellera demain matin après une bonne nuit de sommeil. Lorsqu'Irène aura dormi, digéré le choc et bien appréhendé la situation périlleuse, peut-être acceptera-t-elle de l'écouter ?

Elle remonte ensuite le talus qui mène à la petite colline où elle a garé sa voiture, à l'abri des regards. Quelques flocons portés par les bourrasques dansent devant la lumière blanchâtre de son smartphone, mais le paysage pourtant magique ne suscite aucun émoi. Ses pensées reviennent sans cesse vers William et la manière de le mettre en sécurité malgré l'inconscience de sa protectrice.

— Miracle, tu es bel et bien vivante…

Une voix masculine brise soudain le silence. Anna pivote aussitôt, bras tendu, lampe braquée, Glock levé, en direction de la silhouette familière.

Maxime.

— Oh, oh… Du calme, ma belle ! Drapeau blanc !

Solidement campée sur ses appuis, Anna ne bouge pas. Son index repose contre la détente. Son regard balaie les environs, d'une rapidité chirurgicale, à la recherche d'un complice, d'une ombre dissimulée, d'un reflet de canon. Maxime se présente-t-il seul ou joue-t-il le simple appât au milieu d'un traquenard ?

— Qu'est-ce que tu fous ici ? Et qu'est-ce que tu me veux ? gronde-t-elle, menaçante, prête à tirer sans avertissement.

La tueuse enrage contre elle-même. Comment a-t-elle pu le laisser l'approcher aussi facilement sans le détecter ? Dès qu'il s'agit de son fils, sa vigilance faiblit, son esprit s'égare, prouvant sans ambiguïté que William représente son point faible absolu.

L'apparition de Maxime l'enrage d'autant plus que cet enfoiré réveille d'autres colères enfouies. La trahison, le mensonge, la manipulation, leur rapport sexuel, la détention de Monsieur X. À travers lui, elle hait aussi Einstein et son équipe, ceux qui l'ont abandonnée à Marseille. Pire encore, elle ne sait pas si cet homme devant elle, est venu en allié ou en bourreau.

— On cherchait à vérifier si tu étais toujours en vie, explique-t-il en soufflant dans ses mains pour se réchauffer. Ça fait deux jours que je poireaute dans les parages. On s'est dit que, tôt ou tard, tu finirais par repasser ici… On peut parler dans ta voiture ? Je suis gelé, sérieux.

Anna scrute le moindre de ses traits. Trois options s'offrent à elle : fuir, tirer ou discuter. Fuir augmenterait le péril pour sa famille, tirer aussi. Seule lui reste la discussion, la possibilité la moins satisfaisante mais la seule rationnelle.

— Grimpe, ordonne-t-elle finalement. Je te préviens, le flingue me démange, je n'ai pas l'intention de le ranger.

Une fois les portières fermées, ils se retrouvent dans l'obscurité de l'habitacle. La gueule du Glock pointe directement vers Maxime, sans trembler.

— Tu attendais quoi pour nous recontacter ? demande-t-il aussitôt, d'un ton sec, presque accusateur.

— Je n'en avais aucune intention. Vous m'avez laissée crever quand Mancini m'a droguée et kidnappée. Pourquoi j'aurais fait le premier pas ?

— On a perdu ta trace, c'est tout, réplique-t-il. Et après coup, grâce à nos contacts chez les flics, on a compris que tu avais nettoyé un gang entier dans les bas-fonds de Marseille, puis, un autre merdier chez les Granger. Beau boulot…

— Vas-y, dis-le. « Pour une femme ». Tu meurs d'envie de la sortir, celle-là…

— Non, non… Le bilan est clairement impressionnant. Respect, affirme-t-il avec sincérité, avant d'ajouter plus bas : Et tu vas bien ?

La question qu'Anna déteste le plus. Ces quelques mots n'impliquent qu'un oui forcé d'apparence. Si un agent secret ose affirmer le contraire, la mise sur le carreau n'attend pas, une obligation de suivi chez le psy non plus. Hors de question d'évoquer avec lui l'enfer qu'elle a vécu, son viol, la mort qui l'a frôlée. Tout va bien, dans le meilleur des mondes.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? répond-elle sèchement. Tu espères des confidences ?

— On s'est inquiétés. On forme une équipe, tu sais.

— Mon cul. Je bosse pour vous parce que vous détenez mon père et menacez le reste de ma famille. Sous la torture, vous ai-je balancés ? Et si je retombe entre ses mains, le ferais-je finalement ? Voilà pourquoi tu t'inquiètes réellement. Je te rassure, ils ont à peine entendu le son de ma voix.

Son silence lui confirme qu'elle a visé dans le mille. Ce mec n'est ni son pote ni son médecin, il est juste là pour sauvegarder les intérêts de sa bande.

— Tant mieux, même si on n'en doutait pas, poursuit-il enfin. Donc tu vas pouvoir reprendre ta mission.

Anna allume brusquement le plafonnier. La lumière crue tombe sur leurs visages. La prédatrice lui lance un regard noir, prête à le tuer sur le champ pour ce qu'il vient de déclarer.

— Il n'y a plus de mission, décide-t-elle. Je suis grillée. Je vais devoir quitter la France, peut-être même l'Europe.

Elle garde l'essentiel pour elle : elle ne partira qu'après avoir tué Mancini et récupéré ses enregistrements.

— Tu es prête à partir sans ton fils ? réplique-t-il.

La question a la force d'un uppercut, mais Anna ne réagit pas extérieurement. Elle note cependant l'absence de sarcasme dans la voix de son interlocuteur. Le sujet lui paraît étrangement sérieux et sensible, peut-être parle-t-il d'expérience ?

— Il a vécu douze ans sans moi. Je crois qu'il survivra.

— Sauf si Mancini apprend son existence, rétorque Maxime.

Un frisson la traverse. Une déflagration est en vue.

— Tu me menaces ?

Elle le fixe, de marbre en apparence mais l'esprit en ébullition. Anna sait pertinemment qu'Einstein et son équipe ne l'intimideraient pas à travers le prisme de Mancini, ils la menacent déjà directement. Donc cette phrase ne peut venir que d'une personne informée, d'une personne ayant connaissance de ses cassettes audios. L'équipe

d'Einstein connaît-elle son secret depuis le début, après avoir torturé Monsieur X ? Ou vient-elle seulement d'apprendre cette indiscrétion via la déclaration de Quentin Rochin aux autorités, la seule autre personne à savoir ?

Anna Berg aurait dû tuer ce parasite. Le sentimentalisme n'a décidément pas sa place dans son univers. Son père l'aurait reniée pour moins que ça.

— Non, ne te méprends pas. C'est la réalité. Mancini est une menace pour toi, pour nous, pour n'importe qui dans ton ombre désormais. On tient la vingtaine d'hommes de Saint-Tropez par les couilles, en revanche lui, c'est une autre histoire. C'est un pitbull psychopathe, non seulement il ne lâchera rien mais en plus, il nous tuera tous à la moindre occasion. Donc, on te propose un deal : on s'occupe ensemble de son cas, toi et nous. Ensuite, ton contrat sera considéré comme honoré. Toi et toute ta famille, vous ferez ensuite ce que vous voudrez.

Le Glock toujours prêt à fendre le crâne de son adversaire, Anna épie avec méfiance ce pseudo-allié.

— Et pourquoi vous ferais-je confiance ?

Maxime plante à son tour ses pupilles dans celles de cette femme qui le fascine autant.

— Je te rappelle que j'aurais pu enlever ton gamin et l'étriper un peu, histoire de te forcer à coopérer, lâche-t-il sans détour. Alors crois-moi, je ne te mens pas.

Chapitre 36

Anna pousse la porte de la salle avec une légère appréhension, comme si elle pénétrait dans un endroit auquel elle n'aurait pas le droit d'appartenir.

La vaste pièce est baignée d'une lumière blanche qui descend d'un plafond trop haut pour être véritablement accueillant. Des dessins d'enfants aux couleurs vives recouvrent les murs. Anna y distingue des silhouettes maladroites de bébés entourés de cœurs rouges, des familles souriantes tracées au feutre, des ventres ronds exagérément bombés sous lesquels des mains hésitantes ont écrit des prénoms. Une odeur mêlée de gel hydroalcoolique, de plastique médical et de détergent flotte dans l'air, donnant à l'endroit une atmosphère propre mais artificielle.

Au centre de la pièce, plusieurs tapis épais sont disposés en cercle, invitant les participantes à la séance à se relaxer avant les exercices. Sur le côté, Anna remarque une table avec du matériel pédagogique. Une maquette anatomique du corps féminin, démontable organe par organe, côtoie un modèle détaillé de l'appareil génital exposant utérus, trompes et ovaires. L'agent double ne peut s'empêcher de penser qu'elle vient de pénétrer dans une version adulte d'un cours de SVT.

En réalité, il s'agit simplement d'une séance de préparation à l'accouchement.

Anna demeure un instant près de la porte et observe les autres conviées avant de s'avancer. Des couples discutent à voix basse en attendant le début de la séance. Certains hommes tiennent la main de leur compagne tandis que d'autres posent une paume protectrice sur un ventre bien arrondi. Les regards échangés respirent une tendresse mêlée d'inquiétude, cette joie fragile que provoque l'attente d'un événement encore inconnu.

Anna, elle, est venue seule.

À moins de trois mois de l'échéance, sa silhouette s'est transformée d'une manière qu'elle découvre avec la curiosité distante d'un phénomène biologique. Ses joues sont devenues un peu plus pleines, ses seins continuent de gonfler, sa peau paraît légèrement tendue et ses mouvements se sont ralentis malgré sa bonne condition physique. Sa tenue, pantalon de grossesse gris clair et un pull ample, accentue son statut de femme enceinte.

Quelques regards se tournent vers elle, accompagnés de sourires polis auxquels elle répond avec la modestie attendue. Elle s'est appliquée à apprendre le rôle de future mère. Elle reste donc discrète et intimidée face à ce qui l'attend.

Par réflexe professionnel, elle analyse rapidement la disposition de la salle et la dynamique des groupes. Ses yeux épient les interactions, les postures, les expressions avec toujours la même efficacité redoutable. Enfin,

elle repère la patiente qui l'intéresse. Cette dernière est assise, seule, près d'un tapis. Anna s'approche et s'installe à côté d'elle pour forcer le contact.

— Bonjour… C'est votre premier enfant ?

La femme lui sourit spontanément. Elle a la trentaine et son visage dégage une chaleur immédiate. Anna n'a donc aucun mal à sympathiser avec elle.

— Oui… C'est aussi la première fois que je viens ici.

— Ne vous inquiétez pas, cela va très bien se passer. Les intervenantes sont vraiment bienveillantes, vous verrez. Moi, c'est Maria.

Anna incline légèrement la tête dans une gestuelle attendue.

— Louane. Enchantée. Vous êtes seule également ?

La question s'avère futile puisque l'absence d'accompagnateur est évidente, mais il convient de démarrer sans attendre la conversation avec l'inconnue. Maria ne semble pas s'en formaliser. Contrairement à la tueuse, elle doit apprécier les discussions anodines de coiffeurs.

— Mon mari travaille énormément et il n'a jamais le temps de venir ici, explique-t-elle avec un petit rire. En revanche, il a intérêt à être présent le jour J.

Anna détaille distraitement la bague qui brille au doigt de Maria.

— Vous avez une très belle alliance, elle est magnifique.

Le visage de Maria s'illumine immédiatement. L'espionne vise dans le mille à chacune de ses répliques. Cette proie est si prévisible que cela en est affligeant.

— Oh oui, elle l'est… Et vous, où est le futur père ?

Souhaitant marquer dramatiquement l'instant afin de susciter une pleine empathie, Anna laisse passer une seconde avant de répondre. Au passage, elle pose un voile de deuil sur son visage.

— Il est décédé.

Maria se fige aussitôt et la compassion envahit son regard.

— Oh… Je suis vraiment désolée…

L'usurpatrice garde une expression calme, presque neutre, pour expliquer les détails de ce drame.

— Il n'a même pas su que j'étais enceinte… C'est peut-être mieux ainsi…

— Cela doit être difficile…

Dans l'esprit d'Anna, un rire silencieux résonne. Elle sait n'avoir besoin de personne.

— Je suis une battante, répond-elle avec douceur. Je vais m'en sortir. Et au pire, je vous demanderai conseil si vous le voulez bien…

Maria semble véritablement ravie par cette perspective. Le lien est créé, Anna lui demandera son numéro de téléphone avant de partir. Miraculeusement, elles deviendront amies.

À ce moment précis, une sage-femme d'une cinquantaine d'années entre dans la salle avec l'assurance tranquille de quelqu'un qui a l'habitude de

rassurer les autres.

— Bonjour à tous, je suis Claire ; c'est moi qui vais animer cette séance de préparation.

Après quelques explications, elle invite tout le monde à s'installer sur les tapis disposés au sol. Les femmes s'allongent et les hommes viennent s'asseoir derrière elles pour soutenir leur dos. Quelques-uns enlacent leurs tendres et chères avec une fierté maladroite, parfois presque possessive.

Anna observe la scène avec un intérêt scientifique. Elle a toujours eu l'impression de vivre à côté des êtres humains, comme si elle co-existait avec une espèce voisine mais distincte. De ce fait, sentir un bébé se développer actuellement dans son propre corps lui a paru très étrange et a, depuis, radicalement changé ses perceptions.

— Nous allons débuter par un exercice de respiration, annonce la sage-femme.

Toutes inspirent profondément avant d'expirer lentement. Le rythme collectif finit par emplir la pièce.

— Pour quand est-ce prévu ? demande Anna, sûre de son effet.

— Dans six semaines exactement, répond Maria. Enfin… j'espère un peu avant, parce que, d'après les estimations, un gros bébé s'annonce. Près de quatre kilos à terme. C'est un garçon et nous sommes ravis.

Anna pose instinctivement une main sur son abdomen et sent immédiatement une pression, un mouvement. Chaque jour désormais, ces manifestations deviennent plus fréquentes et plus affirmées, comme si la petite créature enfermée dans son utérus cherchait progressivement à s'imposer dans sa vie.

— Moi aussi ! Six semaines environ et un petit gars !

— Nous ne sommes pas encore décidés pour le prénom. Je suis d'origine espagnole mais la famille de mon mari est anglaise alors nous hésitons entre Fernando et Charles. Et vous, vous avez déjà choisi ?

À vrai dire, Anna n'y a jamais réellement réfléchi. Dans un premier temps, elle cherche un prénom au hasard dans son esprit, puis se rend vite à l'évidence, vu les circonstances de leur rencontre forcée.

— William. J'aimerais l'appeler William.

Maria ouvre de grands yeux étonnés.

— Oh, c'est incroyable. C'est le prénom de mon mari !

— Quelle coïncidence ! sourit Anna.

Chapitre 37

Un rayon de soleil s'infiltre dans la pièce et vient transpercer les paupières d'Anna, encore lourdes d'une courte nuit. Une odeur prononcée de café dérive paresseusement depuis la cuisine et lui ravit les narines. Elle sort lentement de son engourdissement, le corps engoncé dans la chaleur de plusieurs couvertures poussiéreuses qu'elle a empilées la veille pour ne pas grelotter dans cette maison inhabitée. Le lit est dur, l'air froid et humide, mais elle a enfin dormi. Pas longtemps, certes, mais suffisamment pour remettre de l'ordre dans ses pensées.

Deux jours complets à rouler, à traverser la France, longer la péninsule italienne, puis avaler les derniers kilomètres jusqu'en Sicile, ont mis ses nerfs à rude épreuve. Anna a passé l'essentiel du trajet silencieuse, somnolente, sauf lorsque son esprit ressassait son échec avec sa mère, et surtout, imaginait à quel point Mancini pouvait devenir dangereux s'il venait à découvrir l'existence de son fils. Maxime, installé derrière le volant, alternait entre une conduite efficace et ses musiques urbaines insupportables. Il remplissait le vide qu'elle n'avait aucune envie de combler.

La tueuse a accepté de poursuivre l'opération à une seule condition, non négociable : la protection de William. Quiconque lié au mafieux sicilien approcherait le garçon serait neutralisé. Bien que réticent, Einstein a validé le marché, conscient que la femme ne changerait pas d'avis.

À l'abri dans cette villa, le duo dispose désormais de la journée pour peaufiner ses plans et préparer tout le matériel qu'il a ramené dans le coffre. L'équipe d'Einstein possède des planques similaires un peu partout dans le monde, prêtes à servir et à accueillir un agent pour une nuit ou une année. Durant les rares échanges avec Maxime, Anna est parvenue à soutirer quelques informations sur son organisation, cependant elle ignore toujours si cette dernière est sous le contrôle plus ou moins direct de la DGSI ou la DGSE française ou si elle agit en groupe criminel indépendant. Son coéquipier est resté inflexible sur les données transmises, il savait parfaitement ce qu'il avait le droit de dévoiler et ce qu'il devait absolument taire.

Anna repousse d'un geste les couvertures et s'assied au bord du lit. Autour d'elle, la chambre rudimentaire semble construite de pierres épaisses aux teintes ocres, typiques des vieilles bâtisses rurales de la région. Elle se sent d'attaque et prête psychologiquement pour sa mission cruciale. Tuer Mancini demeure une obsession depuis ce verre

d'alcool au goût amer bu en sa compagnie…

La femme s'approche de la fenêtre et tire le voile qui empêche la lumière d'entrer franchement. Elle s'attarde alors sur la beauté du panorama. La campagne sicilienne s'ouvre en larges ondulations parées de champs d'agrumes, d'oliviers noueux et de terres brunes. Plus bas, quelques maisons en pierre volcanique se dispersent, reliées par des chemins sinueux. Plus loin encore, à l'horizon, la mer Tyrrhénienne scintille sous la lumière d'un bleu métallique, comme une immense plaque d'acier polie. À l'œil nu, même à cette distance, Anna distingue les silhouettes de plusieurs yachts amarrés dans le port de Trapani. Leurs coques blanches reflètent le soleil matinal. Elle devine sans mal lequel appartient à sa cible : le plus long, le plus clinquant, celui qui détonne par son arrogance.

— Bien dormi ? lance soudain une voix derrière elle.

Depuis quand ne lui a-t-on pas posé cette simple question ? Depuis sa petite enfance, pense-t-elle.

— Tu pourrais m'épargner ce spectacle, grogne-t-elle en détournant les yeux.

L'homme est appuyé contre le chambranle de la porte, une serviette autour de la taille, trempé de sa douche.

— L'eau était à peine tiède, mais après deux jours de route, ça fait du bien, commente-t-il sans se formaliser.

— Rassure-moi, tu ne vas pas me raconter ta vie jusqu'à ce soir ? demande-t-elle sèchement.

Elle n'attend pas sa réponse et reporte son attention sur le paysage. Loin de la France et de la maison des Berg, elle se laisse imprégner par ce décor nouveau, brut, presque primitif. Après un bol de café fumant et deux biscottes extirpées d'un vieux paquet, Anna veut s'enivrer du grand air dans ce cadre magnifique.

Sous ce climat tempéré, la veille de Noël s'avère bien plus agréable qu'à Paris. Elle met donc à profit cette douceur pour s'habiller d'un sweat noir, rabattre sa capuche et aller courir autour de la propriété. Des figuiers de Barbarie aux silhouettes tordues bordent les sentiers. Les collines alentours sentent la poussière et la résine. Des faucons tournent au-dessus de la joggeuse, planant dans un ciel immobile. La sportive s'élance, sans forcer, cherchant seulement à réveiller ses muscles, à balayer les tensions accumulées.

Au détour d'un virage, elle profite un instant d'un belvédère. Sa respiration est calme, son corps chaud, son esprit apaisé.

— Siete della famiglia Lapinto ?[2]

L'intervention l'arrache à sa contemplation. Elle pivote aussitôt et regarde le vieil homme assis sur le banc de pierre, les deux mains posées sur sa canne. Ses yeux marron larmoyants scrutent sous la capuche de la joggeuse.

— Oh, sorry, I don't understand Italian, improvise-t-elle, voulant couper court.

L'étrangère baisse légèrement la tête pour masquer davantage son visage. Mancini pourrait avoir diffusé son portrait via ses hommes d'influence, sa résidence secondaire surplombant les terres à quelques kilomètres seulement.

— Siete voi che siete arrivati ieri notte nella casa dei Lapinto, vero ?[3]

Anna sent un agacement violent monter. Dans toute cette nature sauvage, il a fallu qu'elle s'arrête pile à cet endroit, où un vieillard cherche à savoir qui elle est. Elle s'apprête à l'ignorer lorsque des pas pressés résonnent derrière elle.

— Oh, ne cours pas si vite ma chérie, je t'avais perdue de vue ! s'exclame Maxime, s'affirmant compagnon.

Il la rejoint et passe un bras autour de son cou pour rendre l'imposture crédible.

Anna manque de le repousser brutalement. Sa peau se hérisse. Son estomac se contracte. La chaleur de son corps contre le sien, l'odeur masculine, la proximité forcée, tout renvoie son cerveau au viol qu'elle a subi. Le sol tangue une seconde. Elle ferme brièvement les yeux pour ne pas perdre pied. Même si elle ne se sent pas guérie de son traumatisme, elle ne s'attendait pas à une telle réaction, presque allergique.

— Come va, signore ? Sono uno dei nipoti Lapinto. Siamo di passaggio, solo per la vigilia di Natale, poi andiamo a Palermo domani.[4]

À l'écoute de cet accent bluffant, le vieil homme paraît rassuré et exclut l'hypothèse de squatteurs. Ainsi, même cette demeure bénéficie de sa propre légende à laquelle ses occupants doivent se conformer pour montrer pattes blanches.

Maxime lâche lentement son étreinte, comme s'il sentait le malaise de sa fiancée fictive. Après quelques banalités, le couple de sportifs reprend sa course.

— Alors, on ne sait pas parler italien ? la provoque-t-il avec fierté.

— Parlo perfettamente sei lingue, idiota.[5] Et si tu me touches encore, je t'éclate la mâchoire.

Phénomène rarissime, Maxime ne répond pas et ne cherche pas à avoir le dernier mot.

Anna accélère la cadence jusqu'à le distancer, les muscles bandés par la colère et la crispation. Quand elle rentre dans la maison, elle file directement sous la douche. À plusieurs reprises, elle se savonne et frotte jusqu'à ce que sa peau rougisse d'irritation.

Lorsque la porte d'entrée claque, sa méfiance ressurgit aussi vive qu'un animal à l'affût devant sa proie.

— C'est moi. Je suis descendu jusqu'à une épicerie, on va enfin manger autre chose que du fast-food.

Sa collègue continue de se terrer dans le silence. Elle sort uniquement de son trou pour profiter du repas. Maxime cuisine, étonnamment à l'aise dans cet exercice. Précis et appliqué, il prépare une sauce bolognaise au parfum prometteur. Surprise, Anna l'avait imaginé uniquement bon à cogner, à tuer et à baiser.

— Merci, dit-elle simplement en acceptant l'assiette qu'il lui tend.

Puis ils mangent en silence, sans commentaire et sans regard l'un pour l'autre.

L'après-midi, ils s'enferment tous les deux dans le garage pour préparer l'infiltration. Anna apprend par cœur les plans ultra détaillés du yacht de Mancini, les niveaux, les ponts et les accès. Elle sait cet apprentissage vital car elle ne dispose d'aucune antisèche à écouter dans l'oreillette. Ils vérifient ensuite le matériel, la bouteille d'oxygène, le détendeur, la combinaison renforcée, la lampe tactique, le couteau en céramique, le pistolet et les munitions. Rien n'échappe à leur vigilance.

L'espionne apprécie, malgré elle, le professionnalisme de son partenaire. Sous sa carapace de macho, il révèle une rigueur, une intelligence tactique et une expérience précieuse, toutes insoupçonnables. Berg ne montre rien mais reconnaît en lui un opérateur de haut niveau. Jamais elle n'a collaboré ainsi, sauf avec son père, en début de carrière. Ainsi, petit à petit, alors que l'heure fatidique se profile, les échanges se fluidifient, le respect mutuel s'installe et l'atmosphère s'allège.

Quand tout est chargé dans la voiture, Maxime lui tend une montre sobre, noire et fine, puis s'explique.

— Si les choses tournent mal, tu cliques deux fois sur l'écran. Je reçois ta position en direct, je saurai te trouver. Peu importe les risques, je ne t'abandonnerai pas.

Aucun sarcasme, aucune provocation, juste une affirmation claire, franche, presque loyale.

Anna ne répond pas, elle le fixe simplement un instant, avant de détourner les yeux, troublée.

Le compte à rebours vers Mancini vient de commencer.

Chapitre 38

La nuit tombe tôt sur la côte sicilienne et engloutit le littoral dans une obscurité dense que seules quelques illuminations de Noël égratignent dans les villages voisins. En cette veillée de fête, les familles s'affairent autour des tables et les églises s'apprêtent à sonner la messe. Anna Berg, elle, s'apprête à tuer.

Plus tôt dans la journée, Maxime a déniché un coin tranquille et isolé, à une distance respectable de la cible. Mille deux cents mètres environ d'après le GPS étanche que la femme attache à son bras. L'appareil émet une faible lumière bleutée, un simple halo discret qui affiche une carte maritime et les profondeurs de la mer.

Perchée sur un rocher humide, elle s'équipe en silence. Ses gestes sont méthodiques, sans le moindre tremblement malgré le froid. Son corps retrouve enfin l'état d'acier que la professionnelle cherche depuis des jours. Elle fixe sa bouteille d'oxygène, teste la valve, tire sur les sangles de son harnais pour vérifier leur tension. Une pochette hermétique scratchée contre sa hanche contient son nécessaire de survie.

Maxime reste présent à côté d'elle, presque muet lui aussi. Le vent nocturne forcit et soulève les embruns contre la roche noire. Quand tout est prêt, Anna s'approche du bord, prête à sauter dans les abysses.

— N'oublie pas : double clic sur l'écran, et je viens, dit-il sans emphase.

Son alliée hoche simplement la tête. Ses yeux ne quittent pas la mer, vaste ondulation noire, macabre, insondable. Puis, elle se jette dans ce gouffre sans la moindre hésitation. Un monde empli de ténèbres se referme sur elle dans un claquement liquide.

La Méditerranée est glaciale. La morsure du froid traverse la combinaison malgré sa qualité. Anna se met immédiatement à l'horizontale, contrôle sa flottabilité grâce à son gilet stabilisateur et règle la pression de son détendeur. Pleinement concentrée sur l'opération, elle gagne en profondeur et disparaît de la surface. Ses battements de palmes sont calmes et précis, sans mouvement superflu. Le monde autour d'elle se réduit à trois sensations : la respiration courte dans l'embout, les bulles qui remontent doucement vers la surface, et la pulsation sourde de son cœur dans ses tempes.

Anna contrôle son avancée sur l'écran et, peu à peu, s'approche du port et du yacht. Évoluant à dix mètres sous les vagues, elle demeure invisible aux gardes qui surveillent les bateaux de luxe amarrés, notamment le plus impressionnant d'entre eux. Le personnel devrait

quant à lui monter à bord durant l'heure suivante afin de préparer le séjour du roi Mancini. L'Italien embarquera enfin en dernier, à vingt heures, pour le début des festivités.

À quelques longueurs de sa destination finale, une immense silhouette métallique blanche apparaît au-dessus de sa tête. L'espionne coupe son GPS et se guide avec sa lampe réglée sur la plus faible intensité possible. Le faisceau éclaire la coque du géant, lisse, sans la moindre aspérité. Elle glisse sous le ventre du monstre marin, un Custom Line de quarante-trois mètres. Dix millions d'euros de technologie, de dorure et d'arrogance. Elle en reconnaît chaque détail pour en avoir étudié les plans pendant des heures.

Telle une pirate à l'abordage, elle repère la grille technique immergée, à l'arrière, à proximité des hélices moteurs. Elle sort le boîtier électronique fourni par Maxime, un bijou doté de capteurs électromagnétiques ajustables à tous les systèmes de verrouillage complexe. Elle place le dispositif contre la paroi et le laisse opérer jusqu'à un déclic audible, même sous l'eau. La grille pivote vers l'intérieur. Anna abandonne alors la bouteille d'oxygène dans les tréfonds du port, puis passe son corps dans l'ouverture étroite. À la force de ses muscles, elle se hisse enfin à l'intérieur de la salle des machines.

Sans perdre un instant, l'intruse retire sa combinaison mouillée et la dissimule sous de larges tuyaux. Elle s'équipe ensuite pour la deuxième partie de la mission, de loin la plus risquée. L'inspection des lieux commence par les deux propulseurs, massifs et impeccables, occupant en parallèle, le centre de l'espace confiné. D'immenses réservoirs cylindriques gonflés à bloc surmontent les puissants engins, prêts à les gaver de carburant. Une dizaine d'armoires électriques s'alignent dans les parois tout autour. Pas moins de huit extincteurs d'un rouge flamboyant occupent le bas d'un mur.

Avant toute chose, la professionnelle place la charge explosive qu'elle a embarquée, sous l'une des machines. Invisible sauf en cas d'inspection approfondie, le compte-à-rebours s'enclenche et égrène les secondes à partir d'une heure. Si l'opération tourne mal pour Anna, l'adversaire sera tout de même détruit.

La phase qu'elle déteste le plus débute ensuite : l'inaction. Elle doit attendre que le personnel s'installe à bord et prépare le bâtiment pour une virée de deux jours au large. D'après les informations recueillies par l'équipe d'Einstein, un cuisinier, une serveuse, trois callgirls, deux gardes du corps, un mécano et le capitaine accompagnent l'Italien en croisière. Rien que ça. Apparemment Mancini veut se réveiller le matin de Noël entouré de luxure avec la mer à perte de vue, un petit caprice de millionnaire. À moins que le mafieux se sache pourchassé et ne prenne ses distances au milieu de nulle part ? Il ne devine pas un

instant que son vaisseau emporte avec lui sa pire ennemie.

Les moteurs finissent par démarrer et vibrer doucement, au ralenti, en mode préchauffage. Alors que le bruit et l'immobilité durent depuis une demi-heure, Anna inspecte les coffrets électriques et l'ensemble des disjoncteurs. Un instant, elle doute de la procédure à suivre, uniquement parce qu'elle sait sa mémoire capable de flancher en plein terrain miné. Elle doute parce qu'elle n'a ni oreillette, ni magnéto, ni voix rassurante à écouter.

Soudain, les turbines montent en régime, les vibrations s'intensifient et le bateau s'ébroue lentement pour quitter le port. Anna patiente encore, préférant opérer une fois le navire loin des côtes, isolé de toute aide extérieure. Le principe s'avère à double tranchant, car elle non plus ne disposera d'aucun secours immédiat une fois à perte d'horizon. Le duel à mort pourra alors débuter. Une seule certitude, Mancini ou elle quittera le navire les pieds devant.

Après de longues minutes à supporter la mécanique assourdissante et la chaleur intense croissante, Anna décide d'agir. D'un simple geste dans le tableau principal, elle coupe l'éclairage de la cabine de commandement. Elle imagine le capitaine derrière son tableau de bord, incrédule dans la pénombre. En toute logique, il enverra son second vérifier l'installation électrique.

Sans surprise, la lumière s'allume et la trappe supérieure s'ouvre dans un léger grincement. Les pieds du mécanicien apparaissent et cherchent les marches antidérapantes de l'échelle murale qu'il descend avec précaution. Il porte une tenue blanche impeccable qui révèle un corps plutôt frêle, comme Maxime lui a mentionné lors du briefing. Son adversaire ne s'apparente nullement à un combattant, ce qui lui facilitera la tâche.

Il se dirige naturellement vers la bonne armoire, sans apercevoir l'étrangère dissimulée derrière le bloc moteur. À peine a-t-il ouvert la porte qu'Anna surgit dans son dos et lui colle la lame tranchante de son couteau sous la gorge.

— Pas un bruit, murmure-t-elle en italien, ou je te sectionne la carotide.

Sous la menace claire, le mécanicien se fige. Son cœur et son esprit s'emballent mais il ne bronche pas. Anna lui retire son talkie-walkie à la ceinture puis approche l'appareil de ses lèvres.

— Tu vas appeler le capitaine. Tu vas inventer une panne et lui demander de descendre ici. Sois convaincant. Si tu me trahis, tu ne reverras jamais ta femme et tes filles, Clara et Mélina. Je répète ou tu as compris du premier coup ?

La pression du rasoir sur l'artère est à la limite d'une saignée létale. Elle sent la respiration de Gustavio Briatore accélérer face aux enjeux et à l'évocation des prénoms de ses enfants. Son dossier stipule sa

fidélité et son amour pour sa famille. Ce type n'a rien d'un gros bras de la mafia comme Mancini, il s'agit d'un simple matelot, il ne se sacrifiera pas pour son patron.

Il hoche la tête. Elle appuie sur le bouton de l'émetteur et, tacitement, l'autorise à parler.

— Enrique ? Tu m'entends ?

Un grésillement, puis la voix posée du capitaine parvient jusqu'à eux, dans le vacarme des machines.

— Oui. Quel est le problème en bas ?

Briatore tremble, mais ses mots restent crédibles.

— Le tableau électrique est humide… Je pense qu'on a une infiltration quelque part. Il faudrait que tu viennes voir, je crains un court-circuit.

Après un bref soupir et un acquiescement, le vrombissement des moteurs faiblit, preuve que le capitaine Ernotti prend le problème au sérieux.

Anna pose alors sa main sur l'épaule du mécanicien.

— À genoux maintenant.

— Je vous en supplie… J'ai fait ce que vous vouliez… pleurniche-t-il en obéissant à l'ordre.

— Merci. Quoi qu'il advienne, sache que ta famille ne risque rien. Repose en paix.

Berg saisit l'un des extincteurs et abat la lourde masse sur la nuque du prostré. Le coup sec l'envoie au sol, inanimé. Mort ou simplement inconscient, elle ne vérifie pas davantage, elle est juste certaine qu'il ne se réveillera pas de sitôt. Le temps presse, le capitaine va surgir d'une seconde à l'autre.

Les grognements d'Ernotti précédent sa venue. Il rouspète après l'incompétence du technicien. Anna le laisse approcher puis découvrir, ahuri, son collègue au sol. L'imaginant sans doute électrocuté, il ne se méfie nullement et, instinctivement, se baisse pour vérifier l'état de santé de son second. Erreur fatale, la tueuse frappe à nouveau.

Le premier impact fracasse le crâne du capitaine qui s'effondre. Le deuxième, plus brutal encore, vient confirmer la mort du type. Vu ce qu'elle prévoit de lui prélever, mieux vaut qu'il ne sente rien.

Ne pouvant contrôler la réaction des autres membres de l'équipage lors de cette immobilisation prématurée du yacht et de ce souci technique, Anna ne tergiverse pas. Elle retourne la dépouille, sort un scalpel finement aiguisé et écarte la paupière du défunt. L'incision précise autour du globe oculaire fait perler quelques gouttes de sang. En une poignée de secondes, elle a déjà sectionné les nerfs optiques et l'œil du capitaine repose dans une petite pochette.

Les dommages collatéraux s'avèrent parfois nécessaires pour éliminer une cible. Anna Berg les évite ou les réduit au strict minimum

mais parfois, les circonstances l'exigent. Elle n'a alors aucun remords. Seule compte la réussite de la mission.

Elle nettoie sa lame avec la chemise du mort puis lui murmure simplement :

— N'y vois rien de personnel. C'est le boulot.

Chapitre 39

Ne pas tergiverser. Ne pas traîner. Avancer, coûte que coûte.

Le temps joue contre elle. D'un côté, les membres de l'équipage risquent de s'inquiéter de l'absence prolongée du commandant et du mécanicien. De l'autre, une bombe à retardement pulse sous les citernes de diesel, prête à transformer le yacht en torche flottante si Anna Berg échoue.

Via le tableau électrique, la tueuse professionnelle rétablit le courant dans la cabine de pilotage, histoire de dissimuler la coupure volontaire derrière une simple micro-anomalie. Aucune personne encore vivante sur ce bateau ne doit comprendre que quelqu'un s'est infiltré. Ensuite, elle grimpe à l'échelle métallique, quitte la salle des machines. Derrière elle, reposent deux corps inertes, étendus dans les vibrations sourdes des moteurs.

Berg file vers le pont arrière en calculant chaque pas, consciente que le moindre imprévu pourrait la placer face à un membre du personnel. Dans ce genre d'opération, le facteur humain demeure la seule variable impossible à maîtriser totalement. Elle croise donc les doigts pour que chacun soit absorbé par ses tâches : le cuisinier aux fourneaux, la serveuse en pleine mise en place, et Mancini, vautré dans sa suite, entouré de charmantes demoiselles en tenue sensuelle.

Lorsqu'Anna atteint le salon principal, elle reste frappée par le luxe qui, ici, frôle l'indécence. Du bois exotique poli brille sous un éclairage tamisé, des fauteuils crème entourent une table basse en marbre veiné, et une musique classique diffuse une douceur feutrée. Cette ambiance lisse et sereine n'est qu'un mensonge, un vernis posé sur un nid de vipères.

Neutraliser les deux gardes du corps constitue son nouvel objectif. Elle devine ses adversaires les plus problématiques sur le pont supérieur, en stand-by près du bar panoramique, occupés à scruter l'horizon noir en sirotant un alcool fort. Dans ce désert marin, aucune embarcation n'a la moindre chance d'approcher sans être repérée par les radars du navire ou trahie par le bruit de ses moteurs. Les colosses doivent se croire invincibles, à l'abri de tout.

Ils se trompent sur toute la ligne.

Anna gravit l'escalier aux marches laquées, aussi opulent que ceux des hôtels place Vendôme, puis s'arrête juste avant le troisième niveau. D'un œil, elle inspecte la zone. Les deux mastodontes se tiennent exactement là où elle les imaginait, accoudés au zinc. Leurs regards sont rivés sur leurs écrans de téléphone qu'ils font défiler avec

la concentration de lobotomisés. Les verres de whisky captent la lueur chaude des appliques murales et renvoient des reflets ambrés. À travers les grandes vitres fermées, le paysage se résume à un amas d'obscurité où seuls scintillent quelques points lumineux, les lueurs de villes lointaines.

Dans ce décor de verre et d'acier, l'espionne remarque immédiatement le piège. Toutes ces surfaces brillantes s'apparentent à des miroirs. Le moindre mouvement à une extrémité de la salle peut trahir sa présence à l'autre bout. Elle se colle donc contre la paroi et se déplace dans un angle mort, invisible à leurs yeux. Deux secondes suffisent ensuite pour qu'elle prenne sa décision.

Elle range son pistolet et sort sa lame. Elle tient la dague par le manche, son tranchant tourné vers elle, prête à la projeter comme un lanceur de couteau quadrillant le corps de sa complice sur une cible géante. Sauf qu'elle vise la gorge. Son souffle ralentit. Elle calcule les paramètres du lancer avec précision et froideur. Son cerveau mesure la distance, l'angle, la trajectoire, la force à s'appliquer. Puis elle exécute son geste à la perfection.

L'arme fend l'air avec une vitesse foudroyante et s'enfonce profondément dans la gorge du garde le plus massif, celui qu'elle juge très coriace à battre au corps à corps. Un jet de sang jaillit en éclaboussant le visage de son camarade. Le colosse chancelle, un râle funeste s'échappe de sa bouche, il porte une main à son cou, saisit la situation in extremis et s'écroule.

Son portable n'a pas le temps de heurter le sol qu'Anna bondit déjà sur le second.

Le combat s'enclenche dans un fracas étouffé. L'homme pousse un juron, tente de dégainer son arme, mais Berg l'en empêche en le percutant de plein fouet. Son poing s'abat sur sa mâchoire, puis un autre encore. Le garde réplique avec une vigueur brutale, lui écrase l'abdomen, et assène un coup qui lui explose le nez. La douleur irradie tout son visage, brouille légèrement sa vision, mais Anna aiguise son instinct de survie.

Elle regrette une fraction de seconde de ne pas avoir simplement sorti son Glock, cependant une balle aurait résonné dans tout le navire et compromis son infiltration. Alors elle frappe, sans relâche. Elle cherche à atteindre son couteau, toujours planté dans la chair de sa précédente victime. Dans un mouvement fulgurant, elle arrache la lame ensanglantée et tente d'éventrer le survivant. Il la repousse avec une vigueur impressionnante et, dans la lutte, parvient à retourner la pointe tranchante contre son assaillante.

Le métal s'enfonce de quelques millimètres dans sa poitrine. La vive douleur la transperce, pourtant elle ne hurle pas. Son cerveau se rétracte juste comme un ressort comprimé, puis explose dans une rage

froide. Elle lui assène un coup de tête si violent que le nez de l'homme se brise dans un craquement écœurant. Profitant de l'ouverture, elle se dégage en roulade et aperçoit le câble d'une lourde lampe en verre soufflé. Elle tire brutalement dessus. Le luminaire vacille, bascule et s'écrase sur la cheville du garde de corps. La souffrance qu'il étouffe suffit à inverser l'avantage.

Anna s'élance, talon en avant. Son pied percute la mâchoire de l'homme avec une précision chirurgicale. Un claquement sec retentit. Elle enchaîne d'un coup de genou sous le menton qui l'envoie au sol, désorienté. Sans lui octroyer le moindre répit, elle pivote, se place au-dessus de lui et broie de tout son poids sa trachée dans un mouvement sec et répété. Le corps du colosse finit par se relâcher. Ses yeux s'éteignent comme des ampoules grillées.

Le silence retombe, isolé par les parois insonorisées du yacht.

Anna récupère le gros calibre du type ainsi que son couteau dont elle essuie les traces de sang sur le jean du cadavre. Elle reste immobile quelques secondes, aux aguets, cependant personne n'accourt, tous ignorent encore sa présence.

Véritable ombre mouvante, l'espionne descend vers la cuisine. Sur son trajet, la grande salle à manger ressemble à un décor de magazine. Une table sculptée d'un seul bloc de bois rare s'étire sur près de quatre mètres. L'argenterie scintille sous les suspensions en cristal. L'ensemble respire l'opulence indécente d'un réveillon organisé par un homme qui confond richesse et impunité.

Telle un chat sur ses pattes de velours, elle traverse la pièce, silencieuse, guidée par les odeurs de sauce, de viande mijotée et de pain chaud. Dans la cuisine, le cuistot et la serveuse se concentrent sur les préparatifs, inconscients du massacre qui a déjà commencé. Anna se méfie de l'homme, plutôt costaud, par rapport à la femme au petit gabarit. Les stéréotypes ont la vie dure, elle-même symbolise un rare contre-exemple. Elle appuie le canon de son pistolet contre le crâne du chef, et dirige le second vers la tempe de sa subalterne.

— Levez les mains. Doucement. Sans geste brusque, j'ai la détente facile.

La brunette pousse un petit cri aigu puis s'immobilise, mains tremblantes, regard rivé sur l'arme. Les deux savent ne pas être de taille face à une telle menace.

— On se dirige vers le couloir extérieur, à bâbord. Pas un bruit.

Le plan du yacht en tête, Anna les guide vers le côté opposé à la suite du patron. Elle doit continuer à éliminer tous les obstacles entre Mancini et elle avec discrétion. Les otages obéissent tels des agneaux, les jambes en filament de coton. Lorsque la porte coulisse, une bourrasque glaciale les frappe aussitôt.

— Si vous voulez vivre, vous débarquez maintenant. Vous nagez

vers la côte. Pas un cri, pas un retour en arrière ici, je n'ai pas fini de nettoyer.

Le chef en blouse blanche, toque sur la tête, s'accroche à la rambarde, terrorisé. À ses côtés, la femme est tout aussi terrifiée face à ce gouffre noir et insondable.

— Antonio, si tu veux continuer à soigner ta mère à l'hôpital, il faut sauter sans attendre et vite aller la rejoindre.

L'avertissement suffit. Sans un regard pour l'autre otage, il enjambe le parapet et plonge dans l'eau sombre, un cri étranglé dans la gorge. La serveuse refuse obstinément de bouger, le corps transi d'effroi.

— Quel est ton problème, Julia ? Tu tiens à mourir jeune ? Tu n'aimes plus ton petit ami ?

— Je… Je ne sais pas nager…

Désabusée, Anna la fixe une seconde, à deux doigts de lui plomber la cervelle. Puis elle repère une bouée accrochée sur un piton d'inox. D'un signe de tête, elle lui désigne le sésame.

— Prends ça et dégage. Ou dans trois secondes, je te balance moi-même.

Malgré sa phobie, la menace suffit à la convaincre. La jeune femme bascule dans le vide et hurle pour appeler Antonio à l'aide.

Les remparts de protection du mafieux se réduisent à néant et, peu à peu, Anna Berg se rapproche du verdict final. Sans attendre, d'un pas pressé, elle remonte au premier niveau, réservé exclusivement au propriétaire. Un scanner rétinien en condamne l'accès. Elle sort le petit sachet plastique, extrait l'œil du commandant et plaque le globe gluant contre le capteur. Une LED verte s'allume, suivie d'un bip discret. La porte se déverrouille.

Mancini est un véritable paranoïaque pour se protéger ainsi, même au milieu de nulle part. Cependant, les conditions lui donnent parfaitement raison.

L'infiltrée pénètre alors dans le salon privé, véritable garçonnière. Moquettes épaisses, murs rouges et or, écran de cinéma, table de billard, précèdent un espace dédié aux plaisirs sexuels du patron. Lorsqu'elle atteint la porte de la suite, un second système d'autorisation se présente, tout aussi redoutable, un digicode.

Elle tend la main vers la palette tactile puis s'arrête, prise d'un vertige. Une hésitation la saisit. Les chiffres se mélangent dans sa tête, virevoltent, s'effacent, reviennent dans le désordre. Sa mémoire lui joue un mauvais tour au pire moment.

Par réflexe, elle cherche son magnétophone à la ceinture, son talisman, son filet de sécurité. Mais il n'est pas là et la laisse seule avec sa faille.

L'urgence la frappe et elle se retourne à la recherche d'une solution divine. Exploser la porte ? Défoncer le boîtier électronique d'un coup

de crosse ? Ces manœuvres alerteraient Mancini et elle refuse de perdre son avantage. Son regard balaie la pièce. Sur la table basse, plusieurs sachets de poudre attendent. Anna en ouvre un, verse le contenu dans sa paume et souffle en direction du pavé tactile. La fine poussière s'accroche à quatre traces distinctes et lui révèle les chiffres utilisés par le locataire des lieux. Zéro, un, sept et neuf.

Dans sa tête, rien ne vient. Elle remarque ensuite que les empreintes sur le un et le neuf sont plus épaisses, synonymes de deux pressions chacune. Le nombre de combinaison reste faramineux et le problème insoluble. Néanmoins, soudain, face à ces chiffres, l'évidence jaillit. Le dix-sept janvier 1899. La date de naissance d'Al Capone. La référence fétiche de Fabrice Mancini. Anna entre le code 1-7-0-1-9-9.

Le verrou saute.

La tueuse pénètre dans l'antre du mafieux, deux Glock en mains. Elle inspecte le petit couloir, le dressing à gauche et la salle de bain à droite. Plus loin, elle entend des murmures, des gloussements et une musique sensuelle. Elle avance jusqu'à la chambre où le dégoût n'a plus de limite.

Un lit king size circulaire, des miroirs partout, des coussins, des photos pornographiques accrochées sur chaque mur. Mancini au centre du tableau, entouré de son harem. Lui s'offre en robe de chambre satinée, entrouverte ; trois prostituées à demi nues le gâtent. L'une presse ses seins contre son visage rouge écrevisse, les deux autres s'occupent de son sexe érigé.

Personne ne remarque l'intruse. Berg arme donc ses deux flingues, vise, puis tire dans une statue de Vénus en granit blanc. La détonation explose la déesse de l'amour comme si la foudre venait de s'abattre sur ce symbole profané. Les filles hurlent, le mafieux relève brusquement la tête, stupéfait puis haineux en découvrant qui interrompt ses réjouissances.

— Cassez-vous, les bimbos ! ordonne l'intruse. Ouvrez la baie vitrée et sautez. Surtout, ne vous retournez jamais.

Trop lentes à réagir, Anna les secoue en tirant une seconde fois, dans le mur, juste au-dessus de la tête de Mancini. La panique fait son œuvre. Le trio se rue vers l'extérieur, les poitrines à l'air, les faux ongles couverts de paillettes. Une troisième déflagration les motive à disparaître dans la nuit noire sans demander leur reste.

Le froid hivernal investit la chambre et calme définitivement les ardeurs du sexagénaire sicilien.

Les armes braquées, Anna Berg se tient droite face à ce sinistre spectacle. Avec une certaine fierté, elle contemple son ennemi, seul face à son destin.

— Salut, Mancini. Je viens solder les comptes.

Chapitre 40

— Pourquoi voulais-tu me voir ?

La question tombe sans préambule, comme souvent lorsqu'il s'adresse à elle. Anna ne s'en étonne même plus. Depuis plusieurs années, sa formation de tueuse professionnelle est terminée et les rencontres avec son père se sont raréfiées. Leurs conversations personnelles n'existent plus et leurs échanges se limitent habituellement à la transmission d'informations nécessaires aux missions.

— Il fallait que je te parle de vive voix, répond-elle. Est-ce interdit ?

Xavier Berg l'observe quelques secondes avant de balayer les alentours du regard.

— Marchons. Je n'aime pas cet endroit. Il y a beaucoup trop de monde et tu sembles oublier certaines règles fondamentales de ton métier.

Anna ravale la réponse qui lui vient immédiatement à l'esprit. Une dispute n'est pas souhaitable. Alors elle se met à avancer à ses côtés.

La promenade borde les immenses plages de Berck. Le ciel est d'un bleu éclatant et la lumière du soleil se reflète sur la Manche dans une étendue argentée qui se prolonge jusqu'à perte de vue. Le vent pousse vers la ville l'odeur salée de la mer.

La femme a soigneusement choisi ce trajet. S'ils continuent dans cette direction pendant une trentaine de minutes, ils atteindront la baie d'Authie, où ils pourront apercevoir des dizaines de phoques se prélassant sur les bancs de sable à marée basse. Elle a toujours préféré observer la nature et les animaux plutôt que les humains et les environnements formatés, l'occasion était donc immanquable.

Depuis des années, Anna Berg se sent libre et indépendante. Pourtant, à l'heure d'entreprendre cette conversation cruciale avec son père et mentor, une barrière invisible subsiste.

— Comment ça se passe au travail ? s'enquiert-il le premier.

— Bien.

— Tu as sympathisé avec ta nouvelle collègue ?

— Oui, Maria est très sympathique et j'ai même rencontré son mari avant-hier. Nous devons nous revoir bientôt.

Monsieur X hoche la tête, satisfait.

— Bien. C'est exactement ce que nous attendions. Je compte sur toi pour la suite.

Ils continuent de marcher quelques minutes en silence avant qu'il ne reprenne la parole.

— Bon, viens-en au fait. Pourquoi suis-je là ?

Le cœur d'Anna s'emballe brutalement. Inconsciemment, tel un indice

subliminal, elle pose la main sur son ventre arrondi.

— J'ai décidé de garder cet enfant.

Monsieur X ne ralentit même pas, pourtant il ne tarde pas à répliquer sèchement, d'une voix dure. Sans doute a-t-il anticipé cette annonce catastrophe…

— Ah, je sentais bien le coup venir. Les œstrogènes t'ont manifestement grillé les neurones ! J'avais pourtant été extrêmement clair au début. Et tu étais parfaitement d'accord d'ailleurs.

— C'est une décision mûrement réfléchie, argumente Anna sans se soumettre.

— N'y pense même pas. C'est hors de question. C'est la pire décision que tu pourrais prendre de ta vie.

La femme enceinte encaisse en silence la violence de la réponse.

Ils poursuivent la balade comme si cette conversation ne concernait qu'un détail insignifiant.

— Je te rappelle que c'est toi qui avais eu l'idée de ne pas avorter et de pousser la grossesse jusqu'à son terme ! s'insurge la fille.

— Oui, répond le père. Uniquement parce qu'une femme enceinte jusqu'au cou est une couverture idéale pour certaines missions. L'occasion était trop belle.

— Je te rappelle également que c'est à cause de toi si je suis tombée enceinte, rage-t-elle entre ses dents.

Xavier Berg hausse les épaules avec dédain.

— C'est surtout à cause de ton incompétence. Si tu avais neutralisé ce type plus rapidement, ce problème n'aurait jamais existé.

— Ne parle pas de mon bébé comme d'un « problème » !

Anna détourne le regard vers l'horizon. Elle doit tout à son père, son éducation, sa personnalité et sa carrière ; mais comment accepter qu'il puisse ignorer ainsi sa responsabilité ? Et de quel droit s'autorise-t-il à disposer de son corps à sa guise ?

— Désolée, dit-elle enfin, mais je ne changerai pas d'avis. Cette décision me revient.

Monsieur X s'arrête soudainement et sonde les pensées profondes de sa fille.

— C'est impossible, Anna. Tu ne comprends pas les conséquences extrêmes. Un enfant serait la pire de tes faiblesses. Tu ne peux pas ruiner ainsi les fruits d'une vie de travail.

Anna sent la colère monter en elle. Elle sait pertinemment qu'il parle de sa propre vie, pas de celle de sa fille.

— À t'entendre, suis-je la pire de tes faiblesses ? s'emporte-t-elle. Si ton désaccord est définitif, nous n'avons plus rien à nous dire.

C'est la première fois qu'elle s'oppose frontalement à lui, jusqu'au risque de rupture. Son père la fixe encore quelques secondes avant d'ajuster machinalement le col de son manteau.

— Très bien. Qu'il en soit ainsi.

Puis il tourne les talons et repart vers l'esplanade de Berck-sur-Mer sans un regard en arrière.

Anna reste immobile, scotchée et indécise. Elle finit par s'asseoir sur le muret qui surplombe les rochers et la vaste étendue de sable. Au loin, plusieurs cerfs-volants colorés dessinent des trajectoires élégantes dans le ciel.

Elle pose les mains sur son ventre, cherchant le contact avec le bébé. Une pression sous la peau tendue lui répond d'emblée, tel un signal. Son enfant et elle communiquent déjà en symbiose de manière primitive.

Une sensation étrange traverse alors Anna. Ce n'est ni de la tendresse ni de l'amour, mais quelque chose d'inédit, une forme instinctive et animale de possession.

Chapitre 41

Fabrice Mancini, torse découvert, la peau luisante de sueur, se rapproche lentement du bord du matelas. Il semble simplement quitter son lit pour aller déguster un petit déjeuner. L'assurance qui émane de lui n'appartient pas à ceux qui nient la réalité ou qui paniquent devant l'inéluctable ; elle tient plutôt de cette arrogance tranquille que seuls les prédateurs parfaitement conscients de leurs cartes savent afficher.

— Je me doutais que tu viendrais jusqu'à moi, même si je me planquais au bout du monde.

Anna Berg cherche à percer la carapace du Sicilien car elle ne détecte aucune crispation dans ses traits, aucun soubresaut nerveux, aucune once de peur. Cette sérénité ne lui inspire qu'une méfiance extrême. Alors elle scrute chaque détail : ses mains nues, ses poches vides, ses yeux fixés sur elle comme s'il possédait un avantage invisible.

— La meilleure défense, c'est l'attaque, n'est-ce pas ? lâche-t-elle d'un ton neutre.

— Cela dépend de l'objectif, répond Mancini avec un sourire presque bienveillant. S'il s'agit de rester en vie, je pense qu'il faut commencer par ne pas se tromper de cible. Qu'en penses-tu, Anna ?

Le mafieux prononce son prénom sans hésiter. Il ne devrait la connaître que sous l'identité d'emprunt d'Isabelle Gozel. Une seule conclusion s'impose : il a dû écouter ses cassettes. Sans doute sait-il aussi pour ses défaillances. Et peut-être pire encore…

La tueuse pourrait tirer maintenant, exploser son front et mettre fin à cette mascarade. Mais un élément dans l'attitude du mafieux la retient d'appuyer son doigt sur la détente. Il ne joue pas le bluff classique de l'homme acculé, il a autre chose en tête. Il veut l'amener à un point précis, sur un terrain qu'elle n'a pour l'instant pas identifié.

— Abrège. Si tu as une vérité à m'énoncer, c'est maintenant, avant de mourir.

Dans un coin de son cerveau, le compte à rebours continue de tourner inexorablement, elle ne dispose que d'une poignée de minutes pour terminer l'opération, pas plus.

— Tu permets ? demande-t-il avant de refermer sa robe de chambre en satin rouge pour cacher son sexe. J'ai quelque chose à te montrer. Une preuve que je ne suis pas ta véritable cible.

— Dans tous les cas, je vais te tuer, Mancini. N'en doute pas un instant.

— Si tu en es certaine, laisse-moi au moins t'expliquer ce que j'ai

découvert. Ce ne sera pas long, c'est dans l'ordinateur sur mon bureau.

Pendant une seconde, elle hésite. Puis Anna perçoit que l'homme n'a pas d'arme à portée immédiate, rien qu'il puisse transformer en projectile, et qu'il ne dispose plus d'aucune armée protectrice à proximité. Face à la détermination de la femme et ses deux Glock, cet amas de chair répugnant reste incapable de renverser la situation. Tant qu'elle contrôle chaque centimètre de l'espace, le risque demeure mesuré.

— Garde tes mains en évidence. Si tu tentes une manœuvre stupide, je te promets une lente agonie.

Le mafieux incline légèrement la tête, à l'image d'un professeur amusé par l'impertinence de son élève.

— Sache que je ne suis pas ton pire ennemi, dit-il. J'ai simplement voulu te punir pour les dégâts que tu as causés à mon réseau. C'est une logique imparable. Il n'y a rien de personnel là-dedans.

Leur langage se croise, tous deux se comprennent. Ils parlent de morts comme d'incidents logistiques, de vengeances comme d'ajustements comptables.

— En revanche, poursuit-il, tu as un adversaire bien plus redoutable que moi. Une personne qui te manipule, qui joue avec toi. Une personne à qui tu pourras en vouloir personnellement, ma chère *Anna*.

La femme affiche une façade de glace, elle encaisse sans broncher, mais son diaphragme se crispe imperceptiblement.

Mancini allume son ordinateur avec des gestes économes. L'écran d'accueil apparaît avec login et mot de passe. Il tape les données avec une nonchalance étudiée. Chaque touche produit un claquement sec, trop net dans cet environnement saturé d'électricité. Anna maintient une pression maximale, les index collés sur les détentes de ses pistolets.

— Je ne sais pas pour qui tu me prends ou ce que tu essaies de me faire croire ; dans tous les cas, j'ai la désagréable impression de perdre mon temps.

— Oui, je sais… Tu aurais sans doute préféré passer le réveillon de Noël avec ton fils William plutôt qu'avec moi, hein ? Comment t'annoncer la supercherie à part en t'exposant des preuves irréfutables ?

Il se tourne d'un quart de tour et ouvre une fenêtre sur l'écran de son Mac. Une seconde après, une image apparaît, sombre au départ, plus claire ensuite. William, vivant, attaché et bâillonné, est filmé en direct. Anna avance d'un pas. Un coup pourrait partir sans crier gare.

— Si tu oses t'en prendre à lui, je te promets l'enfer, Mancini.

— Non, ma chérie. Toi, si tu oses t'en prendre à moi, ton fils subira les pires sévices. Mais, sois patiente, brutaliser un enfant n'est pas

dans mon ADN. Pose-toi plutôt une question. Pourquoi mes hommes ont-ils pu si facilement enlever le gamin ? À ton avis ?

Einstein avait promis d'assurer sa sécurité, critère indispensable pour qu'Anna s'engage jusqu'au terme de sa mission. Sa trahison semble actée et bouleverse toutes les pièces savamment orchestrées sur l'échiquier.

— J'ai tout le réseau nécessaire pour anéantir ton traître de boss et son organisation. Tu es une professionnelle hors pair, Anna, et je m'entoure toujours des meilleurs. Au lieu d'être contre moi, tu peux travailler avec moi. En échange, William aura la vie sauve et ceux qui te manipulent mourront.

— Ne t'époumone pas inutilement, Mancini. Tu vas crever et…

— Patience Berg ! l'interrompt-il, dans une poussée colérique. Je n'ai pas terminé ma démonstration. Le pire est à venir, attends…

De quoi parle-t-il ? Anna perd le fil. Elle devrait le tuer et partir, ne pas se laisser manœuvrer, surtout pas ! Le Sicilien ouvre alors un logiciel professionnel d'analyse vocale. Pour l'avoir déjà expérimenté, Anna le reconnaît immédiatement : interface sombre, spectrogrammes de couleur, algorithmes de détection de formants, modules de comparaison acoustique. Les criminologues comme les services d'espionnage utilisent ces programmes pour détecter les voix synthétiques, les faux timbres, les manipulations numériques, les superpositions de phonèmes. Puis, il clique sur « Play ».

La voix d'Anna s'élève dans la pièce ouverte sur le vent méditerranéen, avec une intonation douce, jeune, intime. Pour l'avoir écouté maintes fois, elle ne peut se méprendre : l'extrait provient de l'enregistrement le plus ancien, le tout premier. Il date d'une époque où l'utilisation de ces cassettes s'est révélée indispensable après son coma et son traumatisme crânien. Elle y raconte son terrible accident de voiture et s'attarde longuement sur les causes, tristes et honteuses, l'ayant provoqué.

Anna Berg reste immobile, inébranlable, du moins en apparence.

— Tu veux découvrir une autre vérité, plus cruelle encore ? Ce passage, c'est ta voix sur l'une de tes vieilles bandes magnétiques, n'est-ce pas ? Une véritable mine d'or, d'ailleurs, tous ces monologues… Une merveille pour comprendre qui tu es, et surtout, d'où tu viens… Enfin, avant que l'on réalise l'impensable.

Elle pense à le tuer sur-le-champ afin de couper court à cette intrusion dans son intimité la plus profonde. Mais désormais William occupe le centre du jeu. Alors son instinct, cette force animale qui l'a toujours guidée, exige qu'elle patiente encore quelques secondes.

Mancini lance un deuxième fichier. La voix actuelle d'Anna, celle des séquences très récentes, résonne à son tour, plus grave, plus assurée, teintée d'une froideur maîtrisée. Elle y explique en détails

comment infiltrer le réseau de Mancini, elle voulait n'en oublier aucun aspect.

Le logiciel affiche alors les deux spectrogrammes superposés avec les pics, les creux, les harmoniques, les formants F1 et F2, ainsi que l'empreinte sonore globale. La comparaison automatique démarre et le taux de correspondance tombe. Une alarme rouge clignote avec un message en anglais : « Voice mismatch – synthetic pattern detected. »

Le mafieux zoome sur les zones critiques. Il montre les aplatissements fréquentiels typiques des modèles génératifs IA, les transitions anormales entre consonnes occlusives, les irrégularités dans les transitions formantiques et les artefacts numériques impossibles chez un être humain.

— En voulant retranscrire tous tes enregistrements et trouver les détails qui nous permettraient de remonter à toi et à ton boss, l'un de mes experts a découvert quelque chose de surprenant, Anna. Les deux voix ne correspondent pas. Sur les extraits plus anciens, ce n'est pas toi qui parles, c'est un programme informatique, un peu dépassé par l'intelligence artificielle actuelle.

Le cœur d'Anna rate un battement, un seul, ce qui s'avère suffisant pour faire vaciller son monde intérieur. Cependant, elle ne bouge pas, son visage reste une sculpture de cire. En réalité, la secousse est tellurique.

Ses souvenirs flous de cette période. Ses trous de mémoire qui ont suivi. Le flash du crash de voiture. Les incohérences soulevées mais instantanément balayées par son père.

Si ce n'est pas elle qui raconte sa tentative de suicide dans le détail… Est-ce que cet acte impardonnable a seulement eu lieu ? Et si tout n'était qu'un mensonge ? Une fiction savamment scénarisée ?

Anna s'efforce de respirer calmement, néanmoins tout s'emballe. Sa vision se rétrécit en un long tunnel. Elle oublie les embruns de mer, les photos pornographiques et autres détails sordides autour d'elle. Sa gorge se contracte, le sol tangue sous ses pieds. Ses pensées s'entrechoquent à une vitesse démentielle. Elle essaie de se convaincre que Mancini la dupe, sans y parvenir.

— Ton père t'a menti, reprend-il. Je crois bien qu'il a essayé de te tuer, toi et le bébé que tu portais…

Anna poursuit sa chute dans ce gouffre sans fond.

Son identité. Son mentor. Son fils. Sa mémoire. Ses fondations psychiques.

Tout s'effrite. Elle ne peut plus distinguer vérités et distorsions de sa réalité.

— Qui que tu sois, Anna Berg, je te veux à mes côtés. Je t'aiderai à éliminer tes ennemis et te rendrai ton fils si tu le désires.

Il croit qu'elle doute. Il croit qu'il a fissuré la glace. Il croit qu'il

peut la recruter.

Il se méprend complètement.

— Je travaille seule. Je n'ai besoin de personne.

Son doigt presse sur la détente. Elle tire une balle au milieu du front, de manière clinique, nette et efficace. Puis elle vide les chargeurs de ses Glock avec frénésie. Chaque impact propulse le corps de Mancini en arrière et l'explose davantage encore. Au moment de basculer, la tête de l'homme est déjà méconnaissable.

Anna Berg fixe la dépouille, les bras tendus, les deux canons fumants.

Face à l'horreur, rien ne la perturbe.

Pourtant, un séisme dévaste les dernières ruines dans son esprit.

Le mensonge. Les cassettes. Ses troubles mnésiques. Sa vie.

Son père a-t-il vraiment tenté de la tuer ? Puis, à la suite d'un échec, de la reprogrammer ?

Anna n'a désormais plus aucune certitude.

Chapitre 42

Anna ouvre péniblement les yeux sans savoir depuis combien de temps elle a sombré dans l'obscurité. La première sensation qui s'installe est le mal-être. Entre douleurs sourdes remontant de tous ses membres et flottement nauséeux dans sa tête, elle lutte pour ne pas retomber dans l'inconscience. La seconde vient de l'odeur. Un mélange agressif de désinfectant, de plastique médical et de linge stérilisé lui brûle les narines à chaque inspiration.

Sa vision peine à dissiper le brouillard. Anna tente de bouger la tête mais un élancement aigu l'en dissuade aussitôt. Son cou proteste, ses cervicales aussi. Sous son crâne, elle ressent une pression constante, profonde, anormale, comme si quelque chose avait explosé à l'intérieur.

Elle comprend peu à peu qu'elle ne respire pas seule. Un tube descend dans sa gorge, l'empêche d'avaler correctement, impose un rythme mécanique à ses poumons. Elle est à l'hôpital.

Lentement, elle découvre son environnement. La chambre paraît étroite, impersonnelle. La lumière crue du néon fixé au plafond éclaire les murs ternes. À sa droite, elle distingue une perfusion qui descend dans son bras. De l'autre côté, un moniteur diffuse un bip régulier et monotone. Un fauteuil vide repose près du lit, contre le mur, sans que personne ne l'occupe. Elle est seule dans la pièce. Cependant, des voix circulent dans le couloir. Des bruits de pas pressés et des portes qui claquent prouvent que la vie continue ailleurs.

Anna porte une blouse ample, ouverte dans le dos, rêche contre sa peau. Le fin tissu dissimule mal son ventre proéminent qui pèse sur son squelette. Elle sent la rigidité du matelas sous son poids. Son corps est lourd, ankylosé, souffrant, mais elle devine de fortes doses de médicaments pour le calmer.

Sa main gauche caresse instinctivement le bébé qu'elle porte, tandis que sa droite est crispée sur quelque chose. Elle baisse les yeux avec difficulté. Dans sa paume, un objet noir et compact l'intrigue. Elle semble reconnaître un magnétophone sans pour autant comprendre pourquoi elle le tient. Ses doigts refusent de se desserrer, comme si ce petit appareil anachronique constituait un point d'ancrage vital.

Des images floues et incertaines lui reviennent par vagues incomplètes. Des médecins penchés au-dessus d'elle. Des questions auxquelles elle n'a pas su répondre. Des mots compliqués, techniques. Traumatisme. Surveillance. Repos.

La vision d'un homme lui revient aussi, sans l'apparat vestimentaire des professionnels de santé. Elle n'en est pas certaine, elle doute d'ailleurs de

tout, ses rares pensées restent emmêlées dans une gangue visqueuse. Peut-être lui a-t-il parlé calmement, sans doute lui a-t-il expliqué que cet enregistreur vocal l'aiderait. Elle ne se souvient plus de la raison exacte, seulement de son ton posé, de son regard assuré, et du boîtier noir qu'il lui a glissé dans la main.

Anna sent sa tête flotter et une pulsation violente battre à l'intérieur. Quand elle parvient à poser ses doigts sur son front, elle sent l'épais bandage qui lui recouvre une partie du crâne. Des pensées continuent de se former puis se délitent instantanément. Certaines choses lui échappent indéniablement.

Son pouce appuie sur le bouton « play » presque malgré elle.

Un léger grésillement emplit la chambre. Puis une voix s'élève. La sienne.

« Salut, c'est moi… J'ai un sérieux problème apparemment… »

La jeune femme se fige. Le timbre de voix lui est familier mais l'intonation la déstabilise car elle semble si fatiguée. Elle se parle à elle-même de manière hésitante, les mots sont quelque peu hachés et le rythme décousu.

« Je me suis réveillée il y a quelques heures. Les médecins m'ont posé beaucoup de questions. Ils ont l'air inquiet même si leurs précisions restent vagues. Ils ont évoqué un traumatisme crânien et des troubles mnésiques… »

Anna déglutit péniblement. Son regard reste fixé sur l'appareil, comme hypnotisé.

« On m'a demandé de raconter mes souvenirs dès qu'ils me viennent à l'esprit, ça peut m'aider apparemment… Je crois que j'ai eu un accident de voiture. Non, en réalité, j'en suis certaine. Violent… J'ai la tête embrumée mais je vais essayer… »

Un bref silence. En arrière-plan, elle entend le bip de son moniteur cardiaque accélérer légèrement.

« C'était la nuit… Je roulais vite… J'ai voulu me foutre en l'air… »

La blessée n'a aucune image claire de cette scène, seulement des sensations diffuses. Sa chair se plaint de ses crispations involontaires à l'écoute de ce récit. Elle n'interrompt pas pour autant l'enregistrement. Elle veut absolument savoir.

« J'ai dû ingurgiter une sacrée dose de médicaments… J'ai perdu pied à cause du bébé… Ce n'est… »

Une hésitation. Un souffle irrégulier. Une voix tremblante.

« Ce n'est pas une bonne idée de vouloir le garder… Je ne saurais jamais m'en occuper… J'ai ma vie, un métier... Je ne serai pas une bonne mère, loin de là. Et puis, c'est le fils d'un… »

Le silence s'étire.

Ses tempes bourdonnent et soulignent un puissant mal de tête puis la montée d'une affreuse nausée. Elle serre davantage le dictaphone dans sa

main.

« D'un enfoiré de violeur… »

Nouvelle pause, troublante, émouvante, avant que la voix reprenne, plus basse.

« Je ne me souviens pas vraiment de l'accident et des jours qui ont précédé. Juste le bruit d'un klaxon et une vive lumière éblouissante qui me fonce dessus… Rien d'autre. J'espère que je m'en souviendrai davantage car, pour l'instant, c'est le néant total… »

La bande magnétique continue de défiler en n'émettant que des bips réguliers. Le grésillement s'intensifie un moment, sans doute lorsque ses doigts ont glissé proches du microphone. Puis soudain, une dernière phrase éclaire la situation d'Anna.

« Surtout, je ne dois jamais perdre ce magnéto… J'ai le pressentiment qu'il va me devenir indispensable… »

La bande s'arrête.

Anna reste immobile, les yeux ouverts, le regard fixé sur son ventre. Malgré la confusion qui l'envahit, elle réfléchit aux causes de sa présence ici. Hormis ces bribes de souvenirs captés par l'appareil, aucun nouveau détail ne vient étoffer son propre récit.

Durant d'interminables minutes, l'accidentée tente d'arracher quelque chose à sa mémoire. Un sentiment de panique émerge lorsqu'elle réalise finalement n'avoir absolument rien d'autre à affirmer sur sa tentative de suicide…

Anna se cramponne alors au magnétophone, aussi viscéralement qu'à une bouée au milieu d'un naufrage invisible.

Chapitre 43

Anna Berg tombe à genoux devant la dépouille de Fabrice Mancini. Ses armes glissent de ses mains et viennent heurter le sol dans un bruit mat, geste dérisoire face à ce qui se joue en elle. Le silence s'impose brutalement après les détonations. Seul le souffle du vent s'engouffre par la baie vitrée et fait frissonner les rideaux.

La femme tremble sans parvenir à se contenir. Sa respiration se brise, devient hachée puis insuffisante. Une pression énorme écrase sa poitrine et semble prête à l'étouffer. Finalement, des larmes jaillissent, incontrôlables, brûlantes, comme si un barrage invisible venait de céder.

Anna pleure, suffoque et se met à hurler à pleins poumons. Son cri est animal, déchirant, et ne ressemble à rien de ce qu'elle n'a jamais exprimé. Ses poings s'abattent sur le sol, encore et encore, jusqu'à la douleur et l'absurde. Elle frappe, cogne, se cambre sous une vague de détresse qui la submerge entièrement. Ces révélations l'ont mise hors de tout contrôle.

Le choc équivaut à une déflagration nucléaire. L'onde de destruction ravage tout sur son passage, pulvérise ses repères, aspire chaque certitude jusqu'au néant. Il ne lui reste plus rien de tangible, plus aucun point d'ancrage. Ses souvenirs se disloquent, sa mémoire se fissure, son identité vacille. Anna n'est plus qu'un amas de fragments incohérents, projetés dans un vide absolu.

Lentement, la crise reflue, laissant derrière elle une sensation oppressante. La tueuse tente de reprendre pied. Dans sa tête, un décompte s'accélère et la rappelle à la réalité implacable. Elle ne dispose que de quelques minutes pour choisir. S'effondrer définitivement sous le poids de la vérité et mourir maintenant, ou continuer à vivre ?

Mais comment se relever après avoir compris que ces douze dernières années reposent peut-être sur un mensonge soigneusement construit ? Son père, celui qu'elle croyait être son origine, son unique maître, son plus fidèle allié, aurait tenté de les tuer, William et elle. Puis, grâce aux faux enregistrements d'elle-même, il aurait en quelque sorte reprogrammé sa mémoire en imposant des souvenirs erronés de l'accident. Jusqu'à aujourd'hui, sa technique a fait ses preuves et a permis de dissimuler sa trahison avec brio.

Anna a besoin d'un reset complet, d'une réinitialisation radicale. À l'instar d'une machine bloquée par un bug irréversible, son système doit redémarrer ou s'éteindre à jamais.

Alors, soudainement, la professionnelle se redresse. Le mouvement est sec, presque mécanique. Ses sanglots cessent net telles des vannes condamnées pour l'éternité. Elle frotte ses yeux d'un revers de main et cherche à essuyer toutes les larmes sur son visage. Les effacer revient à oublier cet instant de faiblesse et à balayer cette honte qui bouillonne maintenant en elle. Son regard se vide enfin de toute émotion.

La tueuse reprend le contrôle de son destin.

D'un geste bref et automatique, elle appuie deux fois sur le cadran de sa montre. Elle ignore si un signal part réellement, si Maxime recevra l'alerte et viendra la chercher comme il l'a promis. Peut-être n'est-ce qu'une montre ordinaire, dépourvue de tout système d'urgence. Anna n'est plus à une trahison près…

La meurtrière se détourne du corps de Mancini et s'approche de son bureau. Son premier réflexe consiste à vérifier la webcam intégrée de l'ordinateur. Un cache opaque la recouvre. Personne, à l'extérieur du yacht, ne peut la voir ni deviner ce qu'elle a déclenché ici. Elle clique ensuite sur l'onglet de vidéosurveillance.

L'image de William apparaît à l'écran, en direct. La vision de ce garçon, ligoté, muselé mais vivant, lui vrille les entrailles avec une violence inédite. Une sensation brûlante remonte dans sa poitrine tandis qu'un séisme perturbe ses pensées. Peut-elle vraiment devenir la mère de cet adolescent ? La question lui traverse l'esprit, aussi insistante que venimeuse. En débattre n'est pas la priorité du moment. Quoiqu'elle décide à l'avenir à ce sujet, il reste un gamin, un innocent, une victime et elle ne peut l'abandonner à des hommes capables de le tuer sans état d'âme.

Anna ouvre la messagerie sécurisée. Ses doigts tapent alors une phrase précise et autoritaire. S'ils croient recevoir le message de Mancini, elle espère que l'ordre sera exécuté sans discussion.

« Libérez tout de suite le gamin, en pleine campagne, sans possibilité pour la police de remonter jusqu'à vous. »

L'espionne fixe la fenêtre de dialogue sans cligner des yeux durant une longue minute. Puis une réponse s'affiche.

« Sûr, patron ? »

En deux mots, la méfiance transparaît. La demande semble-t-elle inhabituelle ou est-ce la méthode pour s'adresser à eux qui interroge ? Pourtant, elle provient bien du compte de leur chef, ce qui donne de l'assurance à Anna. Elle inspire lentement et poursuit la conversation.

« Oui. Berg bosse désormais pour nous, c'est acté. Libérez le gamin sans attendre, c'est le deal. »

Une autre minute suffit pour qu'à l'écran, une silhouette surgisse dans le champ de la caméra. Des mains saisissent William. Pour l'empêcher de voir, elles lui enfilent une cagoule. Ses liens sont défaits

puis il est escorté vers l'extérieur, hors du cadre. Anna n'a plus qu'à espérer qu'il soit récupéré par de braves gens au milieu de nulle part, la nuit de Noël. À cette idée, elle ressent un soulagement brutal, presque douloureux. Une émotion inconnue, violente, insaisissable. Le sort des autres lui a toujours été indifférent ; celui de ce garçon, en revanche, la bouleverse.

Quelques secondes. L'explosion surviendra dans quelques secondes.

Anna quitte précipitamment les appartements de Mancini et descend à vive allure dans la salle des machines. À un souffle de l'ultimatum, elle annule le compte à rebours automatique et passe le dispositif en mode manuel. Le processus de destruction lui appartient désormais. Elle retourne ensuite vers les ponts supérieurs, sans se presser, portée par la musique classique qui continue de résonner dans le yacht vidé de ses occupants.

Au poste de commandement, elle se concentre sur l'écho du radar et attend un signe. Elle se demande à nouveau si Maxime va venir la récupérer ou s'il va l'abandonner à son propre sort, aux mains des mafieux italiens. La réponse la surprend un instant lorsqu'un point clignote à l'écran, en approche rapide.

Même si l'agent semble tenir sa promesse, Anna comprend alors le plan. Il ne vient pas la sauver. Il vient terminer le travail, éliminer Mancini et se débarrasser d'elle par la même occasion.

La tueuse pourrait rester pour affronter Maxime, sonder ses intentions et mesurer sa traîtrise. Cependant, elle refuse de lui accorder cet instant et de prendre le moindre risque. Son choix se porte sur la fuite stratégique.

Dans un coin du pont inférieur, elle jette sa montre qui la localise puis grimpe sur un jet-ski. Afin de ne pas trahir sa présence, elle active le moteur de l'engin à bas régime. Elle s'éloigne d'une cinquantaine de mètres, suffisamment pour disparaître dans l'encre noire de la nuit. De là, elle n'a plus qu'à observer la scène finale.

Avec d'infinies précautions, Maxime monte à bord du yacht et progresse comme un agent en mission, arme à la main, en mode furtif. Il doit s'étonner de l'absence de vie. Anna ne doit surtout pas le mésestimer et n'attend donc pas qu'un doute germe dans l'esprit brillant de son collègue. Lorsqu'il atteint le grand salon au cœur du bateau, elle appuie sans hésitation sur le détonateur.

L'explosion déchire la nuit. Une gigantesque boule de feu éventre l'arrière du navire, projette des débris incandescents dans toutes les directions. Le navire luxueux se transforme en brasier monumental, une torche flottante visible à des kilomètres à la ronde. Les flammes lèchent le ciel, la coque se fissure, se tord, s'effondre dans un rugissement assourdissant, avant de commencer à prendre l'eau.

Anna Berg a sacrifié Maxime sans réelles preuves. Sa soif de

vengeance a simplement dicté son acte : son pseudo-coéquipier n'a pas tenu son engagement de protéger William. Il avait probablement l'intention de la supprimer une fois la mission accomplie. De plus, depuis le début, il s'est servi d'elle, a couché avec elle par intérêt. Ce macho pensait pouvoir la contrôler, il se trompait. Il méritait de mourir, fin de la discussion, à bas la culpabilité.

Elle redémarre le moteur du jet-ski et s'éloigne à pleine puissance. Derrière elle, le yacht se consume et disparaît dans les flammes puis s'enfonce dans les profondeurs de la Méditerranée. Le reflet de l'incendie danse sur l'eau noire. Le vent emporte les cendres de Mancini vers le large, celles de Maxime aussi.

Avec prudence, Anna finit par rejoindre la côte après avoir effectué un long détour afin d'éviter les secours et les naufragés qu'elle a forcés à se jeter à l'eau. S'ils survivent, tant mieux. S'ils meurent, cela la laisse de marbre.

Dans l'obscurité, elle se pose sur un rocher et observe l'horizon. Au loin, les vestiges scintillent comme une étoile géante venue s'écraser dans la mer. Elle sort son téléphone d'un sac, l'allume, vérifie le réseau et appelle Einstein.

— Ouais, répond-il d'une voix détachée.

Ce ton l'agace immédiatement. Devrait-elle s'excuser de le déranger en plein dîner alors qu'elle a risqué sa vie pendant qu'il profitait paisiblement de la sienne ?

— Mancini est mort.

— Bon boulot, valide Einstein en mastiquant son repas de réveillon.

— Petit bémol. Maxime a dû intervenir pour m'aider à finir la mission. Il a pris une balle. Je n'ai rien pu faire.

Le mensonge glisse sans effort. Un long silence s'ensuit. Einstein déglutit son foie gras, encaisse la nouvelle et calcule sans doute déjà son prochain mouvement. Il tente certainement d'évaluer si Anna lui ment.

— J'ai définitivement rempli ma part du contrat. Je rentre d'Italie et je viens récupérer mon père au plus vite.

— Oui… Oui, on va procéder à sa libération comme prévu.

Le chef du groupe accuse le coup. Aucune de ses projections n'incluait ce scénario.

— William va bien ? Mancini n'a pas envoyé des gorilles chez ma mère en mon absence ?

— Non, ne t'inquiète pas. Tout est sous contrôle.

Par ce dernier propos fictif, Einstein vient de sceller son sort.

Anna Berg le condamne à mort.

Chapitre 44

Anna Berg observe la maison de son enfance depuis le point surélevé habituel, celui qu'elle connaît par cœur et apprécie tant. Ce foyer a beau lui paraître familier, il n'en demeure pas moins une coquille vide de sentiments quand elle fouille sa mémoire lointaine jusqu'à son départ précipité avec son père.

Ses chaussures s'enfoncent légèrement dans les hautes herbes gorgées d'humidité qui noient ses bas de pantalon. Elle se dirige vers le jardin qui s'étend en contrebas, sombre et silencieux, figé sous une fine bruine hivernale. L'obscurité commence seulement à se dissiper, le jour peine encore à s'imposer. Il est sept heures trente, le matin de Noël, et le monde sommeille, repu de festivités, de messes tardives et de cadeaux ouverts à la hâte.

L'espionne, elle, n'a pas dormi. Elle a rallié Paris depuis l'Italie à bord d'un jet privé qu'elle a affrété sans hésitation. Elle a traversé la nuit, le corps immobile mais l'esprit en ébullition constante. Afin de rentrer le plus vite possible et de frapper pendant que ses ennemis la croient encore en transit pour vingt-quatre heures environ, elle a emprunté le moyen de transport le plus rapide, le plus discret ainsi que le plus onéreux. Après une centaine de contrats honorés, ses comptes en banque lui confirment que ses moyens le lui permettent largement.

Tout au long de la descente, son regard ne quitte pas le pavillon. Anna se demande si William est revenu chez lui suite à sa libération la veille au soir. Où les sbires de Mancini l'ont-ils relâché ? En rase campagne, à quelques kilomètres ou à l'autre bout du pays ? L'ont-ils vraiment libéré ou ont-ils décelé la supercherie ? La question s'imposera tant qu'elle n'obtiendra pas la confirmation que son fils est sain et sauf.

Et Irène Berg, comment a-t-elle réagi à l'enlèvement ? La grand-mère doit être absolument persuadée de l'implication de sa fille dans cette catastrophe. Elle imagine sans doute une manipulation sordide dont son enfant maudite serait l'architecte invisible. Où est Irène actuellement ? Sa voiture stationne dans la cour mais aucune lumière ne filtre des fenêtres de l'habitation. Cela n'a aucun sens : jamais elle ne dormirait profondément en sachant son petit-fils en péril.

Un doute plus dense encore s'insinue. Anna décide donc de pénétrer dans la bâtisse par effraction. Elle veut y trouver des réponses sur son fils et sa mère.

Elle descend prudemment la pente car la pluie a transformé le sol

en gadoue traîtresse. La fatigue alourdit ses réflexes, ralentit légèrement ses appuis, et elle doit redoubler d'attention pour ne pas glisser. En avançant, les paroles de son père résonnent dans sa tête. Il lui a toujours strictement interdit de revenir ici, de revoir sa mère, de poser le pied dans cette maison. De tout temps, il s'est montré catégorique et inflexible sur le sujet, presque inquiet lorsqu'il évoquait ce lieu du passé.

La porte située à l'arrière lui semble le meilleur des accès. L'experte insère un crochet fin dans le cylindre, palpe les goupilles une à une et applique une légère tension rotative jusqu'au déclic final. Le geste est propre, précis, silencieux et rapide. Le verrou cède après quelques secondes seulement. Sans attendre, elle se faufile dans la cuisine.

Le choc est immédiat.

Des images figées surgissent, violentes et floues à la fois. Une table familiale, son père assis, un verre de whisky à la main, sa mère aux fourneaux. Un garçon plus jeune, son frère peut-être, rit la bouche pleine. Les scènes se superposent, sans logique ni continuité, comme des diapositives poussiéreuses mal classées.

La pièce affiche une propreté impeccable, trop même. Il n'en ressort aucun signe de fête récente, reste de repas ou trace d'une soirée de Noël. Tout y est rangé avec une rigueur presque maladive, un défaut tout autant qu'une qualité. Anna sait parfaitement de qui elle tient cela.

Elle cherche à oublier son trouble et se force à marcher vers le séjour, guidée par la faible lueur de sa lampe torche. Sur le buffet, une série de cadres attise sa curiosité.

Des photos de William, à tous les âges. Seul, avec sa grand-mère ou avec des inconnus. Toujours souriant, pleinement épanoui. Au pied d'un sapin, un bonnet trop grand sur la tête. En tenue sportive, brandissant un trophée. Dans un spectacle d'écoliers, concentré et appliqué. À la plage, couvert de sable, fier de sa construction éphémère. Le bonheur suinte de chaque cliché, dans les regards comme dans les gestes.

Puis une photo la choque. William bébé.

Potelé, les yeux plus sombres, son crâne n'est recouvert que de quelques cheveux à peine visibles. Il porte un pyjama Toy Story, serre une tétine dans une main, un doudou bariolé dans l'autre. Il semble si heureux, inconscient de son destin hors du commun. Face à ce regard qui la transperce, Anna sent quelque chose se contracter en elle.

Un dernier cadre la secoue davantage.

William, encore un peu plus jeune, quelques jours ou semaines tout au plus après sa naissance, dort paisiblement dans les bras d'une femme. Un homme à la carrure protectrice enlace les deux êtres aimés dans une figure paternelle évidente. Le trio forme un ensemble

cohérent et naturel. Toutefois, la femme ne ressemble en rien à Anna. Et cet homme ne lui évoque absolument personne.

La traduction est limpide.

Elle saisit le portrait de famille et l'observe longuement, cherchant une faille, une ambiguïté, un détail qui pourrait invalider l'évidence. On y voit à peine le visage de William. Ce n'est pas lui dans cette scène attendrissante. Irène Berg a sans doute volé ce cliché chez un photographe pour proposer une illusion à son protégé, celle de parents virtuels idéaux.

Sinon, sans réelle surprise, Anna ne trouve aucune photo d'elle ou de son père Xavier. Ici, ils s'avèrent de véritables étrangers. Nullement consternée devant ces constatations, l'exclue veut néanmoins absolument discuter avec la propriétaire des lieux pour lui poser mille questions sur William. Elle a tant de données manquantes, tant de retard à rattraper…

L'intruse poursuit sa visite et passe par l'entrée principale, là même où elle a vu l'adolescent quelques jours plus tôt lors d'un face-à-face qui l'a chamboulée. Elle y trouve le guéridon renversé et le vide-poche brisé au sol. Ce sont les séquelles de l'altercation entre Irène et les hommes de Mancini. La sexagénaire a dû vouloir protéger à tout prix le garçon, lui crier de s'enfuir et s'interposer face aux monstres venus prendre ce qu'elle avait de plus précieux au monde.

Au bas des marches repose la dépouille du labrador noir qu'Anna a vu grandir à chacune de ses discrètes venues. L'animal a pris une balle pour ne plus représenter une menace. L'escalier se dresse face à elle, puis à l'étage, un couloir étroit lui donne accès au coin nuit. Elle pousse la porte de son ancienne chambre et découvre l'antre d'un garçon de douze ans. Des ballons de football s'alignent sur une étagère, des maillots aux couleurs de clubs célèbres tapissent la cloison, des livres et cahiers de collégien recouvrent le bureau. L'intruse effleure le bois du bout des doigts, observe les objets, les traces d'une vie qu'elle a suivie de loin pendant des années. L'étrange sensation, presque indécente, provoque un frisson le long de son corps.

La femme passe à la chambre suivante dont la porte est entrouverte. L'odeur la frappe immédiatement, une odeur caractéristique qu'elle identifie sans problème. Sa lampe balaie la pièce à la recherche du cadavre puis s'arrête sur la forme humaine au sol. Irène Berg gît dans une flaque de sang coagulé. Le corps inerte a été abandonné, simple dommage collatéral d'un enlèvement. Les responsables de ce crime démontrent, comme elle, leur côté impitoyable.

Anna Berg avance, sans marquer d'émotion face à la dépouille. Étrangère à son existence depuis si longtemps, cette vision ne l'affecte

pas, la mort appartient à son quotidien. Elle ne ressent ni peine, ni colère. Seule une certaine frustration la gangrène : cette femme morte ne pourra plus lui apporter de vérités.

Hésitante sur les fouilles à mener dans la bâtisse, la tueuse est surprise par des faisceaux de phares qui balaient la cour d'un spectre blanchâtre. Elle jette un coup d'œil furtif par la fenêtre et découvre une voiture de gendarmerie. Elle doit partir précipitamment.

La tueuse dévale les escaliers à toute vitesse. Alors qu'elle entend les portières claquer, elle sort par l'arrière de la maison et se réfugie à l'abri des fourrés. Dissimulée, elle prend le temps d'observer la scène des gendarmes inspectant les alentours du domicile. Leur présence signifie que William est bien vivant, qu'il a raconté son histoire aux autorités.

Cette pensée positive l'accompagne lorsqu'elle disparaît à son tour.

Plus jamais elle ne viendra dans cette maison ou ce village.

Ces lieux ne lui appartiennent plus, elle peut les oublier définitivement.

Chapitre 45

La livreuse remonte l'allée carrelée d'une démarche assurée, deux cartons de pizza dans les mains. Le jardin qui encadre la maison semble abandonné depuis des années, la végétation y a repris ses droits, les haies débordent, les dalles disparaissent sous la mousse et les feuilles mortes. Pourtant, certains détails trahissent une occupation récente. Le PVC blanc des fenêtres en double vitrage brille encore et forme un contraste entre deux époques avec la façade en briques rouges aux joints labourés par les décennies et les intempéries. La porte d'entrée, massive et blindée, n'a rien d'ancien et repousserait tous les cambrioleurs amateurs. Et surtout, une épaisse vapeur blanchâtre s'échappe de la cheminée, signe évident d'une présence humaine à l'intérieur.

Les pizzas sont froides depuis longtemps. Anna Berg les a achetées à la va-vite dans un camion stationné sur une départementale anonyme, bien avant de se préparer avec méthode. Entièrement grimée en employée de fast-food, elle a forcé sur chaque détail. Une perruque aux reflets roux encadre son visage, des lunettes à monture épaisse déforment ses traits, une casquette dissimule son front. De faux tatouages marquent ses mains et un piercing peu discret masque son nez. Enfin, un fond de teint pâle, presque maladif, lui donne une allure vampirique. La meurtrière est méconnaissable, paraissant plus jeune, plus banale. Personne ne la chercherait sous cette nouvelle apparence.

La veille, l'espionne a veillé à annoncer à Einstein qu'elle reprenait tranquillement la route et n'arriverait que le lendemain. Trop confiant, l'homme lui a indiqué en amont l'adresse du rendez-vous. Anna a vérifié : une maison paumée dans un bled qui l'est tout autant. Il a commis l'irréparable en la sous-estimant ainsi car, professionnelle et perfectionniste, elle a méticuleusement préparé son plan et verrouillé ses arrières avec rigueur. En effet, un contact fiable à Naples se charge actuellement de ramener la voiture de Maxime jusqu'à Paris. L'existence d'un dispositif de géolocalisation embarqué dans le véhicule lui semblait assez évidente. Elle a ainsi rusé pour empêcher Einstein d'anticiper ses déplacements réels. Ce retour en France constitue donc un mensonge parfaitement calibré et personne ne s'attend à la voir débarquer si tôt, ni en proie au doute, ni armée jusqu'aux dents. La surprise sera totale et les festivités pourront commencer avant l'heure.

Arrivée devant la porte, elle inspire profondément et sonne. Les

cartons bien en évidence, son visage affiche l'impatience feinte de celle qui enchaîne les livraisons sans perdre de temps. Elle sait que des hommes en planque ne résisteront pas à l'appel d'un repas chaud et savoureux apporté à domicile par une belle aguicheuse. La recette pour duper facilement les machos de ce genre demeure simple et éternelle. Cette approche douce lui permet aussi de se rapprocher au plus près de sa cible, sans éveiller immédiatement les soupçons, tout en évaluant le nombre de gardes présents.

Le silence s'étire, long et pesant. La jeune femme s'apprête à se manifester une seconde fois lorsque la porte s'ouvre brusquement. Elle suspend son geste face à la masse imposante qui se présente. Sous les cartons, sa main tient son Glock à plat, le canon parfaitement aligné vers la menace.

— Pizza Peroni, pour vous servir. Une quatre fromages et une chorizo, tailles XXL, lâche-t-elle d'une voix mécanique, légèrement lasse.

La livreuse se montre impressionnée face au mètre quatre-vingt-dix et à la carrure massive du locataire. Son physique de rugbyman de première ligne associe les épaules larges, le cou épais et le regard méfiant.

— Tu t'es trompée d'adresse. On n'a rien commandé, grogne-t-il.

Anna fronce les sourcils et joue la comédie jusqu'au bout. La tête penchée, elle fait mine de chercher le numéro à côté de la sonnette.

— On est bien au cinq, rue du Mont Didier ?

— Ouais, attendez… Marco ! T'as commandé de la bouffe ? lance-t-il en se retournant vers le couloir.

La tueuse pourrait l'abattre immédiatement sans difficulté, cependant elle veut creuser l'avantage, dénombrer exactement ses ennemis et les situer dans cet espace inconnu.

Un second protagoniste apparaît, plus mince et nerveux. Moins redoutable physiquement, il n'en reste pas moins remarquable par son visage émacié, aux traits tirés, couvert de cicatrices anciennes. De son allure se dégage une agitation malsaine. De plus, ses yeux fous bougent sans cesse et dévisagent ostensiblement la jeune livreuse, réduite à un bout de chair qu'il goûterait volontiers. Anna mise gros que l'homme qui a pris plaisir à torturer Monsieur X avec une perceuse se tient face à elle.

— Non, frérot, répond-il simplement.

L'infiltrée hausse les épaules et adopte un ton agacé pour abréger au plus vite l'entretien.

— Bon, messieurs. La commande de trente-quatre euros a été payée par un certain Albert. Vous prenez ou je balance le festin aux oiseaux ?

Le dénommé Marco ricane face à la beauté rebelle, puis tend la

main pour s'emparer du repas offert par son boss.

Le moment est venu.

Soudainement, Berg jette les cartons en l'air pour surprendre les deux molosses mis en confiance, puis, dans un mouvement fluide et précis, lève son arme. Une première balle traverse le crâne du mastodonte qui s'effondre sans un son. Une deuxième détonation étouffée suit dans la foulée et Marco s'écroule à son tour, le regard figé dans l'incompréhension.

Le silencieux a fait son œuvre et le bruit reste contenu. Néanmoins, la tueuse entre aussitôt et attrape les corps pour les traîner plus loin dans le couloir avant de refermer la porte sur ce sinistre spectacle. Le monde extérieur n'a nullement besoin de comprendre ce qui se joue ici.

Dans la foulée, Anna vérifie les pièces en effectuant méthodiquement le tour de la petite maison. Des restes de nourriture traînent sur la table basse, des bouteilles vides s'accumulent près du canapé, la télévision diffuse un programme quelconque en fond sonore. Dans la cuisine, un jeu de cartes usées témoigne de longues heures d'ennui à attendre. Ils n'étaient bien que deux gardes, ce qui s'avère amplement suffisant pour encadrer un homme ligoté et brisé.

Lorsqu'elle entrouvre la porte de la cave, une émanation poisseuse et acide s'en échappe. Cet indice ne laisse aucun doute à son imagination sur ce qu'elle va trouver au sous-sol.

Attentive au moindre bruit, Anna descend les marches une à une avec précaution, l'arme toujours pointée devant de potentiels adversaires. À chaque pas, l'odeur s'intensifie et lui soulève le cœur. La cave, sordide et insalubre, semble occuper toute la superficie sous le rez-de-chaussée et être aménagée en plusieurs cellules de prison. Face aux barreaux, un large établi expose un arsenal de torture savamment disposé. Une batterie de voiture, des pinces, des chaînes, des poings américains, des pics, des bidons de produits chimiques variés… Ici, la douleur ne s'apparente ni à un jeu ni à un fantasme malsain, juste à un véritable outil.

Les deux premières cellules sont vides de prisonniers mais des matelas pourris, des seaux et de lourdes chaises boulonnées au sol prouvent que les anciens locataires des lieux ont été martyrisés au possible. La souffrance reste le moyen d'extraction le plus efficace, l'espionne en connaît parfaitement tous les aspects.

Dans la dernière, une silhouette se dessine dans la pénombre. Une structure de torture en bois maintient le corps assis alors que sa maigreur et son enveloppe crasseuse et ensanglantée laissent penser que l'air ne circule plus dans cette carcasse vide. Le box resté ouvert confirmerait cette hypothèse, les gardiens ne craignaient plus rien de ce pensionnaire.

Anna appuie sur un interrupteur recouvert de fluides séchés. Un néon clignote avant d'éclairer la scène avec précision. La lumière révèle des détails permettant d'authentifier le prisonnier. Monsieur X. Xavier Berg. Il patauge dans ses excréments. Elle reconnaît sa chevelure clairsemée, poivre et sel. L'éclat vif n'engendre aucune réaction de sa part. Sa poitrine ne semble pas se soulever, même doucement. A-t-elle pris tous ces risques pour se confronter à un cadavre mutique ?

Une vague de répulsion la traverse lorsqu'elle s'approche du corps. Elle se force cependant à poser deux doigts sur la carotide pour évaluer la présence d'un pouls miraculeux. Monsieur X sursaute légèrement à son contact, avec l'énergie d'un paresseux. Lentement, il relève la tête, comme si elle pesait une tonne. Ses paupières peinent à s'ouvrir, mais son regard finit par se fixer sur elle.

Anna devine sans mal l'état psychique déplorable dans lequel Xavier Berg demeure plongé. A-t-il encore des pensées sensées ou a-t-il perdu la raison à force de semaines de tortures et de séquestration ? Ses mains attachées aux accoudoirs attirent son attention. Ces tortionnaires lui ont fait subir une manucure colombienne. Ils lui ont arraché tous les ongles, un à un, à la pince. Ces sévices constituent la pire des douleurs que peut encaisser un individu sans provoquer sa mort. Le supplice par excellence.

— Libère-moi… souffle-t-il péniblement.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, il garde assez de lucidité pour comprendre qui se tient devant lui et ce qu'il peut en espérer. Sauf que, concrètement, sa libération ne constitue pas l'objectif premier d'Anna, loin de là.

— Tout d'abord, il faut qu'on parle, lui répond-elle, insensible.

Voyant qu'il peine à déglutir et à former la moindre syllabe, elle ramasse une bouteille d'eau au sol et la porte aux lèvres de Berg. Il boit maladroitement quelques gorgées mais l'essentiel ruisselle sur son corps meurtri. Elle jette ensuite le contenant plastique par terre, décidée à ne plus rien lui offrir avant qu'il n'avoue tous ses torts.

— Je sais pour les faux enregistrements. Tu m'expliques tout, sans détour, ou je te laisse pourrir ici.

Anna reste impassible devant l'état de faiblesse déplorable de l'homme qui lui a tout appris. Son cerveau doit fonctionner au ralenti, cependant les attentes de la femme restent grandes.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Qui t'a mis ça en tête ? murmure-t-il avec un débit extrêmement lent.

Elle connaît mieux que quiconque les capacités de Monsieur X à mentir, il a l'art et la maîtrise pour simuler en toutes circonstances. Afin d'être prise au sérieux et d'accélérer cette discussion, elle s'éloigne un instant pour revenir munie d'une hache. Le tranchant est

affûté mais marqué par les usages répétés. Elle lève son arme, sans trembler.

— Je veux savoir ce qu'il s'est vraiment passé lors de mon accident de voiture il y a douze ans.

Face à l'absence de réaction, volontaire ou non, Anna Berg abat la hache et libère sa rage accumulée depuis trop longtemps.

La lame sectionne les phalanges de la main gauche et brise le montant de la chaise. Le cri de Monsieur X est étonnamment bref et contenu. Sans doute son esprit se balade-t-il dans les profondeurs de l'océan pour échapper à cette réalité.

— Quel rôle as-tu joué dans l'accident qui a failli me coûter la vie ? insiste sa fille, glaciale. As-tu essayé de nous tuer, William et moi ?

Xavier Berg halète, les muscles parcourus de spasmes. Le commun des mortels aurait perdu connaissance, lui lutte et vainc la douleur. Il rassemble ce qu'il lui reste de forces et parvient à grommeler quelques mots pour calmer les pulsions vengeresses de sa protégée.

— D'accord… D'accord… Je vais tout te raconter…

Anna soulève à nouveau la hache au-dessus de son épaule. Elle attend, prête à frapper à nouveau.

Chapitre 46

— Oui, tu as eu un grave accident de voiture… Mais pas vraiment celui auquel tu penses…

Cette affirmation projette aussitôt Anna dans les flashs qui la hantent régulièrement sans qu'elle ne puisse l'expliquer. Les circonstances semblaient pourtant claires. Elle roulait à cent-cinquante kilomètres à l'heure sur une route de campagne. Le lien entre son père et elle était définitivement rompu, elle se retrouvait seule au monde. Elle regrettait amèrement son choix de garder son enfant malgré les avertissements. Elle voulait se tuer.

Sur la route, la nuit règne sans partage.

La jeune femme sanglote. Les larmes roulent sans retenue sur ses joues, brouillent sa vision et déforment les rares points lumineux qui percent l'obscurité. Elle essuie ses yeux du revers de la main, sans parvenir à endiguer cette douleur sourde qui la ronge de l'intérieur. Dans un geste presque désespéré, elle allume l'autoradio pour s'occuper l'esprit, cherchant à étouffer ses pensées sous le vacarme.

Mais les images reviennent, incessantes et cruelles, les paroles qu'il lui a jetées à la figure aussi. La violence morale de cette rupture se mesure à la hauteur de la trahison subie. Elle le déteste désormais. Elle le hait pour ce qu'il lui a fait, pour la confiance qu'elle lui a accordée, pour l'expérience qu'elle croyait partager.

« C'était la nuit… Je roulais vite… J'ai voulu me foutre en l'air… J'ai dû ingurgiter une sacrée dose de médicaments… J'ai perdu pied à cause du bébé… Ce n'est… »

Sous l'emprise des cachets qu'Anna a ingurgités, elle oublie le danger et accélère puis passe à un rapport supérieur. Le moteur monte dans les tours tandis qu'elle augmente encore le volume de la musique. Une chanson rock, saturée de puissants riffs de guitare, explose dans l'habitacle. Elle ne saisit pas le sens exact des paroles mais la voix du chanteur hurle une mélancolie rageuse qui résonne avec la sienne. Les larmes affluent sans retenue.

Les phares des voitures croisées l'aveuglent brièvement avant de disparaître dans son rétroviseur. La route se résume à une ligne blanche qui défile à une vitesse folle. Le décor est absent, englouti dans le noir, alors elle suit machinalement la courbe des virages, sans réfléchir.

« Ce n'est pas une bonne idée de vouloir le garder… Je ne saurais jamais m'en occuper… J'ai ma vie, un métier… Et puis, c'est le fils

d'un… D'un enfoiré de violeur… »

Une pensée s'impose, brutale, définitive. Planter la voiture contre un mur ou un tronc d'arbre. En finir en une fraction de seconde. Oublier ce bébé. Elle aurait dû avorter aux premiers jours ! Ne plus penser. S'abandonner.

Elle appuie à fond sur la pédale, pied au plancher. Le compteur s'affole. Dans une portion de ligne droite, elle lâche fébrilement le volant. Ses mains tremblent. Elle ferme les yeux et se laisse envahir par les vibrations du macadam et le vrombissement infernal du moteur. Le relâchement est total, la chimie a totalement pris le contrôle de son corps et de son esprit.

En un claquement de doigts, tout s'arrêtera, son calvaire sera fini, le néant s'imposera, elle ne se rendra compte de rien.

Elle rouvre les yeux et cligne plusieurs fois des paupières.

Le choc est immédiat.

La tueuse qu'elle est aujourd'hui a toujours ressenti une honte viscérale face à l'idée qu'elle ait pu vouloir se suicider. Cet acte de faiblesse et cette fragilité presque dérisoire l'ont à jamais dégoûtée d'elle-même et l'ont forcée ensuite à devenir plus forte, plus résiliente, plus inhumaine. Si ce triste épisode de sa vie s'avère fictif, elle exige maintenant le vrai récit.

— Je t'écoute…

Xavier Berg peine à parler. Chaque phrase semble lui coûter un effort considérable. Sa bouche articule difficilement et sa respiration reste irrégulière, cependant le récit s'écoule, précis, quasiment récité, comme s'il s'y était préparé depuis des années.

— Ne me demande pas par quel miracle tu as survécu. Ta voiture était broyée et les secours ne pensaient pas extraire quelqu'un de vivant de la carcasse métallique. Pourtant, tu en es sortie physiquement sans handicap majeur.

La voix traînante de Monsieur X ramène Anna dans un passé qu'elle a oublié, auquel sa mémoire n'a pas accès.

— Des ecchymoses partout, un trauma crânien, une jambe cassée… Rien d'irrémédiable en apparence. Et le bébé que tu portais vivait encore malgré la violence inouïe du choc. Après plusieurs jours de coma, tu t'es réveillée avec une amnésie rétrograde post-traumatique…

Il marque une pause et respire profondément, dans la douleur.

— Tu ne te souvenais absolument de rien concernant les circonstances de l'accident… Depuis, tu as aussi développé une légère amnésie antérograde, ta mémoire avait de sérieuses difficultés à créer de nouveaux souvenirs. Ce handicap ne t'a plus quittée…

Ce début d'explication sonne juste aux oreilles d'Anna. Elle encaisse ce résumé sans fléchir mais sent son existence entière se

fissurer en attendant les raisons exactes de ce crash. Elle veut la vérité jusqu'au bout.

— Dis-moi quel rôle tu as joué dans cette histoire ? Explique-moi les faux enregistrements… Je suis prête à te tuer si tu me mens.

Elle se limite à quelques questions, histoire de ne pas embrouiller les pensées de Monsieur X. Pour maintenir la pression et optimiser la qualité des réponses, Anna garde la hache suspendue au-dessus de son otage.

— Je te dois la vérité, c'est vrai… Je n'ai plus rien à perdre maintenant…

Fiévreuse, elle commence à tourner autour du prisonnier. Elle cherche à contenir une violence prête à exploser.

— Tu te souviens du jour, à Berck, où tu m'as annoncé vouloir élever ce garçon ? Je n'ai pas supporté ton choix et ton opposition à mes ordres. Cela impliquait la fin de notre association, la fin de ta carrière. Je ne pouvais pas l'accepter, j'ai passé une grande partie de mon existence à te modeler… Alors j'ai décidé de te droguer à ton insu. Une intoxication médicamenteuse massive qui devait provoquer la perte du bébé.

Le second choc la frappe plus fort encore.

Sans s'en rendre compte, elle baisse le bras. Submergée, la hache lui échappe. Le métal heurte le sol dans un claquement sec. Anna possède assez de connaissances sur les produits chimiques pour imaginer tout de suite un cocktail surdosé de benzodiazépines, de prostaglandines et d'autres puissants sédatifs. Ce type de mélange engendre un coma toxique chez l'individu, un poison mortel pour le fœtus.

Monsieur X attend que son interlocutrice digère les différents paramètres. Puis il rassemble ses forces pour poursuivre ses aveux.

— Suite à l'absorption, tu devais t'endormir… Or, tu as pris la route, je ne sais pas avec quelle détermination… Et tu as eu cet accident, ce trauma crânien… Les secours t'ont sortie de là, heureusement… Ils t'ont pris en charge et vous avez tous les deux survécu.

Après cette révélation, il tente d'apaiser la colère de son geôlier et de regagner sa liberté.

— Je suis désolé…

Ces trois mots n'ont pas l'effet escompté, au contraire ils déclenchent une tempête intense.

— Tu oses demander pardon alors que tu voulais tuer mon bébé ! s'emporte-t-elle. C'est toi qui m'as programmée telle que je suis, tu sais donc comment je fonctionne et comment je vais réagir. Donc ne rêve pas, n'attends aucune compassion ou pitié de ma part, *papa*.

Anna cesse soudainement de tourner en rond. Prise de vertiges, elle

s'appuie le dos contre les barreaux de la cage. Elle comprend qu'il a agi afin de supprimer sa maternité et d'empêcher cette possibilité d'attachement pour cet enfant. Il voulait la garder pour lui seul, tel un objet, un trophée, le fruit d'une vie de labeur à la configurer à son image.

— J'ai failli te perdre. Ce fut ma plus grande frayeur. Ce plan représente aussi la plus grave erreur de ma vie.

Elle rejette ce mea culpa et préfère attaquer en menant la charge.

— Cela ne t'a pas empêché de me cacher la vérité et de lancer tout un protocole dans le but de me noyer dans un mensonge. Avec ces faux enregistrements, ces souvenirs inventés, tu es parvenu à tes fins, tu as réussi à me persuader que cet enfant incarnait le diable et que je devais l'abandonner.

— J'ai eu l'idée de le placer chez ta mère, ainsi il ne disparaissait pas totalement de ta vie, semble-t-il se justifier et se donner bonne conscience.

— Et je devrais te remercier, c'est ça ? rage-t-elle en le fixant durement. À cause de toi, je subis toujours les séquelles de ton empoisonnement et de l'accident, je dois combler chaque jour mes troubles mnésiques…

— Le dictaphone et les cassettes te sont d'une aide précieuse…

— Tu as décidément réponse à tout. Tu es incroyable… Tais-toi maintenant ! Laisse-moi réfléchir au sort que je vais te réserver.

Elle ramasse son arme de bourreau et reprend sa course autour de sa proie qui attend la sentence. Après une longue réflexion, la tueuse esquisse un sourire froid et s'arrête face à Xavier Berg.

— Je suis donc ta créature de A à Z. Ton Frankenstein. Donc de nous deux… C'est bien toi le plus monstrueux, non ?

Chapitre 47

Le silence retombe dans la cave comme une chape de plomb.

Immobile, la hache toujours serrée dans sa main, Anna fixe longuement Monsieur X. Une minute plus tôt, son esprit semblait saturé, noyé sous les révélations et la colère. Désormais, tout se réorganise avec une rapidité clinique. La confusion se dissipe, la rage aussi. Ne subsiste qu'un état connu intimement, elle en maîtrise tous les aspects depuis des années : la vigilance absolue.

Un grincement sourd déchire soudain l'air quelque part dans la maison. Le bruit ne provient pas de la cave. Il vient de l'étage supérieur, étouffé, métallique, sans doute une porte que l'on ouvre lentement, avec précaution, mais qui ne tolère pas la manipulation. Quelqu'un veut s'enfoncer dans le sous-sol de cette planque infernale.

Sans issue pour fuir, cet espace clos se transforme en terrain hostile, en piège, où l'affrontement devient inévitable.

Les muscles d'Anna se contractent instantanément. Son souffle ralentit, son rythme cardiaque s'ajuste. Elle dispose de quelques secondes à peine pour analyser le problème et se préparer à le résoudre. Elle dépose alors son arme tranchante dans un recoin, à portée immédiate, puis sort son Glock. Son corps pivote légèrement, ses appuis s'assurent, son arme s'aligne vers le bas des marches, dans un enchaînement instinctif.

Monsieur X n'a pas perdu toutes ses facultés ; il a entendu et réagit lui aussi. Sans échanger un seul mot, il prend ses propres décisions. Le prisonnier meurtri laisse lentement rebomber sa tête sur le côté, ferme les paupières et s'efforce de ralentir sa respiration. Impuissant mais stratégique, il se contente de faire le mort alors que du sang frais coule toujours de ses doigts.

Des pas discrets et mesurés, presque imperceptibles, troublent le néant dans l'escalier. Ni précipités, ni hésitants, ils dépendent d'un individu qui sait exactement où il met les pieds. Après avoir croisé les deux cadavres dans l'entrée, il se confronte au danger mortel sans le craindre. C'est assurément un agent au flegme imperturbable.

L'arme de la tueuse se relève d'un millimètre lorsque le frottement des semelles s'approche encore. Puis l'ombre d'une silhouette glisse sur le mur opposé.

— Bien joué, Anna, lâche une voix calme. Je n'ai pas vu le coup venir. Bravo.

Einstein. Elle reconnaîtrait son timbre grave entre mille.

— Tu as failli à ta parole et tu n'as pas protégé William.

— C'est vrai. Nous avons sous-estimé la menace. J'en suis désolé.

— Ma mère est morte par ta faute.

— Dois-je déduire de ta réaction ici que le meurtre de Maxime t'incombe ?

Anna ne répond pas. Son silence éloquent vaut aveu. Dans cet instant de vérités, elle ne cherche pas à se défausser.

— Peut-on parler, plutôt que s'entretuer ? tente-t-il.

— Mon père n'a pas non plus survécu à vos discussions, ment-elle froidement. Mais je reste ouverte.

Avec un cran certain, Einstein s'avance pleinement dans la lumière. Son arme précède son corps, tenue à deux mains, parfaitement stable. Ses yeux balaient l'espace en une fraction de seconde avant de se focaliser sur la femme redoutée. Aucune surprise ne transparaît sur son visage, seulement une colère intérieure, dense, méthodique.

Leurs regards se croisent et ne se quittent plus. Les deux professionnels se jaugent et calculent. Avec un aussi lourd bilan dans chaque camp, ils savent pertinemment que l'un d'eux ne quittera pas cette cave vivant.

Concentrée, Berg ne bouge pas d'un pouce. Ses pupilles enregistrent les moindres micromouvements musculaires et les tensions dans les épaules de son adversaire. Einstein n'est pas un exécutant de second rang, il appartient à l'élite pour avoir survécu aussi longtemps. Elle sait qu'elle devra tirer avant lui.

— Et si on posait nos armes ? propose-t-il. On pourrait s'associer. Tu serais une recrue exceptionnelle. Mes hommes, comme ceux de Mancini, n'étaient clairement pas à ton niveau.

Anna esquisse un sourire imperceptible. Même si le score en sa faveur reste sans appel, elle n'est pas sensible à la flatterie. Elle vient simplement d'observer un détail crucial : Einstein a incliné très légèrement la tête pour replacer son œil dans la ligne de mire.

Ils tirent presque en même temps.

La femme appuie sur la détente un clignement de paupière trop tard. La balle d'Einstein lui traverse l'épaule, preuve qu'il ne veut pas tuer sa proie tout de suite. Son tir à elle s'égare. La violence du choc l'oblige à lâcher son pistolet. Elle se jette alors sur le côté au moment précis où une troisième détonation éclate, pulvérisant le béton en arrière-plan. Des éclats ricochent contre les barreaux. Il incarne l'action, elle n'est que la réaction. Elle déteste ce constat.

Anna roule alors au sol, attrape la hache et se redresse dans le même mouvement. Elle la projette avec force, mais la douleur fulgurante dans sa chair altère sa précision. La lame frôle l'arme de son assaillant avant d'aller se ficher dans un pilier de bois avec un bruit sourd. Avant même de constater cet échec, elle fond sur Einstein, désormais à mains nues.

L'impact est brutal quand elle le percute de tout son poids et l'envoie contre le mur du fond. Le canon de son ennemi chute quelque part au sol. L'air quitte brutalement ses poumons, il encaisse autant qu'elle subit ce contact. Le combat devient immédiat et sauvage. Elle bloque une droite, riposte du coude, vise la gorge. Il anticipe, recule, contre-attaque avec une précision diabolique. Les coups s'échangent sans retenue. Chaque geste vise maintenant à tuer la bête ennemie, pas juste à le neutraliser. Les poings frappent, les genoux montent, les os cognent. Des élancements aigus traversent la poitrine d'Anna lorsque Einstein parvient à briser sa garde. Un craquement sec lui indique qu'une nouvelle côte a cédé. La femme ne faiblit pas, au contraire, elle durcit et attaque plus fort.

Son adversaire recule de quelques centimètres, surpris par cette résistance obstinée. Il corrige aussitôt son engagement et frappe au visage pour l'étourdir. Sa bague entaille l'arcade de la femme et du sang envahit son œil. Sa vision se trouble et Einstein en profite pour reprendre l'avantage. Dans un rugissement bestial, il la plaque au sol. Son genou s'écrase sur son sternum. Il a habilement récupéré son flingue dans la manœuvre et le pointe sur le front d'Anna.

— Tu es impressionnante, concède-t-il. Mais c'est fini.

La pression sur son thorax empêche la tueuse de respirer correctement. L'air se raréfie. Elle sent la chaleur du canon brûler sa peau. Ses doigts cherchent une prise, une ouverture, n'importe quoi. Elle force tous ses muscles, en vain ; la masse d'Einstein est insurmontable, sa position parfaitement ancrée. Il savoure un instant sa victoire avant d'exécuter sa victime.

Pour la première fois depuis longtemps, une terrible pensée traverse l'esprit d'Anna : elle pourrait perdre et mourir. Mourir ne constituerait pas un drame, perdre serait en revanche le pire des affronts.

Un fracas inattendu retentit derrière eux. Un puissant craquement organique, suivi du tintement de chaînes métalliques. Sur le qui-vive, Einstein tourne légèrement la tête pour comprendre la situation. À quelques mètres, Monsieur X a basculé sa lourde chaise. Elle s'est écrasée sur le béton dans un vacarme assourdissant.

La diversion, bien menée, est suffisante.

Anna agit sans réfléchir.

Elle mord le poignet d'Einstein jusqu'au sang. Ses doigts se crispent et son arme lui échappe dans un cri de surprise. Elle enfonce un pouce dans son œil avec une violence animale. Il hurle, recule et relâche suffisamment sa prise pour qu'Anna se dérobe in extremis. Dans une chorégraphie agile et calculée, elle repousse le pistolet d'un coup de pied, ce qui l'envoie glisser sous l'établi. Dans le prolongement de son évasion millimétrée, elle arrache la hache fichée dans le pilier.

Einstein se redresse, furieux, le visage déformé par la rage et la honte.

— Putain… grogne-t-il.

Anna charge. La hache fend l'air. Le colosse bloque partiellement avec son avant-bras mais la lame l'entaille profondément. L'hémoglobine jaillit. Intraitable, il riposte, retourne la lame aiguisée sur sa propriétaire et la touche à la cuisse. Isolée dans sa bulle protectrice, elle ne ressent même pas la blessure, sa jambe tient bon et la maintient stable, c'est tout ce qui compte.

Ils s'empoignent à nouveau, haletants, blessés mais déterminés.

Einstein est trop lourd, trop technique, trop résistant. Anna change alors d'optique. Elle se laisse tomber brusquement et l'entraîne dans sa chute. Décontenancé, il vole la tête la première et son crâne percute le béton avec fracas. La seconde de flottement suffit à Anna qui resserre sa prise sur le manche de son outil de mort.

— Tout cela est arrivé à cause de toi.

Elle abat la hache sans hésiter.

Le coup est net et décisif. La lame tranche le cou en profondeur. La tête d'Einstein part en arrière et seule une fine épaisseur de chair l'empêche de rouler dans la pièce. Son corps reste tendu un instant avant de s'effondrer sur lui-même.

Le combat prend fin dans une exécution brutale de l'adversaire.

Anna Berg reprend son souffle et essuie le sang et la sueur qui lui brouillent la vue. Elle observe ensuite la dépouille décapitée de son pire ennemi. Il gît au sol, inerte, baignant dans ses propres fluides, les yeux grands ouverts, figés dans une haine éternelle. Elle ne lui accorde pas un regard de plus. Il a semé le chaos dans sa vie, son sort est la conséquence logique de ses actes.

L'adrénaline retombe un peu, ce qui laisse les souffrances s'exprimer. Sa jambe et ses côtes sont très douloureuses. Le sang imbibe son pantalon et sa poitrine. Des blessures graves mais non invalidantes, juge-t-elle. Elle a survécu et saura partir vers d'autres horizons.

Anna s'approche de Monsieur X. Il demeure bloqué sur sa chaise, couché sur le côté dans une position très inconfortable. Il suffoque après l'angoisse, les yeux encore écarquillés par le spectacle. Il a tout vu. La bataille, la mise à mort, la maîtrise absolue de sa création.

Elle s'arrête devant lui et penche la tête pour le fixer droit dans les yeux une dernière fois. Elle ne le regarde pas comme un adversaire, elle l'observe plutôt comme un vestige de son passé.

Sans un mot, elle lève la hache. Xavier Berg se tend, persuadé que le verdict va tomber tel un couperet létal. Sa mâchoire se serre mais il garde les yeux ouverts pour comprendre les pensées de sa fille avant qu'elle n'en finisse avec lui.

Insensible aux émotions qui filtrent, Anna frappe avec force et stoïcisme. Un coup, deux coups. Les liens de cuir sont tranchés nettement et les entraves de Monsieur X cèdent jusqu'à libérer son corps qui glisse mollement au sol. Il n'a plus la force de se soutenir lui-même néanmoins il se trouve désormais libre.

Anna recule d'un pas pour contempler la scène pathétique.

— Maintenant, c'est chacun sa route. Si tu veux vivre, débrouille-toi.

Son père ouvre la bouche, affaibli, mutilé et humilié. Un mot tente de franchir ses lèvres. Peut-être une excuse. Peut-être une supplication pour qu'elle l'aide à surmonter son agonie. Peut-être une ultime tentative pour la retenir. Quand sa fille rompt le contact visuel, il comprend qu'il n'obtiendra rien de plus. Alors il se tait.

Anna se détourne, pose la hache sur l'établi et récupère son arme qu'elle glisse sous sa ceinture. Elle ne ressent ni soulagement ni regret, elle est simplement animée par une réelle fierté de sortir victorieuse de ces catacombes. Sans un regard en arrière, elle gravit les marches de l'escalier et scelle cette séparation familiale comme définitive.

D'une démarche crépusculaire et ankylosée par le rude affrontement qu'elle vient de mener, Anna Berg sort de la maison. Puis, seule, elle traverse la nuit, bien décidée désormais à écrire elle-même son propre destin.

Épilogue

Quinze jours ont passé depuis qu'Anna a quitté la planque des hommes d'Einstein. Sans remords ni regrets, elle a laissé derrière elle les cadavres, les mensonges et l'homme qui l'a façonnée. Le temps n'a pas encore effacé toutes les traces du combat mais il a accompli ce qu'il fait toujours : contenir les dégâts corporels et atténuer les souvenirs les plus désagréables. Les plaies se sont refermées, les côtes brisées ont cessé de hurler à chaque respiration, sa mémoire s'est déchargée de quelques détails. La douleur résiduelle s'est transformée en une présence sourde, supportable, intégrée à son fonctionnement.

Surtout, son esprit a retrouvé une clarté totale.

Pour la première fois depuis son accident de voiture, et peut-être même depuis la mort de son petit frère, Anna pense par elle-même. Elle ne reçoit plus d'ordres et n'exécute plus aucun plan élaboré par un autre. Elle ne répond plus à un conditionnement, ce qui l'anime désormais ne relève ni de la vengeance, ni de la fuite, uniquement d'un choix délibéré, froidement assumé.

Cette démarche constitue le principal fondement de sa nouvelle vie.

Le bâtiment se dresse devant elle, massif, impersonnel, vieillot et volontairement dissuasif. Une architecture conçue pour enfermer sans le dire, pour canaliser sans violence apparente. Les murs sont clairs, presque aseptisés ; les ouvertures rares. L'ensemble évoque une structure administrative ordinaire, mais Anna perçoit immédiatement ce qui se cache derrière cette neutralité : la surveillance constante, les règles rigides, la dépossession progressive des individus qui y séjournent.

Elle ajuste légèrement sa posture avant d'entrer.

Son apparence a été soigneusement modifiée avec la même rigueur que lors de ses précédentes missions. Rien n'est dû au hasard. Son fond de teint ambré, sa perruque sombre, le rembourrage de ses vêtements et l'ensemble de sa palette de maquillage ont servi à lui donner les traits d'une Antillaise. Ses vêtements amples, sobres et fonctionnels, ainsi que ses lunettes à monture épaisse, complètent cette figure du jour et ne provoquent aucune réaction particulière de ceux qu'elle croise. Anna Berg endosse un rôle acceptable, rassurant et institutionnel.

À l'accueil, les échanges sont courtois et mécaniques. Elle décline une identité parfaitement crédible avec des documents falsifiés qui passent facilement pour des officiels. Les regards ne s'attardent pas, le

boulot ne manque pas. Les procédures s'enchaînent autant que les portes s'ouvrent sur son chemin du combattant.

Constamment accompagnée, la femme aux allures exotiques avance dans les couloirs labyrinthiques. Elle observe les lieux avec une attention automatique et enregistre les issues secondaires, la position des caméras et le nombre de membres du personnel. Ce réflexe ne relève pas particulièrement de sa mission, mais de sa nature profonde.

On la conduit jusqu'à une petite pièce isolée, à l'écart du flux principal. La salle est d'une neutralité oppressante et seulement décorée de quelques dessins d'enfants collés au mur. Une table, deux chaises, un néon trop blanc au plafond et une fenêtre minuscule protégée par une grille métallique donnent le ton. Tout dans cet endroit est pensé pour limiter les débordements et contenir les émotions.

Anna s'assoit et attend, les jambes croisées, les mains posées sur ses genoux. Lorsque la porte s'ouvre à nouveau, un jeune individu entre, hésitant.

L'adolescent a bien maigri depuis leur dernière rencontre, ses traits sont creusés et des cernes soulignent son regard fatigué. Son visage marque néanmoins les signes d'une vigilance excessive face à l'inconnue, celle des enfants qui ont appris trop tôt que le bonheur n'existe pas. Il s'arrête à côté de la table, les épaules légèrement rentrées, comme s'il cherchait à réduire sa présence. Lorsqu'il prend possession de la seconde place, tout son corps trahit son anxiété, notamment ses yeux qui fuient ceux de sa visiteuse.

— Vous êtes la nouvelle psychiatre ? demande-t-il finalement.

Sa voix s'avère bien plus grave qu'elle ne l'attendait après leur précédente entrevue. Ses cordes vocales tremblent même, ainsi que ses mains – sans doute sous l'effet des médicaments.

— Oui, répond simplement Anna sans s'engager dans la conversation.

— L'infirmière m'a dit que vous vouliez me parler mais j'ai déjà tout dit aux autres médecins.

— C'est exact. J'ai néanmoins de nouvelles questions à te poser.

Il regarde ses doigts vibrer comme s'il grelottait de froid, puis relève les yeux vers son interlocutrice.

— C'est obligatoire ?

— Oui, après ce qu'il s'est passé avant-hier, nous devons discuter. Toi et moi sommes en quête de réponses et de vérités, non ?

Il acquiesce en pinçant les lèvres. Anna ne sait pas à quoi il pense à cet instant, à son enlèvement et sa séquestration, ou à sa tentative de suicide ? Sa présence dans ces lieux sécurisés et médicalisés semble ainsi parfaitement justifiée pour le moment.

— Avant d'entrer dans le vif du sujet, j'aimerais comprendre

comment tu vis ici.

Le garçon hausse les épaules avec une indifférence notable. Son traitement semble l'abrutir au point de lui avoir fait perdre le peu de repères qui lui restaient.

— Ça va, se contente-t-il de déclarer pour avoir la paix.

— Ce n'est pas une réponse suffisante, William.

Il fronce légèrement les sourcils, visiblement contrarié par le ton autoritaire de la psychiatre.

— On mange correctement. Les adultes sont polis. Il y a des règles.

— Et toi, dans tout ça ?

Un silence s'installe. William réfléchit et détourne le regard vers la petite fenêtre et ses barreaux synonymes de privation de liberté.

— On s'habitue, finit-il par dire. Mais c'est comme une prison, je n'ai rien fait de mal, moi.

Anna comprend immédiatement son état d'esprit. L'adaptation n'est pas un choix, seulement une nécessité ici, une stratégie de survie ; elle en a bien conscience. L'adolescent ne mérite pas de telles conditions de vie, toutefois, il n'a plus aucune famille et sa fragilité psychologique inquiète à forte raison.

Pressée d'en venir aux faits qui l'amènent, la fausse psy modifie volontairement l'axe de la conversation.

— Est-ce que tu te souviens d'un ballon rouge ?

William se fige, un instant perdu par l'étrange enchaînement. Évidemment qu'il s'en souvient, cette séquence le hante depuis l'assassinat de sa grand-mère. Des salauds l'ont abattue à l'étage de sa maison mais il a clairement entendu la détonation. Depuis, chaque nuit, le même cauchemar le réveille et son imagination laisse couler l'hémoglobine.

— Oui, répond-il après quelques secondes. J'en ai déjà longuement parlé à vos collègues…

À nouveau, il ose affronter le regard de la femme qui l'ausculte. Le patient cherche à lui faire comprendre qu'il ne veut plus évoquer cet épisode, l'oublier pour le reste de sa vie. Au contraire, elle l'invite d'un geste à s'étaler dans les moindres détails.

— Une dame est venue dans mon village, avant tout ce qui est arrivé. Je l'avais déjà croisée quand je me baladais à vélo mais je n'avais pas prêté attention à elle… Juste avant Noël, elle a sonné à notre porte et a voulu m'offrir un cadeau. Sauf que je ne la connaissais de nulle part, croyez-moi.

Anna acquiesce d'un signe de tête.

— Ma grand-mère l'a expédiée et m'a répété qu'elle était étrange, qu'il ne fallait plus jamais lui ouvrir si elle revenait, qu'elle appellerait la police ou sortirait sa carabine…

Après avoir réveillé la mémoire du témoin, la comédienne ôte ses

lunettes et fixe l'adolescent jusqu'à ce qu'il réalise. Ses yeux finissent par s'écarquiller en comprenant l'impossible réalité.

— C'était vous…

— Oui.

William avale sa salive et évalue la menace face à sa vulnérabilité. Le bâtiment grouille d'éducateurs et d'infirmiers, chaque accès est verrouillé et surveillé. Confiant de ce constat, il ne panique pas, il s'interroge simplement. Perturbée par son manque de réaction, Anna se questionne, elle aussi.

— Tu n'as pas peur de moi ?

— Non, pourquoi ? Je devrais ?

— Non, confirme-t-elle. Je ne te veux aucun mal. Tu peux rester tranquille.

— Vous n'êtes pas psychiatre, affirme-t-il froidement.

— Non.

— Vous savez que la police vous recherche activement ? Votre portrait a fait la Une de tous les journaux.

— Je sais.

— Ma grand-mère disait que vous deviez être complètement folle, je commence à le croire…

Un très léger sourire traverse le visage de la femme.

— Je m'en doute. D'autres le pensent aussi mais je me sens saine d'esprit. Comme pour toi, certains jugent ton comportement à risque pour toi-même et t'emprisonnent ici, alors que tu es un garçon intelligent, tu traverses simplement une mauvaise passe.

William la fixe plus attentivement maintenant, troublé par la tournure des événements et le calme affiché par l'usurpatrice.

— Alors qui êtes-vous ?

Anna ne détourne pas le regard, au contraire, elle s'accroche aux pupilles du garçon.

— Je suis ta mère.

Le mot claque comme un fouet dans l'esprit de son fils. Il cesse de respirer un instant, complètement décontenancé. Puis il se lève et pointe un doigt accusateur vers l'intruse.

— Vous mentez ! gronde-t-il, le visage rouge de colère.

— Non.

— C'est impossible, affirme-t-il les larmes aux yeux. Ma mère est morte dans un accident, j'avais un mois seulement.

— Irène t'a menti depuis le début. Ton livret de famille a été falsifié.

Il serre les mâchoires, retient péniblement son émotion et hésite à fuir ces révélations grotesques.

— Pourquoi ma grand-mère aurait-elle fait ça ?

— Il ne faut pas lui en vouloir. Elle a voulu te protéger de moi. Dès

le plus jeune âge, j'ai commis des choses qui lui déplaisaient. Ta grand-mère était différente, elle n'acceptait pas notre psychopathie. Un jour, avec mon père, nous sommes partis pour vivre comme nous l'entendions.. Quelques mois après, je suis tombée enceinte de toi, mais comment dire… Ton grand-père pensait que te garder avec nous n'était pas une bonne idée, nous t'avons donc confié à Irène.

William fronce les sourcils. La violence des annonces aurait pu le terrasser, cependant le garçon acquiesce au récit comme si tout paraissait logique et évident. Il se calme et se rassoit.

— Et pourquoi vous vous pointez maintenant alors ? enchaîne-t-il d'un ton mauvais.

— Parce que ta grand-mère est morte désormais et que tu te retrouves seul. Et le plus important, je suis enfin libre de décider par moi-même.

— Vous voulez dire que mon grand-père est aussi décédé ?

— À vrai dire, j'ai récemment coupé les ponts avec lui dans des circonstances plutôt extrêmes. Pour ne pas te mentir : je ne sais pas s'il est encore vivant.

Son fils baisse la tête, prend le temps d'assimiler la situation. Il réfléchit aux tenants et aboutissants de cette nouvelle donne radicale. Il veut comprendre quelle est la position de son pion sur cet échiquier géant.

— C'est toi qui as engagé ces méchants pour tuer ma grand-mère et me kidnapper ? cherche-t-il à comprendre.

Anna marque une pause. Chaque mot compte dans ce moment décisif.

— Non, je le répète, je ne te veux aucun mal. Mais c'est arrivé à cause de moi, ces hommes essayaient de m'atteindre.

— Qui sont-ils ?

— Le savoir ne t'aiderait en rien à te reconstruire. Sache juste qu'ils ne représentent plus une menace, je les ai tués.

William la dévisage, sans être particulièrement déstabilisé par cette absence de déni et cette responsabilité assumée. Sa fascination dépasse ses inquiétudes.

— Vous êtes dangereuse ?

— Oui, quand il le faut.

— Que me voulez-vous au final ?

— Je suis venue te proposer de quitter cette impasse, précise-t-elle en désignant la pièce austère, et de venir avec moi.

— Pourquoi je devrais vous faire confiance et vous suivre ?

Anna décroise les jambes, pose les mains sur la table et se lève lentement d'une manière théâtrale pour signifier que la fin de la représentation approche.

— Parce que je suis ta mère et que je suis la seule personne au

monde qui puisse faire quelque chose pour toi.

— Et si je ne veux pas ?

— Tu resteras ici et, avec un peu de chance, tu navigueras de foyer en familles d'accueil jusqu'à tes dix-huit ans. Ensuite, la société t'abandonnera complètement et tu traîneras dans les rues.

Elle s'approche de la sortie, pose ses doigts sur la poignée puis reprend :

— Si tu viens avec moi, je ne t'offre ni protection absolue ni avenir apaisé ; je te promets simplement de m'occuper de toi. Comme mon père l'a fait pour moi, je veux t'enseigner tout ce que je sais. J'ai tant de choses à t'apprendre, toute une passion à te transmettre. En revanche, si tu décides de rester ici, je respecterai ta décision mais sache que je ne reviendrai pas.

Face à la tueuse, l'adolescent n'exprime aucune peur particulière et reste maître de ses pensées. Sa réflexion, malgré les multiples révélations, reste solide et lucide. Anna a donc bon espoir, elle sent à quel point son fils lui ressemble. Elle connaît aussi les études scientifiques sur la psychopathie. Toutes confirment une forte composante héréditaire avec des facteurs génétiques dans la majorité des traits psychopathiques. Le reste est dû aux aspects environnementaux qu'elle va drastiquement changer à l'avenir. Avec un cocktail aussi détonnant et un mentor si avisé, William deviendra une pointure dans son domaine.

— En somme, je te laisse le choix. Comprends qu'il sera définitif, conclut-elle.

Anna ouvre la porte, consciente de vivre une étape charnière de son existence. Derrière elle, la tension devient palpable, l'hésitation insupportable. Elle aussi hésite à quitter la pièce si abruptement. Lorsqu'elle jette un dernier coup d'œil à sa potentielle recrue, il se tient là, droit, visiblement tendu mais décidé. Il doute encore que cette femme soit sa mère et ne devine pas un instant ce qui l'attend concrètement, cependant, rien ne peut être plus ennuyeux que ces lieux d'isolement.

— OK, je viens… Euh… comment vas-tu procéder pour me sortir d'ici ? anticipe-t-il intelligemment.

— Ne t'inquiète pas, j'ai tout prévu. Leçon numéro un : toujours avoir un plan.

FIN

Les Thuyas, le vendredi 24 avril 2026

Remerciements

Pour clore l'épisode de ma vie intitulé « ANNA », je vais être aussi efficace que mon héroïne, en ressentant néanmoins bien plus d'émotions qu'elle.

Tout d'abord, *fun fact*, laissez-moi vous raconter rapidement la genèse de cette incroyable femme… Après la saga du major Bruno Heisen, mon héros récurrent dont les nombreuses qualités humaines vous ont plu, je cherchais un nouveau personnage tout aussi inoubliable sans pour autant reproduire le même schéma… J'ai alors construit Anna comme le parfait antagoniste de Bruno. Réfléchissez-y, en réalité, tout les oppose…

Deuxième clin d'œil les concernant, l'un se nomme Heisen, l'autre Berg… Ici les deux opposés se complètent pour former Heisenberg, le nom du célèbre scientifique mais aussi le nom qui incarne l'incroyable série *Breaking Bad*, une référence.

« ANNA » marquera à jamais mon année 2025-2026. Oui, je compte en année scolaire car je commence toujours mes projets d'écriture pendant les grandes vacances pour les terminer et les publier au printemps suivant. Neuf mois environ durant lesquels, vous lecteurs, avez continué à me lire et me suivre sur les réseaux, vous journalistes et chroniqueurs à mettre en lumière mon travail. Je vous en remercie tous, sans vous mon parcours d'auteur ne serait pas aussi réjouissant.

Il est temps de tourner la page, de repenser l'avenir à travers un quinzième roman qui s'esquisse déjà dans mon esprit à l'imagination infatigable ! Pourquoi le prénom Clémence m'obsède-t-il ainsi d'ailleurs ?

Toutefois, avant de passer au chapitre suivant, je souhaite remercier sincèrement et chaleureusement l'entourage habituel et indispensable dans la finalisation de l'écriture de mes romans. Anneline, mon épouse dont le prénom ressemble étrangement à celui d'Anna (hasard ou coïncidence ?), Yvette, Delphine et Sophie. Un clan exclusivement féminin, perfectionniste et fort en caractère mais plein de charme et de bienveillance. Une équipe aussi redoutable qu'une certaine tueuse professionnelle…

Cette année, je tenais à vous quitter en musique, l'une de mes autres grandes passions. Je n'ai jamais eu le talent pour jouer d'un instrument ou chanter, simplement celui de poser des mots pour susciter des émotions et raconter des histoires. J'ai donc écrit les paroles d'*Un aller simple pour le ciel* et de *Froide comme l'acier* pour

vous offrir une bande sonore finale.

Branchez vos écouteurs, montez le volume et fermez les yeux.

Je vous dis à l'année prochaine…

Damien

PS : Si vous avez apprécié « Anna », n'hésitez pas un instant à valoriser ce thriller avec une évaluation pleine d'étoiles sur Amazon. Si vous avez un peu de temps, n'hésitez pas à laisser un commentaire de lecture en plus ! En tant qu'auteur indépendant, chaque petit geste de lecteur comblé m'aide à grandir !

« Un aller simple pour le ciel »

« Froide comme l'acier »

BIBLIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

La trilogie des shérifs
Le sanctuaire d'Ombos
Les héritiers des ténèbres
Résilience

La trilogie Hugo Moon
Hugo Moon – Tome 1 : Survivre
Hugo Moon – Tome 2 : Comprendre
Hugo Moon – Tome 3 : Vaincre

Le major Heisen
Les braises de l'exode
Je suis le crépuscule
Dans l'ombre du chaos
Sublimation
Ennemis intimes

Fragments
Les papillons noirs
ANNA

Retrouvez-moi sur Facebook, Instagram ou TikTok ; ou directement en un clic sur damienleban.fr :

[1] MICE = Money, Ideology, Coercion and Ego.

[2] « Vous êtes de la famille Lapinto ? »

[3] « C'est vous qui êtes arrivés cette nuit dans la maison des Lapinto, n'est-ce pas ? »

[4] « Comment allez-vous, monsieur ? Je suis l'un des petits-fils Lapinto. Nous sommes de passage pour le réveillon de Noël, puis nous partons demain pour Palerme. »

[5] « Je parle parfaitement six langues, abruti. »